

LA PSYCHOCRIMINOLOGIE

Apports psychanalytiques et applications cliniques

Dianne Casoni et Louis Brunet

Éditeur : Presses de l'Université de Montréal - **Collection** : Paramètres

Lieu d'édition : Montréal - **Année d'édition** : 2003

Publication sur OpenEdition Books : 06 juillet 2018 - **Nombre de pages** : 239 pages.

Que se passe-t-il dans l'esprit d'un homme qui agresse sa conjointe, qui en tue un autre ou qui s'adonne au vol comme mode habituel de vie ? Qu'est-ce qui motive ou qui pousse cet homme à agir d'une façon qui, non seulement contrevient aux lois, mais qui est aussi considérée comme inacceptable et immorale par la majorité de la population ?

Il n'existe certes pas d'explication unique et encore moins de réponses simples à ces questions; néanmoins, ce livre sur la psychocriminologie psychanalytique explore quelques hypothèses qui permettront au lecteur de mieux saisir ce qui, au plan psychique, sous-tend la délinquance.

Cet ouvrage regroupe l'essentiel des contributions théoriques psychanalytiques utiles pour la compréhension du fonctionnement psychique du délinquant. Il explique les notions psychanalytiques fondamentales en même temps qu'il permet de saisir le cheminement développemental qui mène à la délinquance à partir de propositions et de cas précis.

En présentant de façon concrète la dynamique complexe des relations passionnelles et de la violence conjugale, et des portraits cliniques éclairants sur les personnes qui ont commis des délits, Dianne Casoni et Louis Brunet ouvrent la voie à l'intégration des connaissances théoriques à la réalité clinique.

SOMMAIRE

Préface

Avant-propos

Première partie. Apports théoriques

1. Cadre conceptuel

2. L'École européenne

3. L'École nord-américaine

4. Les processus d'identification

5. La psychodynamique délinquante

Deuxième partie. Applications cliniques

6. Relations passionnelles et violence conjugale

7. Illustrations cliniques

Conclusion

Bibliographie

TABLE DES MATIÈRES

Claude Balier

Préface

Avant-propos

Ce que contient ce livre

La délinquance : un phénomène social

Une position trans-nosographique

Remerciements

Première partie. Apports théoriques

1. Cadre conceptuel

Champs d'étude pertinents

La psychologie sociale

La neuropsychologie

La psychologie du développement

Les cliniques psychologique et criminologique

Théories de la personnalité

La théorie cognitivo-comportementale

La théorie phénoménologique-existentielle

La théorie psychanalytique

Fondements théoriques psychanalytiques

La conflictualité psychique

Surmoi, Idéal du Moi et Moi idéal

Les rapports Moi idéal et Surmoi

Honte et culpabilité

Positions épistémologiques essentielles

L'approche psychodynamique en criminologie

Typologies et nosologies des délinquants

Nosologie psychodynamique de la délinquance

Le normal et le pathologique en psychanalyse

2. L'École européenne

Les auteurs germanophones et anglo-saxons

Freud : le délinquant par sentiment de culpabilité

Aichorn : les lacunes parentales

Klein : le Surmoi primitif

Friedlander : la délinquance latente

Winnicott : la tendance antisociale

Les auteurs européens francophones

De Greeff : le désengagement affectif

Debuyst : conflits et choix

Balier : l'incapacité de maîtrise

3. L'École nord-américaine

Historique

Les auteurs nord-américains

Eissler : l'attitude alloplastique

Johnson et Szurek : le Surmoi lacunaire

Redl et Wineman : l'enfant agressif

Mailloux : l'identité négative

Le Blanc et Fréchette : délinquances au pluriel

Kernberg : pathologies du narcissisme

4. Les processus d'identification

Notions fondamentales

L'apport de Freud

Klein : l'identification projective

Lussier : distinctions conceptuelles clés

Identification et délinquance

L'identification à l'agresseur

Identifications surmoïques et délinquance

Identifications au Moi idéal et délinquance

5. La psychodynamique délinquante

L'agir délictueux

Le sens de l'agir

L'agir comme mode habituel d'équilibration des tensions

Le fonctionnement psychodynamique du délinquant habituel

Le rapport Moi idéal/Surmoi

Des fantasmes narcissiques de grandeur

Traumas relationnels répétés et identification à l'agresseur

La recherche d'un objet idéalisé

L'envie

La triade des défenses maniaques

Attitude contrephobique

Désidentification et violence

Deuxième partie. Applications cliniques

6. Relations passionnelles et violence conjugale

Contextualisation

Pourquoi parler de violence dans un contexte conjugal ?

Des chiffres inquiétants

Victimisation répétitive

Violence psychologique et violence physique

Homicide/suicide

Jeune âge

Fondements cliniques

Portraits de quatre couples aux prises avec la violence conjugale

Alexandre et Amélie

Bertrand et Brigitte

Cédric et Charlotte

Daniel et Denise

La peur de perdre : élément commun chez ces quatre couples

Psychodynamique des relations passionnelles violentes

Chez les hommes

Chez les femmes

Violence conjugale ou relations passionnelles violentes ?

7. Illustrations cliniques

Alain : l'alliance avec le moi idéal et la violence

René : le double narcissique

Mario : la « déprivation »

Victor : une trajectoire délinquante

Enfance

Premier placement

Adolescence

Début de la délinquance

Cure de rééducation en centre fermé

Rôle du gang

Parcours au sortir du centre de rééducation

Première incarcération

Seconde incarcération

L'état dépressif

La tentative de suicide en prison

La sortie du mode de vie délinquant

Frédérica : identification projective à visée communicatrice

Conclusion

Bibliographie

PREFACE de Claude Balier

C'est avec beaucoup de plaisir que j'ai accepté de rédiger la préface de ce livre qui traite d'un sujet difficile, le crime et la violence, depuis toujours au cœur du phénomène humain. Voici l'occasion d'ouvrir un nouveau dialogue entre la France et le Québec. Or, en tant que psychanalyste, comme Dianne Casoni et Louis Brunet, c'est la personne humaine qui m'intéresse, au-delà des classifications, des nosographies, des écoles.

2 Nous sommes donc sur un même terrain d'entente, ce qui nous permet d'avoir des échanges de points de vue enrichissants selon notre histoire personnelle et notre environnement. Et le sujet traité le mérite bien, surtout lorsqu'on pense au partage difficile entre criminologie, psychologie et psychiatrie, et, chez cette dernière, l'importance de la façon d'aborder une même pathologie où, ce qui s'appelle la « psychopathie » s'appelle ailleurs « sociopathie » pour définir les comportements violents.

3 Ici, les auteurs rejoignent tout à fait ce que Marcel Colin, qui fut président de l'Association de criminologie française, a défendu avec force : une criminologie clinique, reposant notamment sur des concepts psychanalytiques.

4 Dans cet ouvrage, le délinquant est clairement défini : « celui qui adopte de façon régulière et stable un comportement social qui contrevient aux lois criminelles des pays où un système de police et de justice, indépendant des forces politiques, détermine ce qui constitue ou non un acte criminel ». Il s'agit donc du classique « délinquant d'habitude », appelé ainsi sur nos deux continents. Cela n'empêche pas les auteurs d'en faire une analyse psychodynamique.

5 Pour ma part, en tant que chef d'un service médico-psychologique régional situé dans une maison d'arrêt, j'ai été confronté aussi bien au « délinquant d'habitude » qu'au criminel dit « d'occasion », en fait confronté à une situation que son organisation psychodynamique, influencée par des traumatismes précoces, ne lui a pas permis de traiter autrement que par une mise en acte. Ces mêmes traumatismes qui, chez un autre, peuvent conduire à la répétition de l'acte. On voit poindre là tout le bouleversement de la conception freudienne apporté par Au-delà du principe de plaisir. Cela justifie le choix des auteurs de se situer dans un espace « trans-nosographique ».

6 Quel que soit le diagnostic psychopathologique établi, ou quel que soit le type de délinquance, j'ai été amené à faire prévaloir la différenciation entre le « passage à l'acte » et le « recours à l'acte » ; le premier indiquant que quelque chose de préalable s'est joué dans l'ordre des fantasmes, fussent-ils inconscients, suivis d'une bascule dans l'acte, tandis que le deuxième est une sauvegarde d'urgence évitant la désorganisation complète du sujet.

7 Les auteurs parlent bien d'un « recours à l'agir », mais c'est dans un sens plus général, sans faire une différence nette entre le recours à l'agir tenant lieu de langage, et le recours ultime pour échapper à une destruction imminente. Cela tient à la différence de population à laquelle chacun a eu affaire. Personnellement, j'ai donné comme exemple du recours à l'acte, le viol répétitif de certains sujets à l'encontre de femmes adultes, pour se sauver, par la domination

extrême, de la menace de survenue de l'imaginaire maternel archaïque terrorisante. Cela ne veut pas dire que tous les viols sont à considérer de cette façon.

8 On se situe bien sur une ligne économique, la quantité, au delà des considérations topiques et des dynamiques conflictuelles. Comme si le sujet évoluait sur une ligne de crête allant de l'inexistence, vécue comme une menace, à la toute-puissance pour s'en préserver. Et je suis bien d'accord avec les auteurs pour donner toute sa place au Moi idéal issu des toutes premières relations avec l'imaginaire maternel, au détriment d'un Idéal du Moi résultant d'une évolution où l'imaginaire paternel, en particulier, s'intègre bien, ce qui est rarement le cas chez nos sujets.

9 Le sujet : voilà bien la clé du problème qui nous occupe. Car nous sommes bien d'accord, en tant que psychanalystes, pour faire de la rencontre avec l'autre, dans son sens fort, l'acte fondamental capable de créer une relation transférentielle, donc mobilisante. Je pense alors qu'il faut aller plus loin que l'établissement d'une identité entre Moi et sujet. À un certain moment d'ailleurs, les auteurs parlent d'empathie avec le sujet, ce qui va beaucoup plus loin que la neutralité traditionnelle, jusqu'à un « partage d'affect », même si, bien sûr, l'analyse du contre-transfert exige de maintenir la nécessaire distance permettant justement au « patient » (ou au « client » ?) d'advenir comme sujet.

10 Car sujets, ils ne sont pas, précisément. Face à la menace d'être dévorés par l'imaginaire maternel archaïque, illustrée d'ailleurs par de nombreux cauchemars et phobies d'ordre primaire, leur tour de force, selon moi, était de disparaître en tant que sujets dans les processus (répétition, violence, fétichisme...) qui se jouent ainsi en dehors d'eux. D'où, le clivage à propos de l'acte qui leur est reproché, leur façon de dire : « C'était moi et pourtant c'était pas moi », « C'est un autre qui était dans ma tête ».

11 Ici, peut-être faut-il examiner l'environnement culturel respectif des deux continents. L'Amérique a l'habitude de considérer les choses de façon claire et objective. Peut-être n'est-ce pas un hasard si l'Ego Psychology de Hartman, Kris et Lowenstein, qui a d'ailleurs eu en France un certain retentissement, est née en Amérique. D'où, un long chapitre dans ce livre sur les processus d'identification, qu'il faut bien poser pour traiter de la configuration antisociale de la personnalité du délinquant d'habitude. Mais comment se situer en tant que thérapeute lorsque précisément existe une « incapacité de base à l'identification » ? Ce qui est le cas de la psychopathie, ou d'un type de délinquant dit « psychotique » selon N. Mailloux, cité par les auteurs.

12 C'est alors qu'il faut retrouver le sujet « se constituant » au niveau des affects les plus élémentaires. Difficile travail, pourtant incontournable, qui ne peut être réalisé à mon sens qu'en équipe, assurant plusieurs modes d'approche. D'autant que ce qui manque en premier lieu au niveau du processus c'est un contenant rétablissant les limites dedans-dehors. L'avant-dernier exemple clinique, l'histoire de Victor, est, à ce titre, exemplaire. Il montre qu'il est possible de faire quelque chose, malgré un long parcours de délinquance, de ces cas dont on dit communément qu'ils sont irrécupérables. Le prix à payer est la dépression, dont les auteurs nous ont bien dit que la violence était là pour s'en défendre, et au sein de ce mouvement dépressif, la rencontre, cherchée inconsciemment à travers la répétition des

actes, avec une personne restaurant une imago parentale défailante. Alors, le sujet peut advenir.

Avant-propos

p. 9-14

1 Que se passe-t-il dans l'esprit d'un homme qui agresse sa conjointe, qui en tue un autre ou qui s'adonne au vol comme mode habituel de vie ? Qu'est-ce qui motive ou pousse cet homme à agir d'une façon qui, non seulement contrevient aux lois, mais qui est aussi considérée comme inacceptable et immorale par la majorité de ses congénères ?

2 De la fascination qu'exercent sur nous les personnages de films, qui sont dépeints comme des psychopathes cupides et immoraux, à la révolte que nous ressentons quand nous sommes mis en présence de victimes réelles d'actes criminels, ces questions surgissent en chacun. Il n'existe certes pas d'explication unique et encore moins de réponses simples à ces questions ; néanmoins, la recherche de voies de compréhension et d'explication est la seule qui soit scientifiquement pertinente. Nous proposons donc, dans ce livre sur la psychocriminologie psychanalytique, d'examiner des hypothèses explicatives qui permettront au lecteur, au fil de sa lecture, de mieux saisir et de mieux comprendre ce qui, au plan psychique, sous-tend la délinquance.

3 Depuis le livre d'Hesnard (1963), il ne s'est publié aucun ouvrage en français portant spécifiquement sur la psychocriminologie psychanalytique. Pourtant, nombre de travaux psychanalytiques ont permis, depuis les quarante dernières années, de faire avancer la compréhension du fonctionnement psychique des individus qui commettent des crimes ou s'engagent dans un mode de vie délinquant. Pensons notamment, en Amérique du Nord, aux travaux de Kernberg sur les pathologies du narcissisme ou, en Europe, à ceux de Balier sur le rôle joué par le facteur quantitatif dans la survenue de comportements violents et de comportements sexuels violents. Il devenait donc impératif non seulement de faire le point sur ces nouvelles contributions théoriques et de les situer historiquement dans l'évolution de l'apport psychanalytique à la psychocriminologie, mais également d'en proposer des illustrations cliniques pertinentes.

CE QUE CONTIENT CE LIVRE

4 Ce livre est divisé en deux parties. La première compte cinq chapitres et regroupe l'essentiel des contributions théoriques psychanalytiques explicatives du fonctionnement psychique du délinquant alors que la seconde partie, qui compte deux chapitres, propose des applications cliniques des concepts psychanalytiques abordés en première partie du livre.

5 Le premier chapitre présente le cadre conceptuel de notre ouvrage. Il situe les contributions psychanalytiques à la psychocriminologie par rapport aux divers courants de la psychologie et de la psychologie clinique. Il pose d'emblée la spécificité de l'apport psychanalytique, notamment dans sa vision de l'homme, du conflit humain et de la continuité conceptuelle entre normalité et pathologie. Également, ce chapitre décrit certains concepts fondamentaux qui seront utiles pour comprendre les apports des divers auteurs recensés, plusieurs notions

propres à la psychanalyse dont les concepts de Moi, Ça, Surmoi, Idéal du Moi, Moi idéal. Enfin, il présente une description des points de vue structural, dynamique et économique. Ces dernières sous-sections permettront au lecteur moins familier avec la psychanalyse de posséder les outils conceptuels nécessaires pour une saisie optimale des chapitres suivants.

6 Pour des raisons d'espace, nous avons malheureusement dû omettre nombre de travaux intéressants dans les deux chapitres suivants. Ainsi, seuls les auteurs dont le travail théorique a laissé une marque significative sur la compréhension de l'agir et de l'organisation psychique du délinquant y sont présentés. Les travaux retenus permettront au lecteur de découvrir des auteurs importants dont les contributions à la compréhension de la psychodynamique du délinquant sont incontournables. À ce sujet, il est intéressant de noter qu'à l'époque des premiers auteurs recensés, seule la psychanalyse offrait une conceptualisation psychologique de la délinquance, ce qui a permis le développement des premiers programmes de traitement centrés sur des aspects proprement psychologiques plutôt que sur l'endoctrinement religieux, moral, ou encore axé sur la punition du contrevenant.

7 Alors que le deuxième chapitre est consacré aux travaux d'auteurs européens, le troisième chapitre traite des contributions des auteurs psychanalytiques nord-américains. Ces deux chapitres présentent les auteurs recensés en ordre chronologique de leurs contributions et des sous-sections permettent au lecteur de repérer rapidement les thèmes abordés et d'isoler les auteurs qui traitent de thématiques semblables.

8 Le quatrième chapitre propose de faire le point sur le processus d'identification qui, comme nombre d'auteurs l'ont observé, constitue un élément important dans le devenir délinquant de beaucoup de jeunes qui poursuivront une carrière criminelle.

9 Le cinquième chapitre, intitulé « La psychodynamique délinquante », constitue une synthèse de notre propre position sur la psychodynamique et la psychogenèse délinquantes.

10 La seconde partie du livre propose deux chapitres qui portent sur l'application de la théorie psychanalytique à des problématiques criminologiques, soit un chapitre sur les relations passionnelles et la violence conjugale (chapitre 6) ainsi qu'un chapitre final constitué de portraits cliniques de personnes qui ont commis divers délits (chapitre 7). Il faut souligner que le chapitre 6 sur les relations passionnelles et la violence conjugale a été écrit avec la collaboration de Kathryn Campbell qui doit être considérée comme coauteure de ce chapitre.

11 Afin de faciliter la lecture et d'offrir la possibilité au lecteur d'en savoir plus sur certains thèmes et concepts, des encadrés ponctuent le texte de certains chapitres.

La délinquance : un phénomène social

12 Tout livre se consacrant à la délinquance doit tenir compte du fait que cette problématique se définit avant tout par rapport aux normes sociales en vigueur dans une société et une culture données. Pour nous qui sommes respectivement professeur de criminologie et professeur de psychologie, et dont la formation universitaire et clinique provient d'abord de la psychologie puis de la psychanalyse, l'importance des aspects sociaux dans la définition et la compréhension du phénomène de la délinquance a toujours retenu notre attention. Outre

l'observation répétée, dans notre pratique clinique, de la présence déterminante de facteurs culturels et sociaux dans le recours à l'agir délictueux comme tel, les apports sociologiques qui permettent de saisir le rôle joué par la construction sociale dans la définition et l'identification de qui est délinquant nous apparaissent de première importance.

13À cet égard, nous avons appris à nous méfier du biais épistémologique qui consisterait à concevoir toutes les difficultés sociales des gens, et en particulier de ceux que l'on dit délinquants, uniquement sous l'angle de problèmes d'adaptation psychologique ou de psychopathologie. En ce sens, tout au cours de cet ouvrage, notre pensée doit être comprise comme s'inscrivant dans un cadre qui pose comme postulat que la délinquance constitue, en même temps et de façon indissociable, un phénomène de société dont la définition même implique une part normative d'ordre culturel, politique, économique et social.

14D'ailleurs, les mots délinquance et délinquant renvoient davantage à un construit sociojuridique qu'à une quelconque conceptualisation psychologique ou psychanalytique. D'autant plus que, selon une épistémologie psychanalytique, un individu n'est pas réductible aux actes qu'il commet. Cependant, puisque ce livre traite de délinquance, il ne peut se soustraire à la nature sociojuridique de ce construit. En ce sens, le délinquant dont il est question dans cet ouvrage est celui qui adopte de façon régulière et stable un comportement social qui contrevient aux lois criminelles des pays où un système de police et de justice, indépendant des forces politiques, détermine ce qui constitue ou non un acte criminel. Bien qu'une telle définition contienne sa part d'arbitraire — ne serait-ce que parce que les démocraties ne sont pas exemptes d'abus —, elle a l'avantage d'identifier le plus clairement possible ceux dont il est question dans cet ouvrage.

15Essentiellement donc, ce livre traite de ceux que Noël Mailloux désigne comme des délinquants habituels, c'est-à-dire ceux dont le mode de vie est axé de façon prédominante sur la perpétration de délits. Cette définition du terme présente aussi l'avantage d'exclure les personnes dont les délits sont définis surtout par rapport à un pouvoir politique dominant. De même, cette définition du délinquant permet de poser un regard critique sur les crimes commis dans des situations sociales et culturelles exceptionnelles. De plus, et c'est important de le souligner dans un livre axé sur la psychocriminologie, cette définition de la délinquance exclut l'équation qui ferait correspondre la délinquance à une entité diagnostique.

16Ainsi, bien que nous ayons respecté les termes et les catégorisations diagnostiques des auteurs recensés, lorsqu'il est question de notre propre position concernant la psychodynamique du délinquant, la référence au terme délinquant n'est pas à comprendre comme un diagnostic. En distinguant la personne de ses actes et en cherchant à l'affranchir d'une catégorisation stricte, nous désirons notamment centrer la réflexion sur la compréhension de ce qui, sur le plan de l'organisation psychodynamique particulière, peut favoriser ou soutenir un mode de fonctionnement délinquant.

Une position trans-nosographique

17Encore aujourd'hui, la psychanalyse fournit à la criminologie la théorie explicative la plus complète qui soit du fonctionnement psychique du délinquant. En permettant de concevoir un individu qui soit davantage que la somme de ses actes, la psychocriminologie inspirée par

la psychanalyse se veut donc une psychologie de l'individu qui pose des actes criminels plutôt qu'une simple psychologie du comportement criminel.

18Cependant, il serait présomptueux de penser s'affranchir complètement de toute référence catégorielle dès lors qu'un groupe de personnes sont étudiées en fonction de leurs caractéristiques communes. En effet, il ne s'agit pas de nier que nombre de délinquants puissent présenter une organisation de la personnalité qui soit caractéristique d'une structure de personnalité particulière. Néanmoins, nous prenons le parti d'étudier de façon indépendante d'une catégorisation diagnostique les composantes psychodynamiques de la personnalité qui permettent de comprendre le fonctionnement psychique des individus délinquants. En ce sens, ce livre adopte une position qui peut être dite trans-nosographique.

REMERCIEMENTS

19Nous aimerions témoigner notre gratitude envers les nombreuses personnes qui nous ont aidés et soutenus. D'abord, nous tenons à souligner le travail consciencieux et efficace accompli par notre assistante de recherche Marie-Andrée Pelland, doctorante à l'École de criminologie, dont l'enthousiasme et l'efficacité nous ont été précieux tout au long de la rédaction de ce livre. Parmi tous les professeurs qui ont contribué à notre développement et à notre formation, nous tenons à remercier plus particulièrement feu Noël Mailloux. Nous avons eu le privilège d'assister aux dernières années d'enseignement de ce pionnier de la criminologie au Canada et une partie de notre intérêt pour cette problématique lui est due. Nous tenons aussi à témoigner notre gratitude envers André Lussier qui, depuis l'enseignement dispensé tout au long de notre parcours universitaire jusqu'à notre formation en psychanalyse, a exercé sur nous la plus enrichissante des influences. Il a également su nous encourager et nous aider en des moments clés.

20Nous tenons aussi à remercier les collègues de l'École de criminologie de l'Université de Montréal ainsi que ceux de la Société canadienne de psychanalyse qui, par leur vivacité et leur rigueur intellectuelle ainsi que par leur passion pour l'humain, nous ont stimulés dans nos réflexions et accompagnés dans notre formation clinique. Enfin, grand merci à toutes ces personnes que nous avons connues comme praticiens et dont le courage dans la découverte de leurs démons intérieurs nous a permis de comprendre un peu mieux la psyché humaine. Sans eux, nous n'aurions pas pu écrire ce livre.

PREMIERE PARTIE. APPORTS THEORIQUES

1. Cadre conceptuel

p. 17-38

1 Au cours de ce premier chapitre, nous proposons d'abord au lecteur de se familiariser avec les notions clés qui lui permettront de mieux comprendre le cadre conceptuel auquel il pourra se référer pour appréhender l'ensemble des propositions contenues dans cet ouvrage. En effet, comme la psychologie est une discipline très vaste, les apports de la psychologie à la criminologie sont nombreux et renvoient à des champs d'intérêt, des objets d'étude et même à des théories parfois très différents. Il sera utile au lecteur d'avoir un aperçu de cette diversité.

2 Divisé en quatre sections, ce chapitre présente d'abord succinctement quelques-uns des domaines d'étude propre à la psychologie qui sont pertinents à l'étude de la délinquance. Après le survol de ces champs d'étude, les trois théories fondamentales utilisées en psychologie pour comprendre le fonctionnement humain, et notamment la personnalité, seront présentées dans la deuxième section du chapitre. Puis, les concepts fondamentaux de la théorie psychanalytique seront brièvement décrits afin de poser les assises théoriques nécessaires à la compréhension des chapitres suivants. Enfin, une quatrième section permettra au lecteur de connaître quelques-unes des positions spécifiques, découlant de l'épistémologie psychanalytique, qui l'éclaireront sur la façon même de poser le problème de la psychodynamique délinquante.

Champs d'étude pertinents

La psychologie sociale

3 La psychologie sociale est l'étude des phénomènes humains dans le contexte de leurs manifestations sociales, soit les émotions, attitudes et comportements de l'individu en groupe. La question posée sous l'angle de la psychologie sociale consiste à comprendre comment s'expriment les caractéristiques psychologiques individuelles en situation de groupe. La psychologie sociale s'intéresse cependant davantage à l'individu en société, alors que la sociologie s'intéresse au phénomène social en soi. Appliquée à la criminologie, la psychologie sociale aide à comprendre plusieurs problèmes associés à la criminalité comme le rôle joué par la marginalisation, la tendance humaine à se soumettre aux valeurs groupales et à l'autorité, ou encore l'influence des pairs sur le comportement de l'individu.

La neuropsychologie

4 La neuropsychologie s'intéresse à l'effet des processus et du fonctionnement neurologiques sur le comportement et les émotions humaines. Dans son application à la criminologie, la neuropsychologie permet de lier la présence de lésions cérébrales traumatiques, causées par la maladie ou par l'intoxication, à certains comportements violents. De même, les spécificités du fonctionnement de la mémoire et l'étude des processus cognitifs, de l'expression des affects, des impulsions, des phobies et des compulsions intéressent la criminologie.

La psychologie du développement

5 La psychologie du développement s'intéresse à toutes les caractéristiques psychologiques qui présentent un développement, soit à partir de la naissance de l'individu, comme l'intelligence ; soit au cours de sa maturation, comme le langage, la conscience morale, la socialisation. Une des théories du développement qui suscite beaucoup d'intérêt en criminologie concerne le développement des capacités relationnelles. Connue sous le vocable de la théorie de l'attachement, cette branche de la psychologie du développement est associée aux travaux de Bowlby (1969, 1973, 1980), travaux qui ont notamment été soumis à l'expérimentation empirique par Ainsworth (1978).

6 Les observations de Bowlby auprès de nourrissons hospitalisés à long terme et privés de figures stables d'attachement, ainsi qu'auprès d'enfants séparés de leur mère en bas âge, le conduisent à définir les conditions de l'environnement qui sont nécessaires pour que l'être humain développe la capacité de s'attacher aux autres. Essentiellement, il découvre et démontre que le nourrisson a besoin de recevoir des soins d'une figure stable pour être en mesure de se développer. Il découvre, en outre, que cette figure soit ou non son parent biologique a une importance très secondaire par rapport au besoin qu'il y ait une personne qui soit en interaction privilégiée et qui remplisse avec constance et permanence les fonctions parentales nécessaires à sa survie. Par ailleurs, il démontre qu'en plus des soins physiques élémentaires, le nourrisson a besoin d'interactions affectives et d'être pris physiquement par cette figure d'attachement pour se développer. Puis, en étudiant les réactions à l'absence de l'objet d'attachement ainsi que les réactions à la séparation et à la mort de cet objet chez le jeune enfant, il pose les fondements de la théorie de l'attachement émotionnel aux autres. Les recherches empiriques qui fondent cette théorie mettent en lumière, notamment, qu'il existe un nombre restreint de styles d'attachement, c'est-à-dire de façons de modeler son rapport à l'autre et que ces styles se caractérisent fondamentalement par une attitude dite *sécuré* ou, au contraire, *insécuré* par rapport aux objets. Bowlby observe, en effet, que tout individu a tendance à réagir aux autres de façon similaire indépendamment de la personne avec qui il est en interaction. C'est ainsi que le petit enfant réagit de façon prévisible à l'absence de la personne à laquelle il est attaché. Bowlby propose donc que chacun développe une façon stable de se représenter dans ses interactions avec autrui, et que le modèle sur lequel ces représentations se sont constituées se construit à partir de l'expérience relationnelle précoce vécue avec les premiers objets parentaux, et plus particulièrement auprès de la mère.

7 La théorie de l'attachement est reprise par Ainsworth et coll. (1978) qui poursuivent les recherches empiriques entreprises, soumettant le modèle développé par Bowlby à l'investigation expérimentale. Vu les résultats encourageants obtenus et la robustesse de la théorie, de vastes programmes de recherches d'une grande originalité ont suivi de par le monde et ont contribué indubitablement à enrichir notre compréhension de l'être humain.

8 La richesse conceptuelle de la théorie de l'attachement de Bowlby et son opérationnalisation en styles d'attachement ont permis d'étudier expérimentalement un fait psychologique d'une extrême complexité. Après quelques décennies de recherche, il est dorénavant établi que chacun développe des représentations mentales stables qui caractérisent sa conception particulière de soi en relation avec autrui. Ainsi, la façon d'entrer en relation, quel que soit l'interlocuteur, demeure fondamentalement stable pour chacun d'entre nous puisqu'elle est basée sur des représentations mentales de soi en interaction avec autrui, représentations qui demeurent pratiquement inchangées tout au cours de la vie.

9 Bien que le concept d'un style d'attachement vise à décrire des processus normaux qui ne sont pas associés à la psychopathologie, plusieurs recherches ont tendance à montrer que

certaines styles d'attachement sont associés plus régulièrement avec certains types de problèmes relationnels. D'abord catégorisés en styles *séculaire* et *inséculaire* d'attachement, les styles d'attachement se subdivisent en sous-catégories qui se caractérisent soit par la prédominance de l'anxiété, la tendance à l'évitement relationnel ou encore le retrait relationnel. L'application de ce modèle théorique et des devis de recherche qui s'en inspirent a permis notamment de mieux comprendre les problèmes relationnels particuliers des délinquants. D'ailleurs, bien avant de concevoir la théorie de l'attachement, Bowlby (1944) a travaillé auprès de jeunes garçons et filles présentant des conduites délictueuses. Il réalise, entre autres, une recherche comparant 44 jeunes garçons et filles qui commettent des vols à des jeunes qui ne volent pas. Il découvre un sous-groupe, représentatif des délinquants habituels, qui ont vécu une séparation précoce et prolongée d'avec la mère. Ces jeunes en développent un besoin d'autoprotection excessif dans toutes leurs relations interpersonnelles et sont animés d'une rage importante et de fantaisies agressives violentes envers les figures d'attachement.

Les cliniques psychologique et criminologique

10L'influence de la pratique sur les connaissances acquises est d'une grande importance et l'objet d'une spécialisation tant en psychologie qu'en criminologie. Ainsi, on désigne par le mot *clinique* le fait de procéder à l'application du savoir psychologique et criminologique à une personne, un couple ou une famille, à des fins de diagnostic ou de traitement. Par analogie, la médecine est un champ de pratique clinique par rapport à la biologie, par exemple. C'est-à-dire qu'en médecine, on met en application certaines des connaissances pertinentes des disciplines et sous-disciplines connexes comme la biologie, l'anatomie ou la bactériologie à un individu en particulier dans le but d'évaluer son état physique et, le cas échéant, de le traiter.

11Dans le domaine criminologique, on confie à un criminologue clinicien la tâche d'évaluer et de traiter les personnes qui présentent des problèmes liés à la criminalité. Dans la pratique, cependant, les criminologues cliniciens évaluent et traitent non seulement des délinquants et des détenus mais aussi des individus en situation de marginalité sociale, comme des toxicomanes ou des personnes errantes, et encore des victimes d'actes criminels ou de délits.

12Dans sa pratique clinique, le criminologue a recours à différentes méthodes d'évaluation et différents modes de traitement. Les criminologues cliniciens se servent de grilles d'observation, de techniques particulières d'entrevue et de divers outils de mesure pour cerner un ou des aspects du fonctionnement psychologique et de l'adaptation sociale de l'individu.

13Parmi les modes de traitement auxquels recourt le clinicien en psychologie et en criminologie, la psychothérapie individuelle est peut-être le mieux connu. Cependant, plusieurs autres formes de traitement ont été développées afin de répondre à des buts variés et des besoins différents en criminologie, dont la thérapie de groupe et la thérapie de milieu. Il fait partie de la tâche du clinicien d'évaluer la pertinence de recommander l'une ou l'autre forme de traitement à la personne qui le consulte, en fonction des buts visés et des besoins présentés par cette personne. La thérapie de milieu, les programmes d'interventions ciblées sur un comportement ou encore la thérapie de groupe et la thérapie familiale font donc partie de l'arsenal de traitements dont disposent les cliniciens.

14Étant donné que l'acte psychothérapeutique n'est pas clairement réglementé au Québec, il est souvent difficile d'établir qui est habilité à faire de la psychothérapie. En effet, plusieurs

praticiens en sciences humaines et en médecine peuvent être habilités, après une formation postuniversitaire pertinente, à exercer la psychothérapie, dont des criminologues. D'ailleurs, ce ne sont pas tous les praticiens de ces diverses disciplines qui sont habilités à faire de la psychothérapie. La formation à la pratique de la psychothérapie doit être considérée comme une spécialisation longue et exigeante qui est, la plupart du temps, acquise après un diplôme universitaire.

Théories de la personnalité

15En deçà des divers champs de savoir en psychocriminologie, c'est le recours à des théories de la personnalité précises qui détermine le travail clinique en psychocriminologie. Trois grandes théories psychologiques du fonctionnement humain, dites aussi théories de la personnalité, se dégagent de façon prédominante du corpus des connaissances en raison de leur cohérence, de leur pertinence et de leur utilité thérapeutique. En effet, bien que de multiples théories de la personnalité aient vu le jour depuis cent ans, les trois théories retenues sont celles dont le pouvoir explicatif du comportement humain est tel qu'elles ont survécu à la gloire éphémère que la nouveauté confère souvent sans mérite. Quand on considère le fait qu'une théorie doit être constituée d'un ensemble de propositions interreliées qui forment un tout cohérent et dont la complexité est suffisante pour expliquer un phénomène dans son entièreté, il n'est pas surprenant que seules trois théories de la personnalité méritent ce statut.

La théorie cognitivo-comportementale

16Cette théorie est issue de la théorie behavioriste, ou comportementale. Se situant dans le prolongement de la théorie du comportement basée sur les travaux de Skinner sur le conditionnement, la théorie cognitivo-comportementale en constitue aussi un enrichissement important puisqu'elle tente de tenir compte de l'importance des pensées ou cognitions dans l'explication du comportement humain. Essentiellement, selon cette théorie, les symptômes psychopathologiques sont compris comme résultant de pensées ou cognitions erronées. La thérapeutique vise donc à modifier les cognitions qui sont jugées inadéquates.

17La formation de la personnalité est conçue selon cette théorie essentiellement comme une question d'apprentissage. Bien que les théoriciens actuels de ce modèle reconnaissent le rôle important joué par ce qui est inconscient dans le développement et le maintien de cognitions erronées, le concept d'inconscient auquel ils réfèrent ne comprend pas les aspects dynamiques que lui accorde la théorie psychanalytique. En ce sens, la notion de conditionnement ou d'apprentissage, fut-il inconscient, demeure prédominante dans la compréhension de la personnalité selon la théorie cognitivo-comportementale.

18De par sa centration comportementale, la classification des personnalités selon la théorie cognitivo-comportementale est essentiellement de nature normative et nomothétique. En effet, le mode de classification de la personnalité y est essentiellement normatif puisque ce qui est vu comme normal ou comme pathologique est déterminé par la présence ou l'absence de comportements ou de signes auxquels ces valeurs sont attribuées. Aussi, il s'agit d'un système nomothétique puisque la normalité est déterminée par rapport à une moyenne théorique. Ainsi, un manuel diagnostique comme le DSM, publié par l'American Psychiatric Association, est un outil de classification diagnostique qui s'accorde parfaitement avec la théorie cognitivo-comportementale puisqu'il se centre essentiellement sur des

comportements et des signes observables et objectivables pour établir une nosographie des troubles mentaux.

La théorie phénoménologique-existentielle

19Le philosophe allemand Husserl (1859-1938) est celui à qui l'on doit l'origine de la philosophie phénoménologique qui pose comme objet d'étude la description plutôt que l'explication des actes de pensée. Par la suite, le philosophe français Merleau-Ponty (1905-1961) a tenté de fonder une véritable psychologie phénoménologique, donnant ainsi naissance à ce qui est désigné depuis comme la phénoménologie existentielle. Cependant, la psychologie phénoménologique s'est peu à peu démarquée du système philosophique d'Husserl pour devenir une approche thérapeutique basée sur certains principes phénoménologiques. Parmi ces principes, notons la focalisation sur l'expérience subjective telle que vécue et son corollaire méthodologique, c'est-à-dire l'idée que le comportement ou l'attitude d'une personne ne peuvent être compris qu'en se plaçant dans son cadre interne de référence, son monde subjectif, qu'en voyant et ressentant les choses telles qu'elle les voit et les ressent. De même, selon cette approche, il faut étudier et comprendre l'être humain simultanément dans tous ses aspects puisqu'il forme un tout organisé et intégré. En outre, le souci de mettre la dignité et la valeur intrinsèques des êtres humains au centre de sa réflexion constitue une des caractéristiques fondamentales d'une approche phénoménologique-existentielle de la personnalité. Il est à noter que la référence au vocable *existentiel* renvoie au fait que, selon certains courants phénoménologiques, toutes les notions d'explication causale et de déterminisme chez l'être humain doivent être rejetées ; notamment celle de déterminisme inconscient propre à la psychanalyse.

20La psychologie phénoménologique a donné naissance à plusieurs courants de pensée dont les chefs de file sont, en Europe, les Merleau-Ponty, Lewin, Kohler, Laing ; et aux États-Unis, les Rogers, Maslow, Lewin, Perls, pour n'en citer que les principaux.

21Carl Rogers est probablement celui qui a le plus fait connaître cette approche théorique en Amérique du Nord, particulièrement parce qu'il en a fait une véritable technique thérapeutique par laquelle le sujet est posé comme étant le meilleur expert de lui-même. Rogers a aussi rejeté la classification psychiatrique des maladies mentales, notamment parce qu'elle n'est d'aucune utilité thérapeutique et qu'elle ne reflète pas l'essence de l'individu dans ses dimensions phénoménologiques et subjectives. De ses travaux naîtront des modalités thérapeutiques centrées sur le patient (*client-centered therapy*), des techniques non directives d'entrevue et diverses méthodes de croissance personnelle (*encounter group, gestalt, etc.*).

22L'approche phénoménologique rejette le concept même de normalité comme produit de construits sociaux normatifs. Malgré cela, plusieurs courants phénoménologiques valorisent tout de même un certain type d'individu ou certaines caractéristiques vues comme désirables, dont l'authenticité et la non-aliénation de soi ou encore la connaissance et l'acceptation de soi.

23Il importe donc de comprendre que le recours à une démarche phénoménologique en sciences humaines implique de s'abstenir de tout biais théorique, de toute hypothèse explicative et de tout jugement à propos du matériel qui est recueilli et analysé. En ce sens, une démarche méthodologique phénoménologique exige une grande rigueur, une neutralité élevée et une capacité éprouvée de surseoir à l'attribution prématurée de sens. En effet, tenter de dépasser le strict plan de l'observation afin de saisir le caractère essentiel de

l'expérience vécue, sans verser dans la reproduction de présuppositions, exige une excellente maîtrise de l'outil méthodologique que constitue la phénoménologie.

24 Outre Yochelson et Samenow, aux États-Unis, De Greeff mais aussi Debuyst, en Europe, ont eu recours à la phénoménologie comme principal outil de connaissance du délinquant. Plus près de nous, Brunelle, Cousineau et Brochu (1998) ont utilisé une approche phénoménologique pour étudier la trajectoire de vie de toxicomanes.

La théorie psychanalytique

25 La psychanalyse, issue des travaux de Freud, est constituée de trois éléments indissociables :

- Une théorie de la personnalité normale et pathologique.
- Une méthode thérapeutique spécifique, ainsi qu'une théorie de la technique thérapeutique.
- Une méthode de recherche qui permet de mettre en évidence les dimensions inconscientes de l'expérience humaine.

26 La théorie psychanalytique est constituée d'un ensemble de concepts organisés autour d'une « métapsychologie » ou psychologie de ce qui est « de l'autre côté de la conscience ». Essentiellement, la métapsychologie psychanalytique a été décrite par Freud comme l'ensemble des théories permettant de décrire un processus psychique sous ses rapports dynamique, économique et topique. Ces trois aspects sont encore aujourd'hui le cœur des théorisations psychanalytiques qui ont néanmoins considérablement évolué depuis les propositions initiales de Freud. Ces trois aspects centraux, soit les points de vue dynamique, économique et topique, permettent d'expliquer le fonctionnement de l'appareil psychique. Ainsi le point de vue dynamique permet d'appréhender la notion de conflit psychique inconscient qui rend compte d'un jeu de forces, soit celui entre les composantes pulsionnelles dans leur rapport conflictuel à des contre-forces constituées par les mécanismes de défense. Comme le note Brunner (2001), professeur de philosophie des sciences et des idées à l'Université de Tel-Aviv, dans une analyse à la fois exhaustive et fine de la psychanalyse, Freud a conçu une théorie dont les différentes dialectiques constituent une véritable théorie politique du psychisme humain.

27 Quant au point de vue économique de la psychanalyse, celui-ci permet d'aborder la question de la quantité des énergies pulsionnelles en cause dans les investissements, contre-investissements et déplacements effectués par l'appareil psychique. Enfin, le point de vue topique de la psychanalyse a d'abord été conçu, dans la « première topique », comme divisant l'appareil psychique en conscient, préconscient et inconscient. Puis Freud a développé un second modèle topique dans lequel il a proposé une division de l'appareil psychique en Ça, Moi, Surmoi, aussi appelé le point de vue structural. Les deux conceptions topiques se superposent en ce qu'elles décrivent des points de vue complémentaires.

28 La théorie psychanalytique de la personnalité est une théorie qui mérite de plein droit le titre de théorie car ses concepts permettent une explication suffisamment complexe de la structuration de la personnalité pour rendre compte de ses diverses manifestations. Il ne s'agit pas, en effet, d'une simple description d'un fonctionnement, fut-il intérieur, mais bien d'un système de lois psychiques qui permet de comprendre les motivations inconscientes, les divers modes de pensée, les modes relationnels, les symptômes, et qui explique l'organisation de la personnalité dite normale ou pathologique.

Fondements théoriques psychanalytiques

La conflictualité psychique

29 Les termes Moi, Surmoi et Ça sont tellement connus du grand public qu'une publicité récente pour une automobile populaire y réfère. Introduits par Freud au cours du développement d'une de ses théories du fonctionnement psychique (la deuxième topique, ou point de vue structural), ces termes ont toujours conservé pour lui un sens évocateur qui vise à décrire le rapport que l'on a à soi-même. Soucieux de ne pas recourir à un vocabulaire spécieux, Freud choisissait toujours des mots de la langue courante pour exprimer ses idées. Ainsi, le Moi dans l'allemand de Freud correspondrait à notre « je ». Tout simplement, Freud désigne par le terme Moi ce que l'individu conçoit tout naturellement comme ce qui constitue le « je » en lui.

30 Le Surmoi, c'est-à-dire ce qui est ressenti comme ayant un ascendant sur le Moi, désigne pour Freud tous les impératifs et les idéaux qui façonnent la personnalité d'un individu. Par définition, le Surmoi, pour Freud, renvoie à l'influence des parents et de la société sur les représentations internes que l'individu a de ce qu'il doit ou devrait faire ou comment il doit ou devrait être. Grâce au Surmoi, les interdits acquièrent une autonomie à l'intérieur même de l'individu. C'est par la médiation de cette partie de lui-même qui agit comme un *sur-je* que l'individu se sent bon ou mauvais, qu'il se sent « en accord avec lui-même » ou coupable et fautif selon un code moral interne qui peut devenir, dans la névrose notamment, une source de culpabilité paralysante. Pendant longtemps, Freud a référé indifféremment au Surmoi ou à la conscience morale pour désigner cette présence interdictrice au sein de la personnalité. De même, dans ses travaux, Freud n'a pas cherché à distinguer le Surmoi des autres instances jouant le rôle d'idéaux (Idéal du Moi et Moi idéal).

31 Le Ça correspond à ce qui, tout en étant inconscient, donc méconnu du sujet, agit sur lui comme une poussée de désir qui exige une satisfaction. Le Ça est donc le siège des pulsions libidinales et agressives qui exigent du Moi d'être satisfaites. Le Moi n'est donc pas tout à fait maître en sa demeure puisqu'il est soumis aux exigences de deux autres maîtres aux tendances contraires et qu'il doit négocier entre eux des compromis satisfaisants, c'est-à-dire qu'il doit tenter de satisfaire les désirs du Ça, tout en respectant les interdits du Surmoi.

32 Ce schéma dont le fonctionnement est largement inconscient décrit bien ce que la psychanalyse met au centre de ses préoccupations : la conflictualité psychique, l'opposition du Ça et du Surmoi, à laquelle le Moi tente de répondre. Dans certains cas, les solutions seront harmonieuses et adaptées ; dans d'autres cas, elles donneront naissance à un aménagement qui conduira l'individu à souffrir ou à causer des torts à autrui.

Surmoi, Idéal du Moi et Moi idéal

33 **Surmoi : instance interdictrice.** Freud, dans sa deuxième topique, essaie de rendre compte d'une instance psychique responsable de la censure, des interdits intériorisés, du sens moral et des idéaux. En décrivant le Surmoi, il réfère à une instance qui surveille le Moi, soit un « sur-moi ». Toutefois, dans tous ses textes, Freud a utilisé de façon changeante les termes d'idéal du Moi et de Surmoi — au point où le lecteur peut croire qu'ils sont synonymes — utilisant de surcroît très rarement le terme Moi idéal (Lussier, 1975). Ce sont les auteurs psychanalytiques après Freud qui ont entrepris de mieux définir ces concepts et de les distinguer entre eux. Notamment, la contribution d'André Lussier à la différenciation et aux rapports entre le

Surmoi, le Moi idéal et l'Idéal du Moi mérite d'être soulignée (voir le chapitre 4). Tout au long du livre, notre utilisation de ces trois concepts est largement inspirée de ses propositions que nous avons pu travailler avec lui au cours d'un séminaire d'une dizaine d'années.

34*Idéal du Moi : projection sur l'avenir.* L'Idéal du Moi désigne l'image de ce que l'individu voudrait être ou devenir, compte tenu des limites imposées par la réalité et compte tenu aussi des exigences morales imposées inconsciemment par le Surmoi. L'Idéal du Moi réfère à une vision, en partie consciente et en partie inconsciente, des projets de l'individu par rapport à son avenir. L'Idéal du Moi est donc constitué des représentations de soi, ou des fantasmes, qui renvoient à des désirs pour l'avenir ; désirs qui sont des sources de motivation amenant l'individu à se dépasser. Ces idéaux peuvent être illustrés par des phrases comme : « Dans la vie, je veux faire telle ou telle chose... » ; « J'aimerais réaliser tel projet... » ; « J'ai tel rêve... » ; « Je me vois de telle façon quand je serai adulte... » ; « Je veux exercer tel métier, telle profession. » Bien entendu, ces représentations de soi dans l'avenir se modifient avec l'expérience de vie. C'est ainsi que les projets de l'Idéal du Moi se construisent, se précisent et s'enrichissent avec le temps. Plus l'enfant est jeune, plus on s'attend à ce que les fantaisies qui constituent son Idéal du Moi soient influencées par les attentes parentales, ou encore soient en parfaite conformité avec les normes sociales environnantes. Néanmoins, ces projections de soi dans l'avenir s'individualisent avec l'âge et témoignent peu à peu d'un affranchissement relatif par rapport aux valeurs parentales ou au strict respect des normes sociales.

35De même, s'il est plus facile d'imaginer des projections de soi dans l'avenir qui renvoient à des projets concrets (projet d'étude, projet professionnel, projet de fonder une famille...), il n'en reste pas moins que le concept d'idéal du Moi transcende le matérialisme du projet concret et rend compte aussi du projet moral de l'individu. Des pensées comme : « Je veux être une personne juste, honnête, fiable... » ou encore qui réfèrent à la nature immanente du sujet : « Je veux demeurer fidèle à moi-même » sont également des expressions de l'Idéal du Moi.

36Quelle que soit l'envergure objective ou la nature ontologique des projets de vie issus des projections de soi dans l'avenir, le concept d'idéal du Moi concerne un avenir réaliste pour cet individu, par contraste avec les projets appartenant au monde du Moi idéal qui eux ne s'inscrivent pas dans la réalité. Le Moi idéal constitue, en ce sens, une structure plus archaïque, puisant dans des fantasmes de toute-puissance narcissique qui n'autorisent aucune restriction à leur grandiosité. Les fantasmes de grandeur constituant le Moi idéal existent chez chacun puisqu'ils sont associés à des désirs infantiles de toute-puissance jamais abandonnés. Si le Moi, au fur et à mesure de son développement, reconnaît ses limites et renonce à la toute-puissance, il conserve néanmoins ce noyau narcissique qui apparaît certes dans les rêves et les rêveries diurnes, mais qui se dévoile véritablement et sans déguisement ni détour dans la psychopathologie psychotique ou dans les défenses maniaques contre la dépression.

37*Moi idéal : fantaisies de grandeur.* Ainsi des fantaisies qui pourraient être traduites par : « Je veux être l'homme le plus riche de la terre... » ; « Je veux être la chanteuse la plus populaire de l'histoire », par exemple, témoignent de l'implication d'un élément de grandiosité qui appartient au Moi idéal. Certes, tout un chacun peut entretenir des fantaisies de grandeur, mais lorsque ces fantaisies prennent trop d'importance, elles deviennent excessivement contraignantes. En effet, à moins de réaliser le fait improbable de devenir l'homme le plus riche sur terre, cet individu ne pourra être satisfait de son devenir ; non plus cette jeune femme ne pourra être satisfaite si elle ne devient pas *la plus* populaire. Les projets

associés au Moi idéal comportent donc une probabilité très élevée de ne pas être réalisés, ce qui confronte l'individu à un sentiment d'échec. Ainsi, le concept de Moi idéal, par contraste avec celui d'idéal du Moi, renvoie à des représentations de soi dans l'avenir qui sont teintées d'absolu et à l'aune duquel le sujet ne peut qu'être confronté ultimement à l'échec et à un sentiment d'insuffisance. Dans une psychopathologie comme la psychose, le Moi idéal recouvre presque entièrement le Moi puisque ce qui serait une fantaisie comme : « Je veux être l'homme le plus puissant sur terre » y est vécue comme une réalité : « Je suis l'homme le plus puissant sur terre. » Différencier l'Idéal du Moi du Moi idéal n'est pas toujours facile dans la normalité. Il est facile de voir à l'œuvre le Moi idéal de celui qui se prend pour Napoléon ou pour Dieu, ou encore de voir à l'œuvre le Moi idéal du narcissique méprisant ou de la personne en phase maniaque. Cependant, comme les deux structures cohabitent, il est possible d'imaginer que les deux puissent investir un projet de leurs visées secrètes. Prenons le cas du jeune garçon qui joue au hockey et dit à son copain : « Je vais être Mario Lemieux et tu seras Saku Koivu. » Cet enfant ne délire pas, car il sait très bien qu'il s'agit d'un jeu. Grâce à l'idéal qu'il projette sur ce joueur toutefois, il passera possiblement des heures chaque jour à perfectionner son lancer. Aussi, grâce à cet idéal, il s'identifie à des valeurs qui peuvent jouer un rôle positif en lui permettant de canaliser ses pulsions et de se projeter dans l'avenir comme un homme qui réussit. Tout cela relève d'un Idéal du Moi bien intégré pour un jeune garçon. Néanmoins, lorsqu'il marque un but, on peut imaginer qu'il devient, l'espace d'un instant, le Mario Lemieux de son idéal. Ainsi, le Moi idéal y trouve aussi son compte, sans qu'il s'agisse d'une pathologie ou d'un délire, car quelques secondes plus tard l'enfant sait bien qu'il n'est pas Mario Lemieux.

Les rapports Moi idéal et Surmoi

38Alors que le Moi idéal (ou Moi idéalisé) concerne des rêves, fantaisies ou « projets » qui sont construits sur des fantasmes de grandeur, de toute-puissance et d'absolu, le Surmoi est associé à des impératifs de restriction et d'interdiction. Par exemple, les fantaisies associées au Moi idéal chez le délinquant pourraient s'exprimer par le projet de faire le plus important hold-up de tous les temps sans égard à la valeur morale ou aux possibilités que la réalité offre d'atteindre cet idéal. Le Surmoi, de son côté, s'exprimerait par un reproche adressé au Moi : « Je suis mauvais... » ; « J'ai mal agi... » ; « Je suis indigne de vivre... »

39Le Moi idéal et le Surmoi existent en chacun et peuvent être bien intégrés dans la personnalité au point de constituer des présences silencieuses. Ainsi, le Moi idéal, s'il n'est pas trop investi, s'exprime dans les rêves et les rêveries diurnes qui, bien qu'irréalistes, peuvent agir comme une soupape narcissique, comme une façon d'« échapper » à une situation difficile, et même être une source de créativité. De même, le Surmoi sain agit silencieusement en interdisant l'expression inconsidérée des pulsions par sa position de représentant, sur la scène intérieure, des interdits parentaux. Sa fonction est essentiellement et exclusivement de représenter la loi sur un mode automatique. Par contre, le Moi idéal, s'il est très investi par le psychisme et recouvre le Moi de ses désirs de grandeur, exige la réalisation intégrale de ses désirs, mettant le Moi devant des solutions impossibles, allant de l'agir pulsionnel sans retenue jusqu'au délire, en passant par l'hypomanie. C'est lorsque le Moi ne parvient plus à maîtriser l'expression du Moi idéal que ses manifestations sont les plus visibles. De façon similaire, si un Surmoi bien intégré et silencieux permet une adaptation raisonnable aux règles de vie en société, un Surmoi trop sévère, souvent décrit comme sadique, est source de psychopathologie. Ce Surmoi risque d'inhiber toute réalisation, de

mener à des conduites d'échec ou d'imposer la dépression. Dans ce dernier cas, les manifestations du Surmoi s'exprimeront par des pensées comme : « Je suis un incapable, la terre n'a jamais porté pire idiot que moi » ; « Je ne mérite pas de vivre... », par exemple.

40La coexistence chez chacun d'un Surmoi et d'un Moi idéal implique un choc des titans, soit l'affrontement intérieur de deux instances aux visées inverses : le Moi idéal visant une expansion narcissique du Moi, la réalisation de fantasmes de puissance illimitée, la réalisation intégrale des désirs les plus narcissiques ; le Surmoi, de son côté, visant exclusivement et aveuglément l'interdiction et la répression pulsionnelle, la restriction des désirs, le refoulement et la soumission aveugle aux lois. La résolution des conflits opposant ces deux instances est une fonction du Moi. Malheureusement, parfois le Moi capitule devant la force d'une de ces deux instances. Chez certains délinquants, cela se traduit par une alliance du Moi avec le Moi idéal et une évacuation du Surmoi qui sera projeté sur la société et sur les figures d'autorité.

Honte et culpabilité

41Deux grandes catégories d'affects vécus par le Moi méritent d'être différenciées pour bien saisir la place qu'ils occupent dans la psychodynamique délinquante.

42Le Surmoi, en raison de ses exigences essentiellement restrictives et inhibitrices, agit sur le Moi par des reproches et des accusations lorsque ce dernier ne se soumet pas aux lois surmoïques. C'est comme si le Surmoi disait alors au Moi : « Tu es méchant, tu as désobéi, je ne t'aime plus, tu n'es pas aimable. » Le Moi ressent de la culpabilité, un peu sur le modèle de l'enfant qui reçoit des reproches d'un parent et s'y soumet : « Je suis méchant, mon parent ne m'aime plus. » L'individu se sent coupable.

43Le sentiment de honte semble relever d'une dynamique différente. Le Moi ressent de la honte lorsqu'il n'est pas à la hauteur de ses idéaux. Ainsi, la honte provient de la tension entre le Moi et ses idéaux, que ceux-ci appartiennent à l'Idéal du Moi ou au Moi idéal, alors que la culpabilité relève de la tension entre le Moi et le Surmoi en raison d'une transgression d'interdits. La honte et la culpabilité sont ressenties par tous les individus. Cependant, en présence de certaines dynamiques de personnalité et dans certaines psychopathologies, la présence d'un affect se fera sentir plutôt que l'autre. Ainsi, les personnes dont l'organisation de personnalité est dite narcissique souffrent davantage de la honte que de la culpabilité alors que les personnes qui sont névrotiques ou dépressives souffrent davantage de la culpabilité.

44La honte comme la culpabilité peuvent entraîner des inhibitions très grandes, empêchant quelqu'un de se réaliser, ou au contraire, donnant lieu à des actes de révolte de la part du Moi. Blimes (1967) donne ainsi l'exemple d'un adolescent qui, après avoir été publiquement humilié par le directeur de son école et avoir été l'objet des moqueries de ses confrères pendant plus d'un mois parce qu'il avait été surpris à se masturber, a réagi en commettant une série de vols astucieux qui ont fait un nombre impressionnant de victimes dans son école. La fantaisie qui l'animait lors de la planification et de l'exécution de ces vols était liée non seulement à un désir de vengeance contre tous ceux qui avaient ri de lui, mais également à un désir d'être reconnu non pas comme l'être inférieur dont on pouvait se moquer, mais comme étant quelqu'un de fort, de puissant et qu'il valait mieux craindre à défaut de respecter. Blimes (1967) rappelle, à juste titre, que beaucoup de délinquants sont davantage sensibles à la honte qu'aux remords et aux sentiments de culpabilité et, qu'au plan de l'intervention, il est souvent plus utile de se centrer sur les sentiments pénibles d'humiliation dont souffrent les jeunes délinquants que sur leurs sentiments de culpabilité. Toutefois, il met

en garde les cliniciens contre la tentation de susciter volontairement la honte comme mode de contrôle du comportement, observant à la suite de Erickson (1963, 1968) que les gains comportementaux ainsi obtenus sont non seulement superficiels mais, plus inquiétant encore, que ces tactiques nourrissent la révolte, le mensonge et favorisent des agirs antisociaux.

45 La triste série d'homicides qui ont été commis par des adolescents bafoués et humiliés par leurs pairs dans des *high schools* aux États-Unis au cours des dernières années sont une tragique illustration de ce que la révolte secondaire d'un sentiment de honte peut provoquer. Bien que ces tueries soient aussi associées à une accessibilité étonnamment aisée à des armes à feu et aient été commises par des jeunes qui sont issus d'une sous-culture qui valorise une image de virilité attachée à la possession et au maniement d'armes à feu, l'analyse de ces cas démontre néanmoins aussi jusqu'à quel point leurs auteurs ont souffert d'humiliations répétées dans leur quotidien. Ces homicides et leur historique d'humiliations peuvent aussi être examinés sous l'angle de l'identification à l'agresseur, point qui sera abordé dans des chapitres ultérieurs, soit le chapitre 4 portant sur l'identification et le chapitre 5 intitulé « La psychodynamique délinquante ».

Positions épistémologiques essentielles

L'approche psychodynamique en criminologie

46 L'approche psychodynamique, qui est une application de la théorie psychanalytique, englobe toutes les tentatives en criminologie clinique de comprendre comment des conflits internes peuvent influencer l'attitude, l'état émotif ou le comportement d'un individu. La notion de « conflits internes » constitue probablement l'emprunt central fait par une approche psychodynamique en criminologie au corpus théorique psychanalytique. Ainsi, l'approche psychodynamique s'intéresse à l'appareil psychique vu comme un ensemble de systèmes en conflit, impliquant d'une part, la poussée de motions inconscientes ou de désirs qui subissent, et d'autre part, la pression de forces contraires interdictrices, jeu dynamique donc qui donne lieu à des compromis au sein de la personnalité. La conflictualité vient donc de l'opposition entre des poussées ou désirs contradictoires, opposition qui oblige l'individu à trouver des solutions qui peuvent être harmonieuses et adaptées ou, au contraire, pathologiques ou symptomatiques.

47 Une autre notion psychodynamique centrale empruntée à la psychanalyse est celle de l'influence de l'inconscient dans l'équilibre de la personnalité, dans le type de relations interpersonnelles que l'individu développera, ou encore sur le caractère que celui-ci aura. Non seulement l'inconscient renvoie à l'idée que l'individu n'a pas conscience de tout ce qui agit en lui, soit l'inconscient comme un état, mais l'inconscient est aussi vu comme un système possédant un fonctionnement caractéristique, c'est-à-dire l'intemporalité, la conjonction de contraires, un fonctionnement régi par des mécanismes primaires, en particulier la condensation et le déplacement, ce qui constitue l'inconscient dynamique. Une approche clinique psychodynamique tente donc de saisir les parts, inconnues par le sujet lui-même, qui s'opposent en lui et d'en saisir les termes, et enfin de comprendre comment ces parts interagissent dynamiquement entre elles.

48 L'influence de la psychanalyse, et par extension de l'approche psychodynamique, sur le développement de la psychocriminologie se situe essentiellement dans son intérêt pour les motivations inconscientes et les conflits internes qui peuvent concourir à amener un individu

à commettre des actes délictueux. Cette approche amène le criminologue à différencier non seulement les délinquants entre eux, mais aussi à distinguer l'individu de ses actes. La psychocriminologie d'inspiration psychodynamique est donc née du souci d'effectuer une étude individualisée qui vise à comprendre la personne qui a commis l'acte criminel. L'approche psychodynamique en criminologie propose donc l'hypothèse d'un déterminisme inconscient pouvant gouverner le comportement et, ce faisant, centre l'étude du phénomène criminel sur l'individu en cause. De plus, en proposant que les comportements criminels des individus peuvent être compris en termes de conflits internes et de motivations inconscientes, l'approche psychodynamique s'éloigne d'un jugement moralisateur de l'individu. De même, elle s'éloigne d'une nosographie des individus et, de ce fait, des effets dévastateurs de leur étiquetage social.

Typologies et nosologies des délinquants

49 Une typologie psychologique vise à établir les caractéristiques communes à un ensemble ou des sous-ensembles de personnes qui partagent un comportement ou une symptomatologie particulière, par exemple.

50 Les typologies de délinquants peuvent donc viser deux buts, soit de distinguer les traits de personnalité ou les descripteurs que les délinquants ont en commun et qui les différencient d'une population dite normale, soit d'établir des distinctions à partir de critères de personnalité ou de traits psychologiques entre différents types de délinquants. Il s'agit d'une démarche nomothétique, dans le sens que le but de l'étude est d'établir des catégorisations relatives à des ensembles de populations et d'établir des normes différentielles entre divers groupes, notamment entre le groupe dit normal et le groupe dit pathologique ou des normes différentielles entre des sous-groupes de délinquants.

51 Plusieurs auteurs psychanalytiques ont exprimé des positions critiques au sujet des typologies de délinquants. Selon leur argumentation, puisque les typologies visent à cerner des caractéristiques de personnalité communes, elles ne sont d'aucune utilité clinique ; pire, elles ont tendance à masquer les différences individuelles en mettant en lumière ce qui est commun. Elles se trouvent donc nécessairement simplificatrices de la complexité de l'être humain. D'autre part, les typologies doivent se baser sur ce qui est immédiatement observable, c'est-à-dire les attitudes, comportements et symptômes apparents ; ce qui, dans une optique psychanalytique, ne renseigne pas complètement sur la conflictualité psychique, l'organisation de personnalité, ou encore sur les enjeux relationnels des individus en question.

52 Ces critiques sont importantes à retenir dès qu'un objectif clinique est poursuivi. En effet, bien qu'il puisse parfois être utile de comparer un individu à un groupe afin d'évaluer en quoi il ressemble ou se distingue d'une norme, il est important de se rappeler le caractère arbitraire de l'établissement de cette norme. Toute norme résulte, en effet, d'une définition par essence réductrice qui répond notamment à des impératifs culturels ou politiques et, de ce fait, possède un caractère arbitraire. En revanche, en recherche expérimentale empirique, des outils comme les typologies peuvent permettre de mieux cibler un échantillon et ainsi poursuivre des buts de recherche mieux définis.

Nosologie psychodynamique de la délinquance

53 Malgré la réticence de la psychanalyse à établir des typologies, certains psychanalystes ont tenté tout de même d'élaborer des modèles nosologiques utilisant les outils conceptuels de

la psychanalyse et respectant la recherche du spécifique dans la structure psychique inconsciente de l'individu. Otto Kernberg est certainement Fauteur psychanalytique dont la contribution est la plus importante sur le plan nosographique. Partant d'une étude poussée de la structuration psychique dite état limite, Kernberg a élaboré une classification psychodynamique qui vise à expliquer les conflits psychiques, les mécanismes de défense ainsi que les modes de relations interpersonnelles intériorisés qui servent de supports à l'agir délictueux. En ce sens, contrairement à la démarche syndromique poursuivie par le dsm-iv en vertu de laquelle le fait de faire des gestes criminels est au nombre des critères pour classifier un individu comme ayant un trouble de personnalité antisociale, ce qui constitue d'une certaine façon un raisonnement circulaire, pour Kernberg, la classification des individus selon les diagnostics psychodynamiques qu'il a élaborés se base sur les caractéristiques de l'organisation de leur personnalité plutôt que sur le fait d'avoir un comportement socialement reconnu comme criminel.

54L'avantage de la position épistémologique de Kernberg est de permettre d'éviter une logique circulaire et d'ainsi inclure, sur la base d'une structuration particulière de la personnalité, des individus qui, pour des raisons sociales, politiques, économiques ou culturelles diverses, ne sont pas identifiés comme des délinquants ; pensons aux fraudeurs de la haute finance qui sont rarement démasqués, par exemple, ou à certains leaders politiques sanguinaires, ou encore à quelques chefs de gang criminalisé qui bénéficient d'une certaine forme d'immunité, malgré leurs conduites antisociales, en raison du prestige social dont ils jouissent.

Le normal et le pathologique en psychanalyse

55La question de la nosographie ou du diagnostic psychanalytique est d'autant plus complexe qu'une des caractéristiques fondamentales de la théorie psychanalytique est de proposer une compréhension de la psychologie humaine qui s'applique tant au normal qu'au pathologique sans dichotomie fondamentale.

56Contrairement à d'autres écoles de pensée, la théorie psychanalytique ne fait pas de différence catégorielle entre le normal et le pathologique ; il ne s'agit pas de deux entités qui auraient des logiques différentes de fonctionnement, des dynamiques opposées ou des contenus psychiques spécifiques et inconciliables. La psychanalyse ne voit donc pas de dichotomie essentielle entre une personnalité dite normale et une personnalité dite pathologique, puisqu'on peut retrouver les mêmes « contenus » et fantasmes inconscients, les mêmes mécanismes psychiques, les mêmes structurations et les mêmes principes de fonctionnement chez l'une et chez l'autre.

57Le psychisme humain, qu'il soit « normal ou pathologique », est conçu plutôt comme un ensemble de systèmes en conflit, opposant des motions inconscientes (pulsions, désirs) à des forces contraires interdites (Surmoi), ce qui doit donner lieu à des compromis qui s'expriment, notamment, dans la personnalité du sujet. La conflictualité vient donc de l'opposition entre des poussées ou désirs contradictoires, opposition qui oblige l'individu à trouver des solutions qui peuvent être harmonieuses et adaptées ou au contraire coûteuses, insatisfaisantes ou symptomatiques. Les compromis harmonieux permettent une satisfaction des diverses instances, sans inhibitions, symptômes et angoisses exagérés. La psychopathologie, au contraire, constitue une solution de compromis plus radicale, plus coûteuse, moins libre et moins souple, hypothéquant les ressources de l'individu en l'obligeant selon le cas à s'inhiber, à créer des symptômes qui le handicapent, notamment

dans ses relations amoureuses, dans sa capacité d'aimer et d'être aimé, et dans ses capacités de travail et de création.

58 On comprend qu'avec une telle conception de l'humain, de la normalité et de la pathologie, le modèle psychanalytique ne caractérise pas l'organisation de la personnalité d'un sujet à partir d'actes, de conduites ou de symptômes comme le font, par exemple, les systèmes de classification psychiatrique comme le DSM-IV. Plutôt, la compréhension psychanalytique de la personnalité se base sur le fonctionnement psychique d'un individu, sur sa dynamique intérieure, donc sur les « arrangements » et les compromis que fait son psychisme pour composer avec les forces pulsionnelles qui l'habitent, compte tenu des exigences de la réalité et de la société. Ainsi, plutôt que d'identifier un syndrome (un ensemble de symptômes) ou une série de caractéristiques partagées par un large groupe de sujets (modèle diagnostique nomothétique), le modèle psychanalytique tente davantage d'expliquer le sens de la psychopathologie ou de l'organisation de la personnalité ainsi que la vision du monde particulière d'un individu. De même, la démarche psychanalytique s'attache à décrire son monde subjectif conscient et inconscient, notamment en cherchant à comprendre ses conflits psychiques et les mécanismes psychologiques utilisés afin de comprendre comment ces manœuvres psychiques l'ont obligé à développer tel symptôme, telle conduite ou tel genre de relation. En ce sens, les individus ne sont ni évalués, ni caractérisés en fonction de l'aspect normatif de leurs actes, conduites ou symptômes selon un mode de comparaison à une moyenne, comme cela se fait dans les modèles médicaux et psychiatriques.

59 Plutôt, la compréhension psychanalytique de la personnalité, et par extension les diagnostics psychodynamiques qui en découlent, se fondent sur la compréhension du fonctionnement psychique d'un individu sans référence normative stricte. Le normal et le pathologique en psychanalyse se déterminent donc davantage par rapport au degré de perturbation ou d'équilibre des systèmes psychiques. Sur le plan diagnostique, le clinicien psychanalytique s'intéresse, en ce sens, à une compréhension dynamique, structurale et économique de l'individu. Le clinicien cherche, en effet, à comprendre la création par l'individu, à son insu, des symptômes, des conduites, du mode de relation interpersonnelle, de la souffrance morale, ou encore des manifestations psychopathologiques comme les névroses, les psychoses ou les dépressions, le cas échéant, qui le caractérisent.

60 Ce premier chapitre visait à fournir au lecteur le cadre conceptuel nécessaire pour comprendre les propositions théoriques qui seront présentées au cours des chapitres suivants. Nous aborderons, au cours du prochain chapitre, les contributions psychanalytiques européennes les plus importantes concernant la compréhension de la psychodynamique délinquante, de même nous verrons comment la théorisation proposée par les auteurs européens s'est développée d'une façon à la fois complémentaire et distincte au sein des communautés germanophones et anglo-saxonnes d'un côté, et francophones de l'autre.

2. L'École européenne

p. 39-72

1 Au cours de ce chapitre, nous présenterons les contributions psychanalytiques et psychodynamiques européennes les plus importantes des cent dernières années, soit celles dont la pertinence et le pouvoir explicatif ont traversé l'épreuve du temps. Dans un effort pour montrer comment l'école européenne dont il est question ici demeure diversifiée, malgré la proximité géographique des auteurs qui y ont contribué, ce chapitre contient deux sections

distinctes. Dans la première section, nous proposons une recension des auteurs germanophones et anglo-saxons importants. Ce choix de rapprocher les auteurs germanophones et anglo-saxons se justifie par le fait que les premiers travaux psychanalytiques sur la délinquance, bien qu'écrits en allemand, ont tôt fait d'être traduits en anglais et ont servi de source d'inspiration avouée pour les auteurs anglo-saxons qui leur ont succédé, et dont nous avons choisi de présenter les travaux.

2Puis, nous ferons une recension des travaux des auteurs européens francophones dont les contributions à la compréhension du fonctionnement délinquant sont très éclairantes. Celles-ci ont la particularité d'avoir été développées non seulement en dehors de la zone d'influence nord-américaine, mais aussi d'avoir été conceptualisées de façon parallèle et complémentaire aux travaux germanophones et anglo-saxons.

UNE ÉCOLE EUROPÉENNE ET UNE ÉCOLE NORD-AMÉRICAINNE

Plusieurs raisons ont contribué à ce que le corpus théorique psychanalytique au sujet de la délinquance se soit développé en isolement entre auteurs européens et nord-américains. Parmi ces raisons, l'impact des réalités sociales sur la théorisation de la délinquance semble certainement constituer un facteur d'importance. Ainsi, les différences dans la philosophie du droit en vigueur, l'influence des systèmes de prise en charge sociale et judiciaire, l'impact des politiques de la famille, les spécificités du tissu social, sans oublier les bouleversements sociopolitiques que certains pays ont connus depuis l'avènement du nazisme jusqu'à la fin des années 1940 constituent autant de réalités qui ont eu un impact profond tant sur la pratique clinique des auteurs que sur leur façon de l'appréhender.

À ces spécificités dues à l'environnement sociopolitique et à la pratique clinique s'ajoute l'effet culturel de filiation qui influence tout penseur dans sa façon d'appréhender et de poser son objet d'étude. Les auteurs européens et nord-américains dont il est question sont, en ce sens, eux aussi, identifiés à des traditions philosophiques et psychanalytiques particulières. Cette situation a contribué à rendre la théorisation psychanalytique de la délinquance sensible à une certaine « géographie culturelle ». Voilà pourquoi, en dépit des nombreux points de convergence théoriques et cliniques entre les travaux des auteurs recensés, la façon même de poser le problème de la psychodynamique délinquante témoigne de l'existence de ce que nous proposons de considérer, pour les besoins de cet ouvrage, comme une école européenne et une école nord-américaine.

Les auteurs germanophones et anglo-saxons

Freud : le délinquant par sentiment de culpabilité

3Sigmund Freud, considéré comme un des grands génies du siècle dernier, a d'abord poursuivi des recherches en neurologie avant de s'intéresser, comme médecin-neurologue, aux désordres psychologiques avec Josef Breuer dans le Paris de la fin du XIX^e siècle. Puis, peu à peu, grâce au travail auprès de patients dits hystériques, il découvre les principes de fonctionnement de l'appareil psychique et jette les fondements d'une sous-discipline de la psychologie, la psychanalyse, à partir de son autoanalyse de ses rêves et des traitements psychothérapeutiques qu'il entreprend auprès de nombreuses personnes dont les symptômes névrotiques gâchent l'existence.

4Reconnu par le grand public comme celui qui a découvert l'inconscient, son oeuvre complète compte quelque 22 volumes. Écrits d'abord en allemand, ses travaux sont très rapidement traduits en anglais. Malgré la vaste étendue de ses intérêts, il n'a écrit aucun ouvrage spécifiquement sur la criminalité ou sur la compréhension du délinquant. Toutefois, en 1916, il consacre dans *Quelques types de caractères dégagés par le travail psychanalytique* quelque deux pages à la description du rôle joué par une motivation inconsciente particulière, rencontrée chez quelques individus, qui les a amenés à commettre un acte délictueux. Freud y explique comment ceux-ci, aux prises avec un sentiment de culpabilité inconscient trop oppressant, en sont venus à commettre un délit dans le but, tout aussi inconscient, d'être punis. Ainsi, paradoxalement, il ne s'agit pas tant d'individus qui se sentent coupables parce qu'ils ont commis un délit mais à l'inverse, d'individus qui commettent un délit, parce qu'inconsciemment ils se sentent coupables et se voient contraints de chercher une punition pour soulager leur sentiment de faute, d'où le délit.

5Freud ne prétend nullement que tous les criminels agissent pour solutionner un sentiment inconscient de culpabilité. Par contre, la description dynamique inconsciente proposée par Freud, tout à fait nouvelle à cette époque, situe nettement la psychanalyse dans un champ d'investigation qui l'éloigne des explications d'atavisme biologique en cherchant résolument à comprendre l'organisation inconsciente qui amène l'homme à faire des actes criminels. D'autre part, il faut reconnaître qu'encore aujourd'hui, sa description du criminel par sentiment de culpabilité permet de comprendre des délits isolés commis par des individus, par ailleurs sans passé délictueux. Pensons à ces personnalités publiques qui commettent un larcin dans un grand magasin. À la suite de ce vol et du battage médiatique qui en découle, ils doivent habituellement démissionner ou se retirer de la vie publique. L'hypothèse qu'une partie de leur personnalité (le Surmoi) les pousserait à agir afin d'expier un sentiment de faute en se faisant punir publiquement est certes pertinente. D'ailleurs, Freud dans le même article décrit un autre type de personnes à la dynamique similaire qu'il nomme *ceux qui échouent du fait du succès*. À l'instar du *criminel par sentiment de culpabilité*, ils seraient poussés à échouer parce qu'inconsciemment une partie d'eux-mêmes ne s'accorde pas le droit de réussir.

6Freud reprend cette explication des fondements inconscients de certains comportements délictueux dans son livre *Le Moi et le Ça*. Délaissant le terme de conscience morale pour adopter le nouveau vocable de Surmoi, il décrit le soulagement ressenti par certains criminels lorsque, ayant été arrêtés, ils peuvent rattacher leur sentiment de culpabilité, lourd, intangible et obsédant parce que sans objet, à une faute réelle et actuelle. À ce sujet, Freud remarque que le rapport de l'homme à la faute, qu'elle soit réelle, criminelle ou fantasmée, est paradoxal. Dans le paragraphe qui précède son rappel du *criminel par sentiment de culpabilité*, il propose l'idée suivante :

Si quelqu'un voulait soutenir la proposition paradoxale que l'être humain normal n'est pas seulement beaucoup plus immoral qu'il ne le croit, mais encore beaucoup plus moral qu'il ne le sait, la psychanalyse, sur les découvertes de laquelle repose la première moitié de l'affirmation, n'aurait rien à objecter non plus à la seconde moitié (Freud, 1923, page 295).

7Freud résume dans cette formule une vision de l'être humain qui se retrouve dans la grande majorité des travaux criminologiques d'inspiration psychanalytique. Il s'agit d'une vision de l'homme dans laquelle la frontière entre le normal et le pathologique est abolie. La dichotomie établie au niveau de l'essence même du sujet entre *l'être normal* et le *criminel* ne tient plus. Ainsi, cette formule contient deux des propositions fondamentales de la psychanalyse : la première porte sur l'existence en chacun de contenus pulsionnels inconscients et universels

(« l'homme est plus immoral qu'il ne le croit ») alors que la seconde porte sur la force largement inconsciente que constitue le Surmoi (« l'homme est plus moral qu'il ne le sait »).

8 Bien que Freud ne se soit pas intéressé spécifiquement à l'homme criminel, il a tout de même publié un court texte *The expert opinion in the Halsmann case* (Freud, 1931) qui mérite d'être souligné. Halsmann était un jeune homme qui a été condamné pour parricide. Lors de son procès, une expertise présentée par un médecin faisait appel à la notion psychanalytique du complexe d'Œdipe pour démontrer la culpabilité réelle du jeune homme, selon l'argument qu'étant sous l'influence du complexe d'Œdipe, Halsmann aurait commis un parricide. À l'invitation du Pr Kupka, Freud écrit un commentaire sur l'expertise précitée. Dans son texte, Freud rappelle que le complexe d'Œdipe, bien qu'il puisse effectivement contenir le fantasme de l'élimination du père, ne peut être utilisé comme argument pour démontrer la culpabilité ou l'innocence de qui que ce soit, non seulement en raison du caractère universel du complexe d'Œdipe mais aussi en raison de sa nature fantasmatique. Freud, avec son humour habituel, rappelle alors la blague du vitrier qui se fait accuser de vol parce qu'on trouve un diamant sur lui et qui réplique : « Accusez-moi en même temps pour adultère car je porte aussi sur moi l'arme (l'organe) pour commettre ce crime. »

Aichorn : les lacunes parentales

9 August Aichorn accomplit un travail de pionnier auprès de jeunes, garçons et filles, dont on dit qu'ils sont des délinquants invétérés, des marginaux irrécupérables pour la société à la suite de la Première Guerre mondiale. Travaillant de près avec un grand nombre de garçons et filles de tous âges présentant des comportements extrêmes de délinquance, Aichorn fait preuve d'un très grand talent d'observateur. Il en tire un portrait psychodynamique à la fois riche et d'une justesse qui n'a jamais été démentie. Fin observateur, clinicien intuitif, Aichorn a su saisir, en outre, l'importance que revêtent les carences du milieu familial dans le développement d'un comportement délictueux. Ses travaux préfigurent ainsi les découvertes du rôle joué par l'attachement aux figures parentales dans le développement de l'individu.

10 Le livre principal écrit en allemand par Aichorn (1925) est rapidement traduit en anglais sous le titre *Wayward Youth*, ce qui rend à la fois l'idée d'une jeunesse « détournée » mais aussi désobéissante et capricieuse. Conservant la terminologie et la théorisation freudiennes qui, à cette époque, sont les seules disponibles, il soutient en 1925 que certains jeunes qui commettent des délits sont des délinquants névrotiques en ce qu'ils ne comprennent pas les normes de la société, donc ne peuvent s'y conformer parce qu'ils ont régressé dans leur développement. Pour Aichorn, il s'agit surtout d'une délinquance transitoire qui s'apparente à un symptôme névrotique, en ce que ces jeunes ne représentent que peu de risques de devenir des criminels.

11 Ce sont plutôt les délinquants qu'il nomme caractériels qui risquent de s'acheminer vers une carrière criminelle. Les délinquants caractériels ne peuvent pas comprendre les normes de la société en raison d'un arrêt de leur développement. Aichorn dira qu'ils souffrent d'une personnalité narcissique, c'est-à-dire qui est tournée vers elle-même ; ce qui entraîne une faible capacité d'empathie. Ce jeune est surtout préoccupé par son intérêt personnel, son leitmotiv étant avant tout : « Que puis-je retirer personnellement de cette amitié, de cette activité, de ce lien avec l'autre... ? » Aichorn décrit ces jeunes comme étant tellement préoccupés par un besoin impérieux de satisfaire leurs propres intérêts qu'ils sont aveugles aux torts qu'ils peuvent ainsi causer aux autres.

12Aichorn explique que les délinquants caractériels restent fixés à un niveau primitif de leur développement. Cette fixation précoce dote le délinquant caractériel d'une personnalité narcissique. Pour cet auteur, le délinquant caractériel est incapable d'entretenir de véritables relations avec autrui ; à savoir, de concevoir l'autre comme étant distinct de lui, comme ayant des désirs et des besoins différents des siens. Tentant d'expliquer l'étiologie de cette forme de délinquance, c'est-à-dire la source explicative de sa survenue, Aichorn propose trois constellations familiales qui sont susceptibles de donner naissance à un comportement délictueux chez les garçons qui y sont exposés. Il désigne ces modèles étiologiques comme suit : le délinquant par excès d'amour, le délinquant par excès de sévérité, le délinquant par excès d'amour et de sévérité.

LE DÉLINQUANT CARACTÉRIEL

Terme introduit en 1925 par August Aichorn et qui continue à être employé aujourd'hui pour désigner ces jeunes délinquants qui paraissent endurcis, méfiants, peu disponibles à la relation avec l'adulte et souvent manipulateurs avec les pairs. Cette organisation particulière de la personnalité, bien identifiée par Aichorn il y a plus de 75 ans, peut être rapprochée de ce qui se nomme désormais psychopathie. Selon une approche diagnostique psychodynamique, le délinquant caractériel correspondrait aux organisations de personnalité dites états limites.

13**Le délinquant par excès d'amour.** Ces garçons grandissent souvent dans des familles de classe moyenne dont ils sont l'enfant unique. Dans ce type de famille, la mère semble chercher chez le fils un amour qu'Aichorn conçoit comme étant de nature maritale plutôt que filiale. Ainsi, l'attachement de la mère envers son fils est sexualisé, pas nécessairement dans le sens d'un passage à l'acte incestueux auprès de son fils mais plutôt dans le sens d'une recherche d'affection auprès de l'enfant ou encore de démonstrations d'amour de la part de la mère à son égard qui ont un caractère équivoque et qui dépassent la tendresse maternelle que l'enfant, lui, recherche. C'est en ce sens, qu'Aichorn propose que l'attachement de la mère à son enfant a un caractère égocentrique, narcissique, en ce qu'il répond davantage aux désirs et aux besoins de la mère qu'à ceux de l'enfant.

14Cet enfant, nous dit Aichorn, réalise qu'il occupe une place privilégiée, il peut même en venir à croire qu'il remplace véritablement le père auprès de sa mère. Cependant, il se rend bien compte que l'attachement de sa mère à son égard conserve un caractère égocentrique. En effet, il se sent utilisé par elle, il constate qu'elle se sert de lui pour répondre à ses besoins affectifs à elle. En revanche, il apprend lui aussi à se servir de sa mère, parfois il considérera qu'il la possède comme un objet. La dynamique relationnelle qui s'ensuit est paradoxale car bien qu'il y ait un *excès d'amour*, dans les faits il s'agit d'un amour narcissique dont l'enfant profite peu.

15De surcroît, dans un tel contexte, la mère a tendance à ne rien refuser à son fils, ne serait-ce que pour s'épargner la tâche ingrate d'avoir à le frustrer et de risquer ainsi de perdre l'amour de son fils. Ce faisant, celui-ci reste fixé dans une réalité où seul le principe de plaisir règne ; son développement s'en trouve grandement affecté. La relation affective entre mère et fils est avant tout caractérisée par le gain narcissique que l'un et l'autre peuvent en retirer. La mère défendra son fils quelle que soit la gravité de ses actions ou le tort qu'il a pu causer à autrui ou se causer à lui-même, en grande partie par incapacité de voir qu'elle lui nuit en évitant d'adopter un rôle d'éducatrice. Mais aussi, elle tirera souvent un bénéfice d'amour-propre en défendant son fils, se disant que les actions de son fils, bien que répréhensibles,

sont la marque de sa supériorité. Le fils cherche ainsi activement refuge auprès de sa mère devant toutes les contrariétés et les frustrations qu'il éprouve. Conséquemment, il ne développera pas la capacité de faire face à l'adversité. De plus, comme il se rend compte que sa mère n'est pas là pour l'aider et le soutenir devant les difficultés, il se sent profondément trahi. Aichorn ajoute que le père, dans de telles familles, est soit absent ou très effacé, laissant complètement l'éducation de leur fils aux soins de sa femme. Bien entendu, à l'époque où Aichorn décrit cette constellation familiale, les familles monoparentales ayant une femme comme chef de famille ne constituent pas alors le phénomène de société que nous connaissons aujourd'hui.

16Aichorn précise qu'étant élevé de cette façon, le garçon n'est pas prêt à faire face aux exigences de la réalité. Il y réagit avec impulsivité et rage. Les actes antisociaux surviennent dans les cas où le jeune garçon puis l'adolescent, incapable de s'adapter à la réalité sociale, cherche à recréer le sentiment de pouvoir que lui procurait sa position de petit roi auprès de sa mère. Mais aussi, comme il ne peut faire confiance aux autres et qu'il est incapable de créer des liens, il se sent perpétuellement trahi et trompé, ce qui le fait passer de frustration en frustration. Certains en viennent à être sans cesse en proie à des réactions impulsives de rage et de révolte.

17Le délinquant par excès de sévérité. Le modèle familial que décrit ici Aichorn se retrouve dans différentes classes sociales mais lui paraît se présenter plus fréquemment dans des couches défavorisées de la société. Il s'agit d'un enfant, rarement unique, qui est l'objet d'un excès de sévérité de la part d'un de ses parents. Ce jeune est l'objet de mauvais traitements de façon systématique, victime, comme nous le nommerions aujourd'hui, de violence verbale et de violence physique. Depuis son jeune âge, cet enfant semble, en effet, stigmatisé au sein de sa propre famille. Parfois, tous les enfants sont traités aussi sévèrement, d'autres fois, un enfant en particulier est l'objet d'un excès de sévérité ou est la victime désignée de mauvais traitements.

18Quand un seul enfant est maltraité, tout se passe comme s'il représentait pour tous les membres de la famille celui qui n'appartient pas à la famille, celui qui est mauvais, celui qui mérite toujours d'être puni davantage que les autres. Dans ces cas, l'enfant, qui très souvent réalise qu'il est l'objet de stigmatisation, ressent une frustration grandissante avec le temps et nourrit une rage impuissante. En effet, étant dominé par les membres de sa famille, il ne peut se rebeller au sein de celle-ci. Il portera donc souvent sa rébellion en dehors du cercle familial. Déçu, meurtri, trompé, il grandit en devenant non seulement méfiant, nous dit Aichorn, mais aussi enragé contre toute forme d'autorité qu'il conçoit comme étant essentiellement injuste ; ce qui correspond, en fait, à son expérience de vie. Cet enfant est stoppé dans son développement, ajoute Aichorn. Trop frustré dans la satisfaction de ses besoins et de ses désirs, humilié et laissé pour compte, il ne bénéficie pas des conditions affectives lui permettant d'accepter les frustrations inévitables que la réalité apporte. Il reste donc fixé à un niveau de développement où seule la satisfaction des désirs narcissiques importe, sans avoir pu développer une capacité de délai, d'attente ou de sublimation de ses désirs.

19Dans d'autres familles où sévit un excès de sévérité, le père règne comme un tyran familial, maltraitant femme et enfants ; dans ces cas, les uns et les autres sont les objets indifférenciés des crises de rage ou de la colère agie du père. Dans ces familles, la mère, étant elle aussi victimisée par le père, s'avère impuissante à protéger ses enfants des mauvais traitements et de l'humiliation dont ils sont victimes de la part de son mari. Le développement psychologique d'un enfant placé dans cet environnement est sérieusement compromis. Aichorn dira que

l'enfant qui est ainsi traité n'a pas de raisons d'accepter les exigences de la réalité car il est sans cesse frustré dans ses moindres demandes. Il en viendra à être animé d'une opposition consciente et d'un sentiment de rébellion ouverte contre l'autorité sous toutes ses formes. Finalement, faute d'un modèle identificatoire valable, l'enfant s'identifie à la sévérité ainsi qu'à cette façon violente de traiter les autres et la reproduira à son tour. Nous verrons plus loin au cours du chapitre 4, portant sur le phénomène de l'identification, les processus qui mèneront l'enfant ainsi bafoué à reproduire dans ses relations aux autres ce dont il a lui-même souffert.

20Le délinquant par excès d'amour et de sévérité. Dans cette troisième constellation familiale décrite par Aichorn, l'enfant est confronté à l'effet combiné des deux types d'interactions parentales déficientes décrites plus haut. Souvent aimé d'un amour narcissique par la mère, il trouve auprès d'elle l'impression d'être un petit roi, protégé des exigences de la réalité et libre de satisfaire ses désirs tant et aussi longtemps que ceux-ci n'entrent pas en conflit avec ceux de sa mère. Le père assiste souvent passivement à cette relation qui l'exclut ; il désapprouve mais n'intervient pas. Le plus souvent, il se contentera de mépriser sa femme et son fils pour le caractère infantile et fermé de leur lien.

21Malgré cet amour axé sur la gratification de ses besoins, le garçon souffre auprès de sa mère ; d'une part, en raison du caractère narcissique de l'amour de celle-ci et, d'autre part, parce qu'il se sent étouffé par les exigences intrinsèques de cette exclusivité. Frustré, il se tourne alors vers son père qui, malheureusement, en le traitant avec un excès de sévérité, nuit au développement de son fils. Cette attitude excessive du père résulte parfois d'un désir de compenser l'excès de gratification de la mère, parfois son attitude punitive, humiliante et rejetante est motivée par l'envie et la jalousie qu'il ressent envers son fils, notamment du fait de la relation privilégiée que l'enfant entretient avec sa femme. L'enfant se trouve donc confronté à un environnement qui nuit considérablement à son développement. En effet, sa curiosité et son ouverture au monde sont freinées tant par l'attitude narcissique surprotectrice de sa mère que par l'hostilité et l'agressivité de son père à son endroit. La combinaison de ces influences le laisse fortement handicapé dans le développement de ses capacités d'adaptation à la réalité. En effet, il se trouve à la fois confirmé dans son sentiment intime d'incapacité, mais aussi sa révolte et sa rage en sont nourries.

SUBLIMATION, INHIBITION ET DESTIN DES PULSIONS

Un des défis qu'affrontent les parents dans leur travail éducatif consiste à aider leurs enfants à sublimer leurs désirs et à maîtriser leur destructivité. Il s'agit pour l'enfant d'un défi développemental de taille lui permettant de passer progressivement d'un mode essentiellement égocentrique à un mode social, c'est-à-dire d'accéder à un monde où il doit tenir compte d'autrui dans la réalisation de ses désirs.

La sublimation est un concept freudien qui décrit le processus de renoncement permettant à l'individu de passer de la simple tolérance du délai dans la satisfaction de ses besoins à une satisfaction substitutive. Selon la théorisation psychanalytique, seules les pulsions libidinales peuvent être sublimées alors que les pulsions agressives doivent faire l'objet d'inhibition, de déplacements divers, de formations réactionnelles, mais surtout être atténuées par leur liaison avec les pulsions libidinales. Le concept de désinhibition pulsionnelle renvoie donc à un processus par lequel les pulsions destructrices sont dissociées des pulsions libidinales, ce qui permet la libération de conduites très violentes qui seraient autrement davantage assujetties aux contraintes imposées par la libido.

La sublimation est donc le processus par lequel la pulsion libidinale sera détournée de son but premier pour s'exprimer à travers un but non sexuel jugé socialement acceptable, voire valorisé. Les activités artistiques, les activités de création et l'exercice des capacités intellectuelles sont des voies de sublimation par excellence. Mais en fait toutes les activités humaines où l'individu réussit à satisfaire ses besoins et désirs selon un mode secondarisé qui respecte la réalité sociale de son être peuvent être l'expression d'une sublimation. Dans ces cas, l'individu, plutôt que de subir simplement la frustration d'une interdiction sociale, trouvera, grâce à la sublimation, une satisfaction au désir libidinal par ce détournement. Bien que la possibilité de la sublimation des pulsions agressives ait été soulevée, en général, la théorie psychanalytique réserve le terme de sublimation pour les pulsions libidinales partielles (prégénitales) alors que les pulsions agressives sont vues plutôt comme étant l'objet de contre-investissements, de formations réactionnelles, d'inhibitions ou de déplacements. Melanie Klein, quant à elle, a proposé qu'un mécanisme fantasmatique particulier, la réparation, viendrait mitiger après coup l'effet destructeur des pulsions agressives au sein de la personnalité du sujet.

Pour que l'enfant développe tant ses capacités de sublimation que les mécanismes lui permettant de mitiger sa destructivité, les parents ont un rôle important à jouer. Tout processus de socialisation dépend, en ce sens, du développement de ces deux capacités. Ainsi, les parents doivent aider progressivement l'enfant, sans le dominer, sans l'humilier ni le maltraiter, à neutraliser l'aspect destructeur de son agressivité pour qu'il puisse apprendre peu à peu à dévier cette force vers quelque chose qui lui serve. L'enfant qui ne peut neutraliser l'aspect destructeur de sa colère aura tendance à chercher à dominer les autres. Par exemple, frustré de ne pas être « le meilleur » en classe, il se battra dans la cour de récréation pour y être celui qui domine, là où un autre réussirait à utiliser les jeux et les sports pour y assouvir son désir de vaincre et d'être le meilleur.

22 Dans de telles constellations familiales, le jeune garçon est exposé de façon continue à un contexte éducatif paradoxal. Dans cette situation paradoxale, l'enfant n'apprend d'aucun de ses deux parents. Il ne se sent pas aimé pour ce qu'il est par sa mère et se sent humilié et incapable auprès du père. Bien qu'il ait l'impression d'être protégé par sa mère de l'excès de sévérité de la part de son père, il réalise très souvent qu'il stimule encore plus le rejet et le mépris de son père en se tournant vers elle. De plus, comme l'intérêt de sa mère envers lui dépend plus de ses désirs à elle que de ses besoins à lui, il n'a pas le sentiment de pouvoir compter sur elle. Ainsi, même s'il fuit vers son père pour échapper à l'amour étouffant de sa mère, il y rencontre un parent qui le méprise, le rejette et le maltraite, ce qui le fait fuir cette fois vers la mère pour être protégé des excès du père. Ce manège aidant, il reste fixé au niveau du principe de plaisir, précise Aichorn. Mais en esquivant sans cesse les exigences de la réalité, son développement en est sérieusement compromis. Par exemple, plutôt que de développer les habiletés sociales qui lui permettraient de profiter de l'amitié de ses pairs et de s'inscrire dans la réalité sociale, c'est la rébellion contre ses deux parents qui occupe l'avant-scène de sa vie.

[Klein : le Surmoi primitif](#)

23 Melanie Klein, viennoise de naissance, est acceptée à la Société psychanalytique de Budapest en 1919 à la suite de la présentation de son article *Le développement d'un enfant*. Bien qu'également psychanalyste d'adultes, sa carrière est avant tout marquée par le travail psychanalytique qu'elle entreprend auprès des enfants. Les premières observations

cliniques qu'elle présente comme psychanalyste sont d'ailleurs effectuées auprès de ses propres enfants. L'intérêt de Klein pour la compréhension du fonctionnement mental des tout jeunes enfants a été soutenu, voir explicitement encouragé, d'abord par Ferenczi à Budapest puis par Karl Abraham à Berlin avec lesquels elle a été en psychanalyse. Tous deux ont laissé une œuvre personnelle importante et créative. Ferenczi (1931,1934), de son côté, s'étant intéressé à la méthode et à la technique psychanalytiques alors que Abraham (1912,1925) a contribué de façon substantielle à la compréhension des phases précoces de développement psychique. Ferenczi et Abraham sont souvent considérés comme deux des analystes cliniquement les plus doués de leur génération. Klein s'établira finalement à Londres en 1926 où ses travaux théoriques connaîtront leur véritable essor. L'essentiel de son œuvre a d'ailleurs été écrit en anglais.

24À partir de ses travaux dont le point central est l'approfondissement des mécanismes psychiques les plus archaïques, Klein développe une série de nouveaux concepts qui viendront enrichir la métapsychologie psychanalytique. Ainsi, elle étudie les stades précoces du développement de la personnalité, dégagant ce qu'elle voit comme des phases archaïques de l'Œdipe et ajoutant aux points de vue topiques de la psychanalyse, elle conceptualise des organisations psychiques développementales spécifiques qu'elle nomme position schizo-paranoïde et position dépressive. L'articulation du passage entre la position schizo-paranoïde, plus archaïque, et la position dépressive, plus évoluée, est cruciale dans la compréhension de la dynamique de la personnalité du délinquant, notamment par la description de certains mécanismes de défense tels que le clivage, l'identification projective et les défenses maniaques, utilisés par le Moi contre les conflits et les angoisses dépressives et paranoïdes.

25**La position schizo-paranoïde.** En examinant les enjeux de la phase orale, particulièrement au plan des relations d'objet, Klein (1940) décrit la lutte intrapsychique qui semble au cœur des manifestations délinquantes. À travers sa conceptualisation de la position schizo-paranoïde, Klein (1930,1948) propose un cadre théorique explicatif de nombreux traits qui, aux yeux de la plupart des auteurs intéressés par la question de la délinquance, qu'ils soient ou non d'appartenance théorique psychanalytique, caractérisent l'adolescent présentant un comportement délinquant. Ainsi, que ce soit la référence à une fixation à une phase précoce du développement, la présence de déni et de projection, la méfiance généralisée et indifférenciée envers autrui, la tendance autopunitive, l'importance des fantasmes d'omnipotence et l'intensité des pulsions agressives, la conceptualisation de la position schizo-paranoïde offre un cadre théorique intégratif de tous ces traits cliniques descriptifs.

26Toutefois, Melanie Klein ne s'est penchée spécifiquement sur le problème de la délinquance juvénile qu'au cours de deux brèves allocutions devant la British Psychological Society. D'abord, elle a cherché à attirer l'attention sur l'importance du stress psychologique dont souffre l'individu qui présente des tendances asociales ou criminelles. Ainsi Klein (1927), dans un premier temps, situe sa réflexion dans un contexte semblable à celui de Freud (1905) en affirmant que l'enfant délinquant agit agressivement sous la pression de forts sentiments de culpabilité. Ces sentiments de culpabilité l'enferment, d'après celle-ci, dans un cercle vicieux d'agirs agressifs commis impulsivement à la fois sous le coup de la rage et de la colère et sous l'influence de désirs inconscients de punition. Klein (1927) conçoit alors que l'enfant qui présente *des tendances criminelles* possède un Surmoi fixé à un niveau très précoce de développement. Un tel type de Surmoi est construit au cours de la première année de vie et il est régi presque entièrement par la loi du talion.

27Le développement général de sa théorie et, plus précisément, la distinction fondamentale qui oppose dorénavant aux yeux de Klein (1935) angoisse et culpabilité, lui permettent

d'approfondir davantage sa compréhension de l'enfant qui présente des tendances asociales ou criminelles. Klein (1934,1963) considère alors qu'un tel enfant ne souffre pas réellement de la présence de sentiments de culpabilité écrasants, mais plutôt d'un sentiment important d'angoisse qui est le fruit d'un Surmoi primitif extrêmement sévère.

28 Bien que Klein (1934) réalise que l'entourage immédiat de l'enfant est d'une grande importance dans le développement éventuel d'un comportement délictueux, elle insiste sur les facteurs intrapsychiques comme déterminants fondamentaux de l'apparition de tendances criminelles ou asociales chez un enfant. Ainsi, elle remarque que plus un enfant a peur de la vengeance de ses parents, plus il présentera des agirs agressifs et des tendances criminelles. Mais Klein (1934) conçoit néanmoins que certains enfants soient à ce point dépassés par leurs conflits sadiques oraux et sadiques anaux qu'ils recourent à l'agir impulsif pour s'en dégager.

29 **Fantaisies de persécution.** Pour Klein (1934), les racines psychologiques de la paranoïa et de la criminalité sont semblables. Toutefois, chez le criminel, elle note une tendance importante à supprimer l'expression des fantaisies de persécution inconscientes au profit du passage à l'acte agressif. Le délinquant se sent persécuté, d'après Klein (1934), et c'est ce qui le pousse à détruire les choses et les personnes autour de lui. L'envie jouerait un rôle important dans ces agirs destructifs et, en raison de son intensité, alimenterait la problématique de la position schizo-paranoïde.

30 Puisque l'objet persécuteur tant détesté est en même temps l'objet de l'amour et de la libido, le délinquant, qui est resté fixé à cette problématique primitive où le clivage de l'objet joue un rôle déterminant, se sent paradoxalement contraint de détester et de persécuter l'objet de son amour. Selon Klein (1934), une telle situation relationnelle inconsciente est insupportable pour le Moi et amène le délinquant, dès sa jeune enfance, à chercher à supprimer tout souvenir et toute conscience du moindre sentiment d'amour qu'il éprouve. Pour le délinquant, le monde devient donc peuplé uniquement d'ennemis et, en ce sens, celui-ci justifie grâce à ce fantasme défensif sa propre attitude aggressive envers l'autre, tout en empêchant un quelconque sentiment inconscient de culpabilité de naître en lui.

31 Devant la nécessité de se protéger des attaques de tant d'ennemis, le délinquant en vient à lutter d'abord et avant tout pour sa propre survie et à cacher défensivement tout sentiment d'amour sous une carapace de colère et de haine. Plus l'angoisse est intense, plus le recours au déni et au clivage est important et plus le Surmoi est ressenti comme étant cruel et intransigeant. Ce n'est que lorsque l'angoisse est moins intense que la fonction du Surmoi se transforme alors peu à peu dans le sens où l'angoisse cède sa place de plus en plus aux sentiments de culpabilité.

32 Klein (1934) précise, en outre, que l'assouplissement des mécanismes de clivage et de déni permet au Moi de se dégager peu à peu d'une vision égocentrique pour faire une plus grande place à l'autre. Ce souci par rapport à autrui entraîne un respect nouveau vis-à-vis des individus et des lois de la société. Cette évolution n'a cependant pas lieu chez le délinquant qui reste prisonnier de sa vision paranoïde du monde et soumis aux lois dramatiques de son Surmoi.

33 Klein (1933) croit que la sévérité excessive du Surmoi primitif est due au sadisme même avec lequel les premières images interdictrices sont introjectées. Freud (1930) souligne, également, comment la sévérité du Surmoi est davantage fonction de l'agressivité de l'enfant envers ses parents que de la sévérité réelle de ceux-ci.

34 Ainsi, le sadisme propre aux premières phases de développement transforme, à des degrés divers, les objets introjectés en images cruelles. Puisque ces images introjectées sont de nouveau projetées par l'enfant sur les objets de la réalité extérieure, il se sent dominé par la

crainte de subir non seulement des attaques cruelles de la part de son Surmoi mais également de la part des objets réels. Klein (1934) précise, à ce propos, que dans les cas où les parents réels confirment de telles craintes dans la réalité extérieure, il devient très difficile pour l'enfant de dépasser cette vision hostile du monde et de parvenir à la problématique de la position dépressive qui permet une intégration plus harmonieuse des conflits liés à la position schizo-paranoïde.

35Cercle vicieux d'attaques et de contre-attaques. Klein (1933) décrit le cercle vicieux qui s'installe pour l'enfant qui souffre de l'angoisse éveillée par un Surmoi primitif. Ainsi, l'angoisse de l'enfant augmente dès que sa colère est éveillée et qu'il désire, en partie par rage et en partie pour se protéger, détruire au plan du fantasme les objets qu'il perçoit comme menaçants pour échapper lui-même à la destruction. Ce cercle d'angoisse et de fantasmes hostiles qui réveillent de nouveau la crainte d'être l'objet de nouvelles attaques est illustré par Klein (1927) à travers le jeu d'un petit enfant. Peter, qui se représente dans son jeu avec ses frères, met en scène la fantaisie suivante : punis par leurs parents, les frères les tuent puis sont tués à leur tour par leurs parents qui veulent à leur tour se venger. Cette séquence est reprise maintes et maintes fois, comme si le petit Peter ne pouvait échapper à ce cercle vicieux de vengeance réciproque. Bien entendu, dans le monde magique de la petite enfance, tout comme dans les dessins animés du reste, le fait d'avoir été tué n'empêche en rien de revivre et de tuer à son tour et ce, indéfiniment.

LA SECONDE GUERRE MONDIALE EN ANGLETERRE ET L'ÉTILOGIE DES CONDUITES ANTISOCIALES

Soumis aux bombardements allemands sur nombre de villes importantes du territoire, le gouvernement anglais favorise une politique d'évacuation des populations civiles, en particulier les enfants, vers les campagnes anglaises. Comme la guerre fait de nombreux orphelins et que beaucoup d'enfants n'ont pas de famille pouvant les accueillir loin des zones de bombardement, des centres pouvant accueillir ces enfants sont donc mis sur pied. Peu à peu, les enfants souffrant de problèmes particuliers d'adaptation se distinguent ; ceux-ci, en effet, contrairement à la majorité des enfants qui souffrent visiblement d'être séparés de leur famille, ne semblent pas souffrir de l'éloignement de leurs parents ni du stress causé par les bombardements et la guerre mais plutôt présentent des déficiences sociales et cognitives, sans rapport avec leurs capacités intellectuelles, ainsi qu'une conduite antisociale. De nombreux psychiatres, psychologues, travailleurs sociaux et psychanalystes se consacrent alors avec dévouement à la tâche de comprendre et d'aider ces enfants aux besoins particuliers. Un grand nombre de contributions importantes provenant d'Angleterre prirent leur source dans les observations rigoureuses et le travail thérapeutique de ces pionniers. À cet effet, l'Angleterre a été à l'avant-garde pendant de nombreuses décennies, dans son traitement institutionnel de jeunes ayant des problèmes de comportement, particulièrement en raison des efforts fournis par des psychanalystes dévoués qui s'intéressèrent particulièrement à l'étiologie psychologique et familiale de ces enfants délinquants. Parmi ceux-ci, mentionnons des auteurs tels que Bowlby, Friedlander, Eissler et Winnicott. Malheureusement, à cause des décisions inspirées par le « thatchérisme » de sabrer dans les dépenses sociales, l'Angleterre a perdu sa position humaniste d'avant-garde depuis les années 1970 dans le traitement des jeunes qui manifestent des problèmes de délinquance.

36Les mécanismes de défense primitifs qui servent à conjurer l'angoisse dite paranoïde, c'est-à-dire l'angoisse typique de la position schizo-paranoïde, condamnent donc l'enfant à une

sorte de répétition compulsive dans laquelle ses propres fantasmes ou agirs hostiles répondent, à ses yeux, à des attaques de l'autre. Bref, pour Klein (1933,1934), l'attitude hostile de l'enfant qui présente des tendances asociales ou criminelles résulte d'une fixation à ces angoisses primitives et aux mécanismes de défense qui y sont associés, d'où sa peur et sa méfiance devant ses propres objets introjectés (Surmoi) ainsi que devant les objets réels.

37La description que fait Klein (1927, 1933, 1934) de l'enfant délinquant se rapproche sensiblement des nombreuses descriptions cliniques d'auteurs psychanalytiques, notamment en raison des observations suivantes :

- L'origine de la problématique délinquante est située au cours de la première année de vie, plus précisément au stade oral du développement psychosexuel.
- Le délinquant est vu comme présentant des difficultés relationnelles importantes liées à la grande méfiance qu'il ressent envers autrui.
- Les mécanismes de défense sont de nature primitive : le déni, la projection et le clivage étant les mécanismes les plus souvent isolés.

38Les propositions kleinienne sur la délinquance feront par la suite l'objet de plusieurs travaux théoriques ou de recherches empiriques comme celle de Casoni (1985,1988) au sujet des adolescentes qui présentent une conduite antisociale.

[Friedlander : la délinquance latente](#)

39Kate Friedlander est une psychanalyste britannique qui publie ses principaux textes sur la délinquance en 1947 et 1949, soit quelques années après la Seconde Guerre mondiale. Constatant la tendance autant en médecine qu'en psychologie et en service social à catégoriser les gens en fonction de leurs traits psychologiques, elle met en relief les limites des typologies de délinquants en faisant remarquer, notamment et à juste titre, qu'il existe des individus qui présentent des similitudes sur le plan de la personnalité les rendant en tout point semblables aux enfants décrits comme délinquants, mais qui ne commettent, ni n'ont jamais commis, aucun acte délictueux. De plus, Friedlander remarque que parmi les jeunes qui présentent des traits psychologiques similaires à ceux des délinquants, ne le deviendront que ceux qui sont placés dans un environnement particulier qui agira comme déclencheur d'un passage à l'acte délinquant.

40À partir de cette critique des typologies psychologiques, Friedlander tentera de comprendre le passage à l'acte délictueux de ces jeunes en fonction de facteurs psychologiques plutôt qu'environnementaux ou sociologiques. Elle développera ainsi le concept de délinquance latente pour expliquer le phénomène qu'elle observe. Friedlander suppose donc que la délinquance latente est due à la formation de ce qu'elle désigne comme un caractère antisocial. Fidèle à Aichorn, elle propose que le caractère antisocial se constitue quand le développement du Moi est freiné et que l'enfant reste fixé sur le plan du principe du plaisir. Mais l'intérêt de la contribution de Friedlander, au-delà de sa mise en garde contre la tendance à la généralisation que les typologies psychologiques favorisent, réside dans son effort pour décrire les aspects du développement du Moi qui protègent le jeune contre la tentation du passage à l'acte délinquant lorsqu'il est placé dans des contextes qui pourraient en favoriser le déclenchement.

41**Le caractère antisocial.** Elle affirme ainsi que trois capacités doivent se développer au cours de la petite enfance pour éviter la formation d'un caractère antisocial et la délinquance

latente. D'abord, l'enfant doit apprendre à tolérer le délai dans la satisfaction de ses désirs. Cette capacité ne peut se développer que dans un contexte familial où l'enfant n'est ni trop souvent ni trop longtemps frustré dans la satisfaction de ses désirs. En effet, vouloir éduquer un nourrisson en le laissant systématiquement pleurer afin de *le forcer* à s'endurcir et à apprendre à se calmer lui-même aura vraisemblablement l'effet contraire, créant progressivement en lui un besoin compulsif de ne pas renoncer à la satisfaction de ses désirs. Inversement, comme le décrit Aichorn (1925), répondre systématiquement et sans délai à la demande de satisfaction de tous les désirs du jeune enfant a tendance à maintenir en lui l'illusion que tous ses désirs peuvent être satisfaits, ce qui le maintient au niveau du principe de plaisir.

42 Ensuite, l'enfant doit apprendre à accepter les gratifications substitutives. C'est-à-dire à tolérer que l'objet désiré puisse être remplacé par un substitut. À un premier niveau, il est facile de comprendre qu'il s'agit d'un défi développemental de taille d'être capable de renoncer à un objet désiré tout en conservant néanmoins la capacité de profiter d'un objet substitutif. Pour ce faire, l'enfant doit être soutenu et aidé par ses parents mêmes à faire ce pas développemental difficile mais nécessaire. Ses parents doivent l'aider à faire cette expérience de substitution et de délai en la rendant tolérable, donc en lui évitant un excès de frustration. On voit qu'il s'agit d'apprendre à tolérer de ne pas être parfaitement satisfait, ce qui constitue un stade développemental qui est long à atteindre mais qui ne peut être atteint que si l'enfant n'est ni trop peu ni trop souvent frustré.

43 La troisième capacité décrite par Friedlander consiste en la transformation du désir en son contraire. Friedlander fait ici référence à un concept psychanalytique nommé formation réactionnelle qui désigne, à l'origine pour Freud (1905), un mécanisme de défense qui vise à maintenir un désir refoulé et inopérant en lui opposant une attitude contraire ou inverse. Par exemple une attitude de pudeur peut servir à maintenir inconscient un désir exhibitionniste.

44 **Les failles du Moi.** En tâchant de mieux comprendre certaines failles développementales touchant le Moi de l'enfant à risque de devenir délinquant, Friedlander pave la voie à des avenues de traitement qui se centreront sur des fonctions bien ciblées du Moi, notamment par Redl et Wineman aux États-Unis et Jeanine Guindon au Québec. Par ailleurs, ses positions ouvrent la voie à des travaux d'envergure qui, jusqu'aux années 1970, sont menés principalement par des théoriciens psychanalytiques puis par des phénoménologues comme Yochelson et Samenow (1976) qui les nomment « erreurs de pensée » et enfin aux travaux des cognitivistes qui les désignent comme des distorsions cognitives. Ce qu'il est important de retenir toutefois c'est que ces théorisations concernent des observations similaires sinon identiques. Ainsi, en dépit du changement de vocabulaire et de l'existence de prémisses théoriques différentes, depuis 1947, l'observation rigoureuse de jeunes qui présentent des conduites délictueuses par des auteurs d'écoles différentes tend à montrer une constance et une cohérence qui confirment la pertinence des observations de ces psychanalystes, bien au-delà du passage du temps et surtout des courants théoriques en vogue.

[Winnicott : la tendance antisociale](#)

45 Donald Woods Winnicott pratique d'abord la pédiatrie avant de s'intéresser au développement psychologique de l'enfant et d'entreprendre sa formation psychanalytique. Malgré sa grande implication comme praticien de la psychanalyse et comme formateur des candidats psychanalystes, il sera aussi président du British Psychoanalytical Society et directeur du British Psychoanalytical Institute. De plus, il maintiendra son intérêt pour la

médecine et la pédiatrie, et sera notamment président de la Paediatric Section of the Royal Society of Medicine et de la Medical Section of the British Psychological Society. L'œuvre de Winnicott est non seulement vaste et très importante, mais aussi et de plus en plus, Winnicott est reconnu comme un théoricien d'une qualité et d'une profondeur exceptionnelles. Bien que ses écrits soient en apparence simples à comprendre puisque son style et son utilisation de mots facilement compréhensibles rendent la lecture de ses textes aisément accessible, son œuvre recèle néanmoins un niveau de complexité et d'approfondissement qu'il vaut la peine de découvrir. En effet, un texte de Winnicott est souvent trompeur puisqu'il est tellement facile à lire que la complexité de ses positions n'apparaît souvent pas à la première lecture. Un autre aspect paradoxal des positions de Winnicott est qu'il arrive souvent à montrer l'envers de la médaille, ou la face oubliée d'un phénomène. Sa position sur la tendance antisociale ne fait pas exception.

46Alors que Winnicott avait exercé uniquement en milieu hospitalier et en cabinet privé jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, l'évacuation des enfants britanniques des zones de bombardement et les manifestations cliniques de détresse qu'ils ont présentées l'ont vite amené à s'impliquer activement dans la mise en place de foyers d'accueil mieux adaptés aux enfants qui présentaient des troubles d'adaptation, notamment des agirs antisociaux, dans la prise en charge d'enfants délinquants et de leurs parents dépassés ainsi que dans la supervision d'équipes de professionnels travaillant auprès de ces enfants dans des foyers de groupe. De plus, il prend position dans une lettre publiée dans le British Medical Journal (1939) avec John Bowlby et Emanuel Miller contre l'évacuation sans leurs mères de jeunes enfants de moins de cinq ans, faisant notamment référence aux travaux réalisés par Bowlby au London Child Guidance Clinic. Travaux qui avaient permis de révéler que le premier facteur étiologique dans la délinquance chronique était la séparation prolongée du très jeune enfant de sa mère.

47Ainsi, Winnicott poursuit, en l'approfondissant dans ses propres travaux sur la délinquance, la voie ouverte par Bowlby qui démontre le rapport existant entre la privation précoce et la délinquance chronique. Outre ses travaux scientifiques sur le sujet, qui ont été réunis en version originale anglaise en 1984 dans le livre *Deprivation and Delinquency*, Winnicott a donné de nombreuses causeries radiophoniques et des conférences publiques auprès d'enseignants, de travailleurs sociaux et de psychologues pour aider la population anglaise à mieux faire face au défi que représentait la réintégration sociale de ces très nombreux jeunes grandement perturbés par l'évacuation et qui, très souvent, présentaient des *tendances antisociales*. Enfin, Winnicott et son épouse Clare Winnicott, travailleuse sociale, ont été consultés par le Curtis Committee chargé du problème posé par les enfants séparés de leurs parents et dont les travaux donnèrent naissance en 1948 au Children's Act, statuant sur les besoins et les droits des enfants.

48Winnicott (1956,1984), sans nier les caractéristiques pathologiques associées par d'autres auteurs à la délinquance, choisit plutôt d'étudier *latendance antisociale* telle qu'elle peut être observée chez l'enfant normal ou quasi normal, indépendamment de toute perturbation psychopathologique. Pour Winnicott, la tendance antisociale est, en effet, une tendance qui peut se retrouver chez tout individu. La tendance antisociale peut mener à des agirs délinquants, à des manifestations diverses d'inadaptation quoiqu'elle constitue essentiellement le résultat d'une tentative par l'enfant d'obliger l'environnement à s'impliquer auprès de lui et à s'occuper activement de ses besoins. Cette tendance est donc une réaction vitale, positive de la part de l'enfant que Winnicott décrit comme étant en état de privation affective. Ainsi, malgré la privation dont il souffre et qui est associée à une incapacité du milieu familial à répondre à ses besoins psychologiques, l'enfant conserve

l'espoir d'être vu, entendu et pris en charge adéquatement. Ses actes et son attitude « anti-société » visent, inconsciemment, à obliger l'adulte à s'occuper de lui et à le prendre en main. Pour Winnicott, la tendance antisociale s'avère donc un acte d'espoir et un acte relationnel, ce qui constitue une position diamétralement opposée à celle de la grande majorité des auteurs de son époque, toutes tendances théoriques confondues.

Les auteurs européens francophones

De Greeff : le désengagement affectif

49Lorsque Étienne De Greeff publie en 1932 dans la *Revue de droit pénal et de criminologie* « L'Homme chez le criminel », il indique déjà la direction qu'il entend donner à son œuvre. L'homme restera ainsi tout au cours de ses travaux le sujet principal de ses préoccupations. De Greeff cherche toujours à situer l'homme, en tant que sujet de l'expérience de sa délinquance, comme prémisse à ses conceptualisations. Ainsi, même si De Greeff s'intéressera, à l'instar de Redl et Winemam, par exemple, à la personnalité délinquante, il inscrira sa démarche théorique à l'intérieur d'une réflexion éthique non seulement sur la responsabilité morale, le libre choix et l'imputabilité de l'être humain, mais également dans une réflexion qui inclut aussi la responsabilité éthique du clinicien par rapport à cet homme.

50Ce choix épistémologique de De Greeff aura une influence déterminante sur l'approche psychologique du phénomène délinquant dans l'Europe francophone. Ainsi la prise en compte phénoménologique de l'expérience de l'être humain primera sur la tentative de classification nosographique. Alors que la lecture d'Aichorn, par exemple, permet d'entrevoir l'œuvre d'un fin observateur doublé d'un grand clinicien, la lecture des travaux de De Greeff permet d'apercevoir un grand humaniste, dont le souci de théoricien est subordonné au souci de comprendre l'expérience humaine dans sa globalité.

51Étienne De Greeff travaille à la prison centrale de Louvain à titre de psychiatre dont la fonction s'inspire de celle définie par le Dr Louis Vervaeck qui avait créé un laboratoire d'anthropologie médicale à la prison de Bruxelles au début du siècle passé (1907). Professeur à l'Université catholique de Louvain, De Greeff y poursuit ses recherches et dispense un enseignement qui s'appuie sur son expérience clinique. Quoique De Greeff n'ait pas été psychanalyste, son œuvre demeure intrinsèquement associée à une démarche psychodynamique, dont il ne s'est jamais défendu du reste, puisqu'elle accorde une importance déterminante aux processus inconscients, à la conflictualité psychique et à la tension entre individu et société que Freud, tout au long de son œuvre, a placée au cœur de sa théorisation. Mais De Greeff a aussi contribué, en poursuivant sur les traces de Vervaeck, à la définition de la place, du rôle et de la fonction de la psychologie en milieu pénitentiaire. Il peut être dit que la criminologie moderne, en ce qu'elle accorde une place de choix à la psychologie, doit son essor, en Europe à tout le moins, au travail rigoureux de De Greeff. En outre, il a su faire bénéficier de nombreux étudiants et disciples de son savoir et plusieurs générations d'auteurs créatifs ont pris leur impulsion à partir de son enseignement, notamment Pinatel, Debuyst, Lagache, Favez-Boutonnier, et plus près de nous, Le Blanc et Fréchette.

LE CRIME EST UN ACTE HUMAIN

Étienne De Greeff enseigne que pour comprendre le criminel, il faut se rappeler que le crime constitue fondamentalement un acte humain et, qu'en cela, le criminel n'est pas à opposer diamétralement aux « autres » êtres humains. Les dérapages criminels commis au nom des fascismes allemands, italiens et espagnols, par des hommes et des femmes ordinaires, ont malheureusement démontré, au cours de la vie de De Greeff, la profonde vérité qu'il exprimait par cet aphorisme.

Pour De Greeff, l'engagement affectif du criminologue envers le sujet de son étude, l'homme criminel, demeure un impératif qui doit guider son travail. Il se montre critique à l'endroit des professionnels qui évaluent les délinquants à distance, se servant de leurs connaissances théoriques comme d'un bouclier protecteur et s'identifiant avant tout à une démarche administrative qui les aliène du sujet humain auquel paradoxalement ils disent s'intéresser. Il écrit au sujet de l'attitude que devrait prendre celui qui évalue un criminel : « Le criminel doit être approché, comme un malade, comme tout homme auquel on s'intéresse, dans un élan de sympathie complète, qui vous permette, sans l'approuver d'ailleurs, de retrouver sa ligne à lui et lui permette d'établir avec vous une certaine communion. Vous devez être disponible et pouvoir l'accueillir tout entier. On peut à la rigueur pratiquer un examen dans l'hostilité et l'indifférence, mais il ne saurait être question d'apprendre quelque chose dans de telles conditions, car il faut que le criminel vous livre son être et il ne le fait que si, par un mouvement de sympathie parfaite, vous abrogez tout ce qui vous séparerait de lui. On doit connaître pour soi-même le temps qu'il faut habituellement pour établir un certain contact. On ne peut commencer ces examens si on est fatigué, préoccupé, pressé ou si l'on se trouve dans une période de sécheresse affective. D'autre part, il est essentiel de se débarrasser momentanément de tout schéma préconçu, de toute tendance à résoudre le cas en portant un diagnostic ou en rangeant le sujet dans une catégorie » (1950 : 272).

52Auteur prolifique, De Greeff a publié de nombreux livres, articles scientifiques, essais et romans entre 1925 et 1955. Parmi ses contributions marquantes, sa découverte du rôle joué par l'engagement et le désengagement affectifs dans la délinquance, ses percées dans l'étude de la personnalité criminelle ainsi que sa conceptualisation du processus criminogène, notamment en ce qui a trait au crime passionnel, demeurent probablement celles qui ont le plus participé à créer un corpus psychocriminologique cohérent.

53***La dialectique de l'engagement et du désengagement.*** La conceptualisation par De Greeff du rôle joué par l'engagement et le désengagement affectifs chez le délinquant vient mettre en forme ses observations des intentionalités qu'il retrouve chez l'homme criminel. Ainsi, aux conceptualisations freudiennes sur l'existence de deux catégories de motions pulsionnelles qui peuvent schématiquement être désignées comme appartenant soit au domaine de la vie et de la sexualité, soit au domaine de la mort et de l'agressivité, De Greeff superpose une dialectique plus phénoménologique opposant cette fois des instincts de défense aux instincts de sympathie ; sympathie étant pris ici dans son sens étymologique d'attirance. Il s'agit ainsi pour De Greeff de décrire la tension conflictuelle qui existe en chaque individu entre des motivations, des intentions et même des dispositions qui appartiennent à deux catégories distinctes d'instincts. Les capacités affectives de sympathie et de défense interviennent donc chez chacun et s'expriment non seulement à travers ses actes, ses pensées, ses émotions mais plus encore à travers son mode de rattachement affectif à l'environnement. Malgré la présence, inévitable chez l'humain, de conflits psychiques entre ces deux catégories d'instincts, De Greeff soutient que le rattachement affectif au monde doit se faire sous la dominance des instincts de sympathie plutôt que sous ceux de défense si un processus

criminogène veut être évité. Loin de prôner une position de renoncement moral idéalisé, De Greeff décrit, notamment dans son ouvrage *Nos enfants et nous* (1939), le chemin développemental que doit emprunter l'enfant pour que ses instincts de défense deviennent éventuellement subordonnés à ses instincts de sympathie. Ce chemin n'est possible que si l'enfant a pu bénéficier d'un amour authentique de la part de ses parents. De ce cheminement dépendra son mode de rattachement au monde.

54 Partant du mode de rattachement au monde, De Greeff distingue deux catégories de criminels : ceux qui n'ont jamais connu l'engagement affectif et ceux qui, après avoir été engagés, ne le sont plus, ayant suivi le chemin du désengagement affectif. On pourrait supposer que les criminels appartenant à la première catégorie demeurent fort minoritaires, correspondant à la figure du psychopathe dont l'imaginaire populaire est friand. Quoique ces êtres, dits psychopathes, soient l'objet d'une grande fascination et soient sujets de nombreux romans et films à succès, en réalité, il est très rare qu'un homme n'ait jamais connu aucun engagement affectif. La situation la plus fréquente est donc consécutive à un processus de désengagement que De Greeff situe au centre du processus criminogène.

55 **Le processus criminogène.** En ce sens, De Greeff s'éloigne de la notion de criminel par sentiment de culpabilité. Plutôt, il voit dans le processus de désengagement affectif un parcours qui mène l'homme à abandonner ses instincts de sympathie, laissant la voie ouverte à l'agressivité et aux réactions incontrôlées de défense. Dans ces conditions de désengagement, plus rien ne le protège contre la poussée destructrice qui caractérise les instincts de défense. De Greeff dit que le désengagement affectif provoque un abandon des liaisons affectives au cours duquel : « Inconsciemment il (le sujet) n'existe plus, cesse de veiller sur soi-même, de s'intéresser à son propre sort, se libère ainsi de l'adaptation à l'avenir, et, n'ayant plus à répondre de cet avenir, se retrouve infiniment libre de ses actions » (*Criminogénèse*, 1950, p. 291). La personne désengagée ne présente cependant pas un état permanent de folie ni ne souffre de dépression, plutôt elle est indifférente à ses victimes et indifférente à elle-même. Mais cet état caractéristique du désengagement affectif pour De Greeff demeure, la plupart du temps, transitoire ou momentané. En outre, le désengagement affectif constitue un état qui peut affecter tout être humain, souvent même sans que sa présence ne soit détectée. Le désengagement peut mener à un processus criminogène lorsqu'il affecte les liens fondamentaux qui rattachent l'individu au monde ou lorsque le processus de désengagement s'étend à tout l'équilibre de la personnalité. Ceci entraîne une rupture agressive de ses liaisons sympathiques qui va de pair avec une inhibition affective, laissant l'individu sans attaches mais sans souffrance. Pour De Greeff, la conjonction d'un processus de désengagement affectif et d'un processus d'inhibition affective constitue ce qu'il a désigné comme la symptomatologie de la haine qui, lorsqu'elle s'exprime dans le contexte d'un sentiment d'injustice, caractérise le processus criminogène.

56 Cette théorisation d'un processus de désengagement affectif, en tant que constitutif du processus criminogène, demeure d'une grande actualité. Les recherches récentes sur le rôle joué par le type d'attachement aux figures parentales notent un rapport entre la présence d'un modèle intériorisé d'attachement désorganisé (*insécure, dépendant ou évitant*) et le recours à la violence face au départ d'un conjoint ou à son éloignement (Babcock, 2000), pour mieux se protéger d'un autre perçu comme mauvais (Dyson, 2001) ou encore dans une tentative de contrôler sa victime (Jamieson et Sheelagh, 2000).

57 **La symptomatologie de la haine.** Ce que la notion de *symptomatologie de la haine* permet de mettre en relief est le rôle joué par l'aliénation progressive provoquée par la domination des instincts de défense sur ceux de sympathie. Ainsi, l'indifférence pour soi et pour autrui,

l'inhibition des émotions ainsi que la durée du désengagement affectif constituent autant d'éléments qui progressivement avilissent l'individu ; celui-ci, en recourant à ces réactions de défense pour s'adapter à un milieu pénible, s'engage, habituellement inconsciemment, dans un processus de destruction de sa personnalité. L'inhibition l'amène ainsi à s'interdire certaines pensées, à éviter certains gestes, certaines paroles qui pourraient contribuer à le sortir de l'isolement et de la fermeture dans laquelle il s'engage. Certaines épreuves de la vie peuvent amener un appauvrissement affectif chez quiconque mais cet appauvrissement ne touche habituellement pas toutes les sphères de son expérience humaine. Par contre, dans un processus de criminalisation, cet appauvrissement affecte la totalité de l'être et de son rapport au monde. Bien que, dans un premier temps, les activités professionnelles puissent paraître intouchées, celles-ci aussi finissent par s'étioler et s'appauvrir. Pour De Greeff, ceux qui ne réagissent pas à ce dessèchement en cherchant à conserver leur richesse affective par des compensations artistiques, spirituelles, humaines, ou encore en se joignant à un groupe social, risquent de s'enfoncer dans la destruction. Il s'agit d'un état pathologique auquel l'individu s'est adapté et qui modifie radicalement son mode d'interaction avec le monde. À terme, il est devenu indifférent, insensible, apathique et son monde antérieur de valeurs n'intervient plus dans ses prises de décision : « Une fois libéré de ce souci (de l'autoconservation), le sujet n'est pratiquement plus intimidable » (*Criminogénèse*, 1950, p. 291). C'est à ce point que le « sentiment d'injustice subie », éloquemment décrit par De Greeff, trouve un terreau fertile pour exprimer la haine et l'agressivité qui dominent désormais l'état affectif.

58L'attitude justicière. Dans les crimes passionnels, explique De Greeff, ce qui semble paradoxal c'est que le criminel soit un individu devenu insensible et indifférent. Le crime est souvent planifié froidement, rationalisé comme la seule solution envisageable et justifié comme répondant à des sentiments immanents de justicier. Cependant, ce sont l'échec de la communication et l'impasse relationnelle qui sous-tendent cette image de justicier et que défend froidement le criminel. C'est davantage une suite de malentendus et d'obstacles à la communication qui installent une logique de justicier qui contraignent le futur meurtrier à éviter l'humiliation en réaffirmant, par la négation même de sa partenaire, sa propre existence. Le crime passionnel est donc pour De Greeff l'expression d'une vision égocentrique qui enferme le criminel dans un enchaînement de situations où la reconnaissance mutuelle échoue. Aux sentiments d'avoir été abandonné par sa partenaire et à la souffrance qui en découle se substitue le désir de réaffirmer son existence en empruntant le boucher du justicier. Ainsi, plutôt que de tenter de s'expliquer avec l'autre, le futur criminel tend à réduire l'autre au statut d'une chose maligne : « Il y a là une sorte d'aveuglement consenti et dirigé, relié sans doute à l'abandon que le sujet fait de sa propre personnalité, et l'attitude justicière ne se maintient qu'à la faveur de cette dévalorisation constante de la victime remplacée par un mythe plus ou moins conforme à son objet » (1950, p. 288).

59Cependant, De Greeff distingue deux types de crimes passionnels dont les premiers doivent être considérés comme des crimes utilitaires. En effet, ces crimes servent à assouvir une passion. Ceci les distingue des crimes de destruction qui ont une signification justicière et résultent d'un conflit sexuel ou d'un conflit avec l'objet d'amour. Dans ces derniers cas, le sentiment de vengeance est dominant et le criminel ne se soucie pas des conséquences pour lui du passage à l'acte. Il ne s'agit donc pas d'assouvir une passion mais de mettre fin au rattachement affectif passionnel, pourrait-on dire.

60Si les notions de « sentiment d'injustice subie » et « d'altération du mode de rattachement au monde » sont les éléments déterminants qui initient le processus criminel et si

« l'inhibition affective », qui accompagne à terme ce processus, constituent avant tout des conceptualisations psychologiques, De Greeff mettra surtout l'emphase sur l'aspect social lorsqu'il élaborera son concept de personnalité criminelle. Cela contraste de façon marquée avec l'emphase mise, surtout en Amérique du Nord, sur une définition de la personnalité criminelle qui soit basée sur des constellations de facteurs et des associations statistiques de caractéristiques de la personnalité.

LA SORTIE DU DÉSENGAGEMENT AFFECTIF

Pour De Greeff, le passage à l'acte criminel est rendu possible par un processus de désengagement affectif qui éloigne le délinquant des autres, et notamment du lien affectif à ses victimes. Il note que ce processus de désengagement affectif est habituellement chronique et stable. Cependant, il arrive que le processus de désengagement se renverse et que l'état affectif qui a pavé la voie au passage à l'acte criminel s'estompe. De Greeff donne l'exemple d'un homme qui constate, quelque sept ans après le meurtre de sang-froid de son épouse, qu'il s'était peu à peu aliéné de sa personnalité antérieure, c'est-à-dire de celle qui le caractérisait avant qu'il ne se mette à envisager l'homicide. Il en témoigne ainsi : « Je m'aperçois maintenant que peu à peu j'étais devenu indifférent à tout, que les plus grands affronts me laissaient froid, que le bonheur ou le malheur m'étaient étrangers et que la vie ne me disait plus rien. Je dis cela maintenant parce que je me suis retrouvé. Mais jusqu'au moment où je suis redevenu moi-même je ne m'étais pas rendu compte que j'étais changé » (De Greeff, 1956 :181).

61La personnalité criminelle. Ainsi, De Greeff pose d'emblée la notion d'adaptabilité au cœur de sa conceptualisation de personnalité criminelle, adaptabilité qu'il définit comme la capacité de l'individu de s'adapter aux circonstances de la vie en choisissant des voies qui ne nuisent pas à la société. À une époque où le concept de normalité subit les assauts des intellectuels, De Greeff persiste à voir dans l'adaptabilité à la vie en société un critère distinctif d'équilibre de la personnalité. À l'instar de Freud (1921, 1923, 1930) qui postule à la base même de sa théorisation une tension entre ce qui est pulsionnel et primitif en l'homme et ce qui relève du processus civilisateur imposé par la vie en société, De Greeff oppose les « tendances naturelles aux tendances acquises ». Ainsi, il voit dans l'agir délictueux la victoire des tendances naturelles, c'est-à-dire le triomphe de ce qu'il y a de primitif en l'être humain sur ce qu'il a acquis au cours de son éducation. L'équilibre entre le naturel et l'acquis permet de développer une « zone de tolérance » permettant à l'individu de s'adapter, sans trop s'en rendre compte ou en souffrir. De ces considérations, De Greeff dégage trois manières de se comporter ; soit celle du type primitif, celle du type social et celle du type faussement compensé ; types qui dans la réalité se mêlent et peuvent fluctuer. Toutefois, l'intérêt de cette catégorisation est de permettre, par l'examen de l'état d'équilibre social d'un individu, de déterminer si celui-ci présente ou non un état dangereux. Pour De Greeff, l'état dangereux constitue un état de crise où l'individu, ayant dépassé le stade des moyens légaux pour atteindre son adversaire, se sent poussé à recourir au passage à l'acte pour communiquer son état de crise. Le délinquant ordinaire peut souvent être vu comme dominé par cet état.

[Debuyst : conflits et choix](#)

62Christian Debuyst, psychologue et criminologue, est professeur à l'Université catholique de Louvain et a publié de nombreux ouvrages criminologiques. Parmi ces ouvrages

mentionnons : *L'enfant et l'adolescent voleur* (Debuyst et Joos, 1971), *Criminels et valeurs vécues* (1960), *Petits voleurs de grands magasins* (Debuyst, Lejour, Racine, 1960), *Quatre monographies de familles-problèmes* (Debuyst, Renard, Racine, 1962), *Le comportement délinquant de l'homme normal et la clinique criminologique* (1968) et *L'évolution vers la délinquance et le T.A.T. comme moyen diagnostique* (Joos, Debuyst, 1968).

63 Suivant les enseignements de De Greeff et influencé par une pensée éthologique, il inscrit ses réflexions sous la notion-clé d'instinct comme mode de rattachement au milieu, ou comme aptitude à être sensible à certains stimuli déterminés. Il conçoit dans la délinquance un processus névrotique lorsque « l'acte délinquant s'impose en quelque sorte au sujet pour des raisons obscures liées à des événements situés dans un passé qui échappe à sa conscience et qu'il se trouve incapable de dominer » (Debuyst, 1968). Elle n'est pas le résultat d'un « calcul », mais s'impose comme façon de diminuer une tension psychologique. Par contre, Debuyst veut rendre compte d'une délinquance normale comme d'un processus caractérisé par une série de conflits qui sont vécus comme des choix par le délinquant. Ces choix peuvent être, en partie, conditionnés par les expériences antérieures, mais impliquent tout de même un « engagement personnel » vu comme un choix de vie exercé par le délinquant. Délinquance normale et délinquance névrotique constituent donc des pôles dont le comportement concret d'un délinquant se rapproche plus ou moins.

64 Debuyst avait déjà exposé cette idée du « choix » dans ses travaux sur le vol, expliquant comment l'enfant « choisissait » entre son identification au désir du moment et son désir de mettre fin à son comportement voleur (Debuyst et Joos, 1971). Dans ce livre, il décrit que le voleur, à un certain moment, effectue une « acceptation consciente » d'un mode d'être que la loi réprime ; l'adoption d'un style de vie résulte d'une option personnelle. Mais il s'agit moins d'une notion pure de libre arbitre que de l'adhésion consciente de la personnalité à une orientation qui a déjà été prise.

LA NOTION DE CHOIX ENTRE LE BIEN ET LE MAL EN PSYCHOCRIMINOLOGIE

La question du choix de l'orientation donnée à sa vie se pose d'emblée en psychocriminologie. Bien que certains postulent que l'être humain est fondamentalement orienté vers le bien, quoiqu'il puisse faire le mal, d'autres auteurs, suivant d'autres positions philosophiques, postulent plutôt que le mal fait tout aussi partie de la nature humaine que le bien. À cet effet, Mailloux (1952), profondément influencé par la philosophie de Saint-Thomas d'Aquin, soutiendra que la maturité s'acquiert à travers la capacité de reconnaître la réalité du mal en soi-même. Une série de travaux en psychologie phénoménologique et en psychanalyse appliquée publiés à la suite de la Seconde Guerre mondiale ont d'ailleurs porté sur cette question morale du choix entre le bien et le mal. Pour des auteurs comme Boutonnier (1947) et Odier (1947), par exemple, il est clair que le choix entre le bien et le mal constitue une démarche de décision qui ne peut être prise une fois pour toutes mais qui accompagne plutôt l'individu tout au long de sa vie. Le fait même de devoir choisir entre le bien et le mal implique un renoncement ainsi que l'implication des notions de temporalité, de conscience d'une responsabilité personnelle ainsi qu'une reconnaissance de ses limites. Ainsi, dès lors que la notion de choix entre le bien et le mal est envisagée selon de tels paramètres, il devient clair que non seulement le jeune enfant n'a pas la maturité pour effectuer de tels choix volontairement et de façon consciente et libre, mais que la possibilité de faire un choix entre le bien et le mal se situe au-delà de la capacité d'un grand nombre d'individus pourtant bien adaptés aux exigences de la réalité.

En effet, un regard même superficiel sur l'histoire de l'humanité permet de constater que, de tout temps, l'homme s'est avéré mû davantage par la pression de son groupe d'appartenance, par la pression sociale, par la peur de désobéir, par le désir de se conformer à l'autorité ou encore par des impératifs de nécessité plutôt que par un choix moral consciemment décidé. Les excès commis par des gens « ordinaires » sous les régimes politiques totalitaires, qu'ils aient été fascistes, nazis, socialistes, chrétiens ou musulmans, le démontrent très bien. Invariablement, lorsque ces gens « ordinaires », c'est-à-dire non criminels, sont interrogés sur leur comportement « criminel » dans ces situations sociales particulières, ils diront qu'ils ont simplement suivi les directives ou qu'ils n'avaient pas le choix. Parfois, nous serons même portés à leur donner raison, puisque chacun semble avoir vécu une expérience personnelle où, à défaut d'avoir su choisir entre le bien et le mal, il s'est contenté de ne pas exercer sa capacité de choix.

Balier : l'incapacité de maîtrise

65 Claude Balier, psychiatre et psychanalyste, dirige un centre médico-psychologique régional (CMPR) qui, bien que sous l'autorité du ministère de la Santé, est situé dans une prison moderne accueillant une population d'environ 350 à 450 détenus. Ces détenus sont jeunes, près de 24 % ont moins de 21 ans au moment où ils arrivent à la prison. Le service que dirige Claude Balier peut accueillir quelque 22 détenus qui présentent des perturbations psychologiques dont les manifestations remontent la plupart du temps à leur enfance. Il ne s'agit cependant pas d'hommes souffrant de maladies mentales sévères. Les soins offerts consistent d'abord en un suivi psychothérapeutique intensif selon une approche théorique psychanalytique. En outre, le centre offre des services d'évaluation, de consultation et de traitements auprès des autres détenus de la prison, ainsi qu'un service externe pour les hommes qui sont sortis de prison. Balier s'est particulièrement intéressé aux questions de violence agie et de violence sexuelle ainsi qu'au processus psychothérapeutique en milieu carcéral. Il a notamment publié *Psychanalyse des comportements violents* (1988), *Psychanalyse des comportements sexuels violents* (1996), *Psychanalyse du crime* (1995) et *Compréhension psychanalytique des agresseurs sexuels* (2000). Mentionnons aussi ses travaux sur la thérapie en milieu carcéral (Balier, 1989 ; Balier et Savin, 1997 ; Balier et Baron-Laforêt, 1998).

66 Balier (1988, 1995, 1996, 2000) propose donc une étude psychanalytique très complète du fonctionnement violent, couvrant les points de vue développementaux, dynamiques et structuraux de l'individu commettant des actes criminels violents. Il résiste à la tentation de se laisser enfermer dans une nosographie restrictive et envisage le fonctionnement psychique des individus violents comme trahissant une incapacité de maîtrise de leurs pulsions selon des axes explicatifs qui transcendent une nosographie stricte.

67 Ainsi, après avoir exposé un grand nombre de cas tirés de son expérience de la prison, Balier (1988, 1996) organise ses propositions théoriques autour de cinq grands axes psychanalytiques, soit : les rêves ; les phobies ; le déni et le clivage ; l'autoérotisme et la capacité synthétique du Moi ; et enfin, ce qu'il désigne comme le régime pulsionnel. Balier explique son choix du terme *violence*, souvent assimilée à l'agressivité, parce que ce terme a l'avantage de souligner le point de vue économique qu'il soutient être de première importance dans la compréhension des comportements violents. Sans exposer de façon exhaustive ses positions, mentionnons-en deux.

68Les rêves. L'étude des rêves des détenus violents forme une des assises cliniques importantes de sa réflexion. Il s'agit essentiellement de rêves qui prennent une forme traumatique ou la forme de rêves d'angoisse. Ces rêves sont à saisir à la lumière du fait que les hommes qu'il traite sont presque incapables d'élaborer sur le contenu de leurs rêves. Cette difficulté d'élaboration notée par Balier rejoint ce qui a été conceptualisé par d'autres auteurs comme des difficultés de figuration, de symbolisation ou de représentation. Balier insiste cependant sur le facteur quantitatif à l'œuvre dans ces rêves et qui rend ceux-ci de proches parents du passage à l'acte. Il s'agit donc davantage de l'échec du rêve à remplir une fonction synthétique que du rêve en tant que formation psychique qui permettrait l'élaboration du conflit. Ceci apparaît d'autant plus clairement que les rêves typiquement présentés par ces détenus contiennent des figurations d'effraction et de meurtres, que ce soit le meurtre de soi-même ou le meurtre d'autrui. L'effraction renseigne sur ce qui se passe au plan économique en ce qui a trait au fonctionnement mental de l'individu violent, soutient Balier : « On peut dire que le point de vue économique tient dans la submersion du Moi, entraînant l'horreur de la passivité devant le déferlement de l'excitation, et la tentative désespérée (...) de resituer le danger à l'extérieur dans un objet à tuer » (1988 :155).

69Les phobies. Balier attire aussi l'attention sur les phobies de ces criminels violents qui se comprennent aussi selon un point de vue économique. Les phobies de ces patients violents, contrairement à celles des personnes névrotiques, ne sont pas organisatrices. En effet, elles ne permettent pas d'organiser leurs conflits puisque ces phobies ne sont pas symbolisantes, mais constituent plutôt une mise à l'extérieur d'eux d'une partie clivée de soi. Ces parties clivées, porteuses de motions pulsionnelles agressives déniées, provoquent une indistinction quant aux frontières intérieur/extérieur, lorsqu'elles sont projetées à l'extérieur de soi. Une telle expulsion a également pour conséquence d'obliger l'individu violent à des attitudes et comportements contre-phobiques. En effet, puisque l'ennemi est vu comme étant à l'extérieur de soi, il lui faut s'en protéger en l'attaquant avant d'être attaqué par lui. Balier s'attache aussi à décrire la fragilité narcissique de ces délinquants. Fragilité narcissique qui les oblige à avoir recours à des mécanismes de défense archaïques pour éviter l'angoisse de se sentir subjectivement détruit. Il relie cette fragilité à la conceptualisation du moi-peau, en tant que structure défensive organisante fondamentale, proposée par Anzieu (1985), et à l'échec de la fonction de pare-excitations, comme moyen de protéger le Moi du débordement par des stimuli externes.

70À cet égard, Balier (1988,1996) aborde les rôles joués par le clivage du Moi et par l'identification à l'agresseur dans l'organisation défensive du délinquant. Se référant à J. et E. Kestemberg qui proposent que l'Idéal du Moi est constitué à partir d'un rapport à la mère archaïque, Balier propose que le processus d'identification à l'agresseur qu'il rencontre chez les détenus est un processus basé sur le clivage du Moi et lié à des identifications précoces à un objet maternel qui inspire la terreur et suscite une angoisse de mort. Cependant, contrairement aux Kestemberg, Balier comme nous le faisons, attribue au Moi idéal le rôle joué par ces identifications précoces à un objet maternel tout-puissant.

71La désintrinsication pulsionnelle. Si, comme bien des auteurs avant lui, Balier note la prédominance des pulsions agressives dans l'équilibre pulsionnel des détenus qu'il traite, il ajoute que celle-ci est à comprendre en fonction d'une désintrinsication pulsionnelle ; ce qui donne à cette agressivité, relativement fibre, une « tendance incoercible à la décharge » (1988, p. 192). Balier ajoute : « Aucune tension ne peut être contenue, la moindre frustration déclenche une décharge de colère avec des gestes agressifs contre des objets, des personnes, ou soi-même. Dans ces conditions, l'acte se substitue entièrement à la pensée dont les

contenus sont particulièrement pauvres » (1988, p. 192). D'autre part, comme nous l'exposons nous-mêmes, Balier rappelle que cet individu violent n'est pas exempt du Surmoi, mais qu'au contraire, l'agressivité fibre investit fortement le Surmoi.

72 En résumé, nombre des apports de Balier occupent une place importante dans la compréhension du délinquant habituel. Notons d'abord sa volonté de comprendre la violence dans un cadre conceptuel qui se soustrait à tout réductionnisme nosographique. Également, il importe de souligner l'importance qu'il accorde aux facteurs économiques dans la délinquance violente, notamment en ce qui concerne la « quantité » des tensions en jeu et des avatars de leur décharge, le débordement du Moi, ainsi que la mise en acte et la projection de ces tensions qui s'ensuivent. Enfin, sa conceptualisation de la violence comme s'appuyant sur un Moi facilement débordé par des pulsions agressives désintriquées et qui se tourne vers l'utilisation et la possession de l'objet externe comme solution économique à ce débordement constitue des contributions qui permettent d'approfondir la compréhension psychanalytique de la délinquance violente.

73 Les apports recensés, quoique diversifiés quant à leur point focal, permettent néanmoins au lecteur de se représenter avec une certaine clarté un portrait psychodynamique cohérent de l'individu qui commet des délits. Alors que les auteurs germanophones et anglo-saxons mettent davantage, mais non exclusivement, l'emphase sur les faillites de l'environnement familial et sur ses impacts sur le développement du jeune, les auteurs européens francophones s'intéressent davantage à l'homme en tant qu'être singulier, porteur de sa conflictualité psychique, et non victime de celle-ci. Nous verrons au cours du prochain chapitre comment les auteurs psychanalytiques nord-américains ont conceptualisé à leur tour les enjeux psychiques liés à l'adoption d'un comportement délictueux.

3. L'École nord-américaine

p. 73-117

TEXTE

TEXTE INTÉGRAL

1 Dans ce troisième chapitre, nous passerons en revue les auteurs nord-américains dont la contribution à la compréhension de la psychodynamique délinquante est marquante. Nous avons choisi de présenter ces auteurs par ordre chronologique et de présenter quelques données biographiques qui permettront au lecteur de mieux les situer. Mais d'abord, une première partie du chapitre sera consacrée à la naissance de la psychanalyse en Amérique du Nord, puis à une courte description de l'influence théorique dominante en psychanalyse dans l'après-guerre aux États-Unis, afin d'aider le lecteur à comprendre l'influence de ce courant sur les théorisations de la psychodynamique délinquante.

Historique

2 La psychanalyse rentre d'abord aux États-Unis et au Canada avec l'oeuvre de Freud et les textes des premiers psychanalystes. Puis, en 1909, Freud se rend aux États-Unis, invité par l'illustre professeur de psychologie Stanley Hall, et donne cinq conférences à l'Université Clark. Le véritable essor de la psychanalyse survient cependant quelque 30 ans plus tard avec l'arrivée d'un nombre important de psychanalystes européens, notamment juifs et germanophones, fuyant le nazisme et les atrocités de la Seconde Guerre mondiale. C'est à partir de cette époque que la médecine et la psychiatrie feront de la psychanalyse une

pratique clinique dominante, le pivot d'une évolution importante dans la compréhension et le traitement des maladies mentales.

3 Hors du champ de la criminologie proprement dite, les psychanalystes américains et canadiens intégreront au cours des quelque 80 années depuis la visite de Freud en sol américain les grands courants théoriques européens et inscriront leurs contributions en filiation théorique avec les Sigmund et Anna Freud, Wilfrid Bion, Melanie Klein et Donald Winnicott pour ne nommer que ceux-là. Mais aussi, la psychanalyse nord-américaine sera fortement marquée par les analystes qui, une fois émigrés aux États-Unis, notamment afin de fuir des environnements hostiles, ont vu leurs carrières prendre leur envol. De ce nombre, certains se distingueront en donnant naissance à des conceptions théoriques nouvelles comme ce fut le cas de *l'Ego Psychology* associé à Heinz Hartman, Ernst Kris et Rodolphe Lowenstein, ou encore le *Self Psychology* de Heinz Kohut. Dans le domaine de l'étude de la délinquance plus spécifiquement, des auteurs comme Kurt Eissler, Adelaide Jonhson, S.A. Szurek ou encore Fritz Redl et David Wineman ainsi que Otto Kernberg ont notamment apporté des contributions importantes.

4 Quant au Canada, bien que le Britannique Ernest Jones s'y soit installé pour quelques années en 1908, ce ne fut qu'au cours des années 1940 que la psychanalyse prit réellement son essor, notamment sous l'impulsion de Noël Mailloux et de Miguel Prados. Mailloux, étant, en outre, très impliqué auprès de jeunes présentant des problèmes de comportement, il est considéré avec Denis Szabo comme un des pionniers de la criminologie au Québec. Bien que ses tout derniers travaux s'éloignent de la psychanalyse, l'essentiel de son œuvre en psychocriminologie repose sur des prémisses et une compréhension psychanalytiques du fonctionnement humain.

5 Cependant, comme le souligne Bergman (2000), la psychanalyse aux États-Unis sera dominée à partir des années 1950 par l'influence idéologique de Heinz Hartman, d'origine viennoise, établi à New York en 1941, et dont les travaux sur les capacités d'adaptation du Moi prirent pour nombre de psychanalystes de l'époque valeur de dogme. Essentiellement, selon les prémisses du *Ego Psychology* qu'il fonde, Hartman soutient la proposition qu'une partie du Moi échapperait aux sollicitations inconscientes et serait de ce fait libre de conflits psychiques. Comme le note Bergman (2000), il faudra le contexte sociopolitique particulier des années d'après-guerre aux États-Unis ainsi que le prestige et l'influence dont jouissait Hartman sur l'intelligentsia psychanalytique étatsunienne pour que cette proposition non seulement soit retenue, mais donne lieu à un courant théorique dominant. À ce propos, Bergman rappelle que la publication initiale par Hartman en allemand en 1939 de cette idée d'une sphère non conflictuelle du Moi n'avait pas suscité beaucoup d'intérêt parmi les psychanalystes européens d'alors, étant jugée pour l'essentiel comme difficilement compatible avec les fondements mêmes de la psychanalyse. Cependant, cette idée, une fois reprise à New York par Hartman, a fait de nombreux adeptes, surtout dans le contexte de l'efflorescence culturelle associée à la victoire des alliés sur le nazisme. Comme tout courant dominant, l'influence de *l'Ego Psychology* a été telle que l'ensemble des publications scientifiques psychanalytiques aux États-Unis, au cours de cette période, en porte les traces.

6 De même, comme le lecteur le comprendra au fil de la lecture de ce troisième chapitre, la majorité des psychanalystes étatsuniens intéressés par les problématiques délinquantes ont été influencés par ce courant dominant. En effet, la centration sur les capacités d'adaptation du Moi occupe l'avant-scène de leur théorisation. À ce propos, notons que parmi les contributions que nous avons choisi de retenir au cours de ce chapitre, ce ne sera qu'avec les travaux de Kernberg que l'emphase sur le Moi perdra de son importance dans les

théorisations psychanalytiques étatsuniennes de la dynamique délinquante. En cela, la contribution du Québécois Noël Mailloux est originale en ce qu'elle montre à la fois les influences de *l'Ego Psychology*, du courant développemental caractéristique des auteurs anglo-saxons, mais aussi la présence d'une préoccupation philosophique associée à l'école européenne francophone. Sûrement que sa position de francophone, quoique hé historiquement et politiquement à la Grande-Bretagne tout en étant voisin des États-Unis, a contribué à lui permettre cette liberté intellectuelle.

[Les auteurs nord-américains](#)

[Eissler : l'attitude alloplastique](#)

7Fort de son expérience auprès d'enfants britanniques présentant des conduites antisociales pendant la guerre, Kurt Eissler (1949) fait remarquer quelques années après son arrivée à New York, là où sa carrière de psychanalyste prend son véritable essor, qu'un grave problème de définition se pose lorsqu'il est question de délinquance. Rappelant que si la délinquance doit d'abord être définie par rapport à des comportements qui enfreignent les lois et les valeurs normatives édictées par une société donnée, il serait abusif d'étendre ce sens au plan psychologique, comme si une correspondance de faits existait entre les deux niveaux de réalité. Il souligne, au contraire, l'importance de considérer le jeune qui commet des délits indépendamment de ses actes. Eissler précise, qu'en psychologie, il faut déterminer si l'objet d'étude est l'individu ou ses actes. Pour cet auteur, la réponse est claire, la psychologie doit se centrer davantage sur l'individu ; c'est-à-dire sur la compréhension des motivations et des mécanismes conscients et inconscients en jeu plutôt que sur les actes en tant que tels. Eissler déplore, à cet effet, la tendance en psychologie à établir des typologies de délinquants. Pour lui, il ne s'agirait pas d'une méthode proprement psychologique puisqu'elle masque l'individu derrière la personne pour ne s'intéresser qu'à ses manquements sociaux.

8À titre d'exemple, Eissler souligne la différence fondamentale qui oppose le criminel de carrière à la personne qui souffre d'un retard mental. Il fait remarquer que le criminel de carrière se réfère souvent à un système de valeurs qui ne tient pas compte de la réalité sociale des autres, alors que celui qui souffre de retard mental n'a peut-être pas réussi à développer un système de valeurs suffisamment raffiné pour le mettre à l'abri de commettre certains actes antisociaux.

9Une des contributions intéressantes de Kurt Eissler a été d'étudier le rapport de l'individu à sa propre agressivité. La question qu'il pose est de savoir si la personne tourne son agressivité vers elle-même ou, au contraire, la tourne vers l'extérieur. Tentant de comparer deux grands groupes, il observe que, règle générale, les personnes névrotiques, c'est-à-dire celles qui souffrent de conflits qui les inhibent, ont tendance à tourner leur agressivité contre elles-mêmes, sous la forme de reproches, de conduites masochiques ou encore de gestes ou d'attitudes qui ont un caractère autopunitif ; tandis que chez ceux qui ont un comportement délictueux, on observe la tendance à diriger leur agressivité au dehors d'eux-mêmes, sur les objets et les personnes qui les entourent. Ces derniers ont donc une attitude alloplastique envers leur agressivité, alors que les premiers adoptent une attitude autoplastique.

10Il note également que, bien qu'au plan manifeste, les conduites associées aux désordres alloplastiques amènent du plaisir, celles liées aux désordres autoplastiques, en revanche, suscitent du déplaisir. Au plan de l'inconscient cependant, Eissler souligne que, plutôt que d'être à la recherche du plaisir, celui qui présente un désordre alloplastique cherche surtout à éviter le déplaisir. Cette distinction est fondamentale. D'ailleurs, depuis l'apport d'Eissler, cette hypothèse a été maintes fois reprise. Ainsi, de nombreux auteurs (Cusson, 1984, 1989 ; Hare, 1980 ; Yochelson et Samenow, 1976), d'inspirations théoriques différentes, soutiennent

que le délinquant est essentiellement à la recherche de stimulations. Pourtant Eissler franchit un pas de plus en proposant qu'il ne s'agit pas simplement de stimulations visant à tromper l'ennui, mais surtout que cette recherche de stimulations vient du désir inconscient de se protéger d'une angoisse interne, d'un inconfort psychologique. Ainsi, l'acte délictueux, briser une vitre, par exemple, ne répond ni nécessairement ni simplement au plaisir de décharger de l'agressivité mais plutôt à une façon de ne pas ressentir un déplaisir, une angoisse ou une souffrance interne.

11 Une attitude magique. Mais pourquoi le délinquant chercherait-il à éviter le déplaisir, et de quel déplaisir s'agirait-il ? C'est en tentant de répondre à ces questions qu'Eissler apporte une autre contribution significative à la compréhension de certains phénomènes observés chez nombre de garçons délinquants. Il soutient, en effet, que plusieurs de ces jeunes souffrent d'un sentiment intense d'incapacité. Ces jeunes doutent souvent de leurs aptitudes et ont, en conséquence, tendance à adopter une attitude magique face aux buts qu'ils se fixent. Il arrive que, pour certains jeunes, l'ensemble de la conduite délictueuse se rattache au désir de tromper ce sentiment d'être incapable et incompetent. Dans ces cas, la signification inconsciente associée aux actes délictueux est le maintien d'un sentiment d'omnipotence qui vise à compenser pour un très intense sentiment d'incapacité et d'incompétence.

12 Les éducateurs en centre de rééducation sont invariablement confrontés aux nombreuses difficultés que présentent ces jeunes ; problèmes de concentration, manque d'habiletés motrices et sociales ainsi qu'une inhibition des habiletés intellectuelles. Ces déficits permettent de comprendre une des sources évidentes des sentiments d'incompétence ou d'incapacité qu'ont ces jeunes. L'observation permet toutefois de remarquer qu'alors qu'il leur suffirait quelquefois de persévérer un peu pour réussir une tâche, ou alors qu'il leur suffirait d'un peu d'aide pour y arriver, ces jeunes auront plutôt tendance à rejeter rageusement l'aide ou à laisser tomber l'activité en cours, souvent avec colère et irritation contre la tâche elle-même. Ces jeunes semblent pris dans un cercle vicieux pénible en raison, d'une part, de leurs déficits et inaptitudes réels, leur confirmant leur incompétence et, d'autre part, en raison de la présence en eux d'une pensée magique concernant les buts qu'ils se fixent.

13 La comparaison avec le jeune enfant permet ici de mieux saisir les enjeux en cause. Quand l'enfant moyen tente une activité nouvelle, couper du papier avec des ciseaux, par exemple, il pourra adopter différentes stratégies pour maîtriser cette nouvelle habileté ; certains enfants observeront autrui et analyseront la technique utilisée par un plus vieux, d'autres demanderont de l'aide, d'autres encore chercheront par essais et erreurs. Eissler précise que leurs stratégies d'apprentissage visent à mieux maîtriser la réalité, alors que chez plusieurs jeunes délinquants, la motivation principale consiste surtout à se protéger de toute confrontation à leur ignorance ou à leur sentiment d'incompétence. Ils ne cherchent pas à maîtriser la réalité. Du coup, une série d'attitudes et de traits de caractère qui leur permettraient d'apprivoiser l'inconnu et de surmonter leur incapacité leurs sont inaccessibles (comme l'apprentissage par essais et erreurs, la persévérance, l'acceptation de ses propres limites, l'acceptation de l'aide offerte, la nécessité d'apprendre d'abord, de devoir travailler pour s'améliorer, etc.). Ne pouvant se résoudre à la possibilité d'échouer, ils ne peuvent ni apprendre à apprendre, ni faire l'expérience de la satisfaction obtenue lorsqu'une difficulté est surmontée.

14 L'incapacité première, inévitable dans l'expérience de tout jeune enfant qui apprend, se transforme ainsi chez ces jeunes en incapacité chronique et en un sentiment pernicieux

d'inaptitude. Malheureusement, cette incompétence contribue à nourrir un sentiment chronique d'incapacité et favorise aussi une fixation au niveau de la pensée magique. Ainsi la fantaisie selon laquelle ils savent faire, comme par magie, tout ce qu'ils aimeraient accomplir devient un frein les empêchant de développer une réelle capacité d'apprentissage. C'est ce qui fait dire à Eissler que la signification inconsciente rattachée à tous les actes de ces jeunes est le maintien d'un sentiment d'omnipotence plutôt qu'une tentative de maîtriser la réalité. 15Comme le rappelle Eissler (1949), ce type de fonctionnement défensif enferme nombre de délinquants dans une attitude magique face aux buts qu'ils se fixent, ce qui contribue à maintenir l'illusion de leur omnipotence mais les handicape dans le développement des habiletés qui leur permettraient de mieux maîtriser la réalité, dont la persévérance devant les difficultés.

L'OMNISCIENCE

DU

DÉLINQUANT

Il est frappant d'écouter parler un groupe de jeunes délinquants. À les entendre, ils excellent dans tous les sports, ont tous des exploits extraordinaires à leur actif et connaissent tous des gens prestigieux. Il arrive même que certains semblent croire eux-mêmes ces exagérations, oubliant leur caractère illusoire. On comprend alors mieux leurs réactions intempestives devant l'échec ou une performance qui n'est pas à la hauteur de celle que leur idéal leur impose. Placés dans cette situation, ils réagissent avec colère et irritation, cherchant à imputer la responsabilité de leur piètre performance à des causes qui leur sont extérieures. De fait, toute performance moins que parfaite les heurte, d'une façon très blessante, et provoque des sentiments profonds d'inadéquacité. Ces blessures à l'estime de soi gênent profondément leur capacité d'apprendre ; en fait, ils en ressentent tellement de rage qu'ils préfèrent abandonner devant les difficultés en dénigrant ce que, paradoxalement, ils aimeraient pouvoir accomplir.

16Injustice réelle. Eissler soutient enfin que le jeune qui devient délinquant a souvent souffert, au cours de son développement, d'une injustice réelle de la part de ses parents. Étant conscient de cette injustice subie, l'enfant rejette ses parents et a tendance à généraliser sa rage et sa révolte. En ce sens, poursuit Eissler, le monde extérieur est vu comme une source de frustration et de déplaisir pour le jeune qui, de surcroît, n'est pas outillé pour y faire face.

17Faisant un lien avec les constellations familiales proposées par Aichorn, il semble que certains enfants soient confrontés dès leur plus jeune âge à des situations extrêmes où leurs parents se précipitent pour répondre à leur place à chaque nouveau défi ou, au contraire, les rabaisent et les humilient constamment devant les signes de leur immaturité. Ces attitudes parentales confirment chez l'enfant un sentiment d'incapacité et favorisent en lui le recours à une attitude magique face à tout défi ; attitude soutenant un sentiment compensatoire de toute-puissance.

[Johnson et Szurek : le Surmoi lacunaire](#)

18Les psychanalystes Adelaide Johnson et Stanislavs Andrew Szurek ont publié un bon nombre de travaux sur la délinquance entre 1940 et 1960. Psychiatres, psychanalystes et chercheurs à l'Institute of Juvenile Research de l'Université de l'Illinois, ils travaillent de près avec les parents et les enfants qui présentent toute une gamme de problèmes de développement, dont des jeunes qui ont des problèmes de comportement et des conduites antisociales. Leur approche privilégiant l'observation des parents en interaction avec leurs enfants, ainsi que le choix d'offrir de l'aide simultanément aux parents et aux enfants, les amènent à isoler des manifestations subtiles dans l'interaction entre parents et enfants qui peuvent soutenir certains symptômes, conduites antisociales ou problèmes de comportement chez ces derniers.

19S'intéressant particulièrement aux processus d'identification et à la formation de la conscience morale, ils proposent en 1952 de distinguer les jeunes qui commettent des délits selon que ceux-ci se soit identifiés à une conscience morale parentale délinquante ou non. Le premier cas de figure réfère aux situations où l'enfant est depuis sa naissance socialisé dans un milieu criminel. Le second cas de figure se produit dans les familles où les parents, tout en ne commettant pas eux-mêmes d'actes criminels, sembleraient permettre, voire favoriser certaines conduites antisociales chez un ou plusieurs de leurs enfants. Johnson et Szurek pensent que, dans ces derniers cas, un parent choisit inconsciemment un enfant particulier comme porteur de son conflit ou de son désir inconscient. L'enfant inconsciemment ciblé est l'objet d'une attitude extrêmement ambivalente de la part du parent, ce dernier lui signifiant qu'il s'attend à ce qu'il agisse mal dans une sphère particulière ou par rapport à un type de comportement spécifique, le vol par exemple. L'ambivalence parentale se traduisant, par exemple, soit par une attitude excessivement permissive envers les comportements antisociaux visés, soit par une attitude excessivement intransigeante et abusivement punitive de toute conduite qui pourrait être associée, même de loin, au comportement antisocial ciblé. L'enfant est donc soumis à cette double contrainte, soit celle de jouer un rôle de bouc émissaire pour le parent par rapport à une attente particulière de sa part, et d'être l'objet d'un traitement excessivement indulgent ou excessivement sévère en réponse à ses actions qui vont dans le sens de cette attente. Dans un tel contexte contradictoire, l'enfant s'identifie à l'attente parentale, et en vient à agir le comportement antisocial inconsciemment ciblé par ses parents. Johnson et Szurek proposent que le jeune développera, à la suite de ce traitement ambivalent de ses parents, une aire précise de son Surmoi dont le fonctionnement sera déficient.

20La transmission intergénérationnelle d'une aire de conflit. Ces auteurs nomment *Surmoi lacunaire* ce manque spécifique de conscience morale. La lacune du Surmoi, ou de la conscience morale, présente chez l'enfant, correspondrait à une aire conflictuelle chez le parent même, c'est-à-dire à un problème d'intégration de leur propre Surmoi. Johnson et Szurek (1952), anticipant sur les travaux récents quant au rôle joué par l'attachement dans le développement des traits stables de la personnalité, notamment en ce qui concerne le mode d'interaction avec soi et avec autrui, notent que les enfants sont particulièrement sensibles aux messages latents et implicites dans les communications de leurs parents quant aux attentes de ces derniers vis-à-vis de leurs comportements. Se référant au processus qui donne lieu à un développement harmonieux de la conscience morale, ils font observer que l'intériorisation de principes moraux et l'adoption de comportements basés sur ces principes reposent notamment sur la confiance implicite que les parents témoignent envers leurs enfants. Plus précisément, ils rappellent que les parents feront habituellement part de leurs attentes « morales » envers leur enfant non seulement en fonction de l'âge de celui-ci, mais aussi en communiquant à leur enfant la confiance qu'ils ont que celui-ci répondra à leurs attentes. Le parent communique donc ses attentes morales assez directement et simplement à son enfant, sans dramatiser d'avance les conséquences négatives qui pourraient découler du non-respect de ces principes, et sans induire l'idée d'une désobéissance éventuelle. Cependant, les parents qui favorisent le développement d'un Surmoi lacunaire chez un de leurs enfants, lui communiquent l'attente contraire, soit la croyance que l'enfant ne respectera pas leurs attentes morales, peu importe qu'il ait déjà commis une faute ou non.

21Indulgence excessive et ambivalence. Mais l'attitude opposée, que ces chercheurs rencontrent de la part de parents qui favorisent le développement d'un Surmoi lacunaire, est tout aussi problématique. Cette seconde attitude est basée sur une formation réactionnelle

chez les parents contre les conflits inconscients qui les ont amenés à désigner cet enfant comme porteur et représentant de leur propre conflictualité inconsciente. Sous le couvert de leur amour pour l'enfant, que Johnson et Szurek qualifient de rationalisation, les parents font preuve d'une indulgence excessive envers cet enfant, fermant sciemment les yeux sur les écarts et les comportements problématiques même au risque de nuire considérablement à celui-ci. Dans ces cas, tout se passe comme si les parents fermaient les yeux sur la signification antisociale de certains comportements de leur enfant, par exemple, en excusant, justifiant et banalisant des actes de vol ou des comportements agressifs qu'ils ne se permettraient pas eux-mêmes. D'une certaine façon, c'est comme si les parents donnaient à l'enfant la permission d'agir de façon antisociale, souvent tout en lui communiquant la faible opinion qu'ils ont de lui, en raison même de son comportement. Des phrases d'apparence indulgente comme : « Pauvre Luc, il faut le comprendre, c'est plus fort que lui, quand il se fâche, il frappe ! » comportent en effet un double message, soit celui d'une permission d'agir, mais aussi d'une dévalorisation humiliante et d'une dépréciation des capacités de l'enfant de se contrôler. Ainsi, un certain type de comportement antisocial chez l'enfant peut être encouragé par les parents même si paradoxalement ils semblent réprouber ce comportement. 22 Bien qu'en apparence des parents qui agissent ainsi semblent simplement trop permissifs, ou tout simplement ne pas savoir poser des limites adéquates à leurs enfants, Johnson et Szurek croient qu'il s'agit, au contraire, de l'expression déguisée d'une hostilité inconsciente des parents s'exprimant à travers l'enfant qui devient le porteur de la conflictualité parentale. Ainsi, sur un certain plan, le parent tire une satisfaction vicariante des agissements antisociaux de son enfant, ce qui lui permet de satisfaire, par procuration, ses propres pulsions interdites ou refoulées. Ces auteurs donnent des exemples de parents qui ont connu des problèmes similaires dans leur propre enfance ou de parents déplaçant inconsciemment une rage dont l'objet original était une soeur ou un frère « favori » de leurs propres parents. Malheureusement, sous le masque de la tolérance et de l'amour pour l'enfant, se cache alors énormément d'hostilité déplacée et ce d'autant plus tragiquement que ce parent « aimant » contribue activement à la marginalisation et à l'inadaptation sociale de son enfant. En effet, laisser son enfant frapper ses pairs ou chaparder chez les voisins ne constitue pas tant une preuve d'amour selon Johnson et Szurek que la marque de l'indifférence envers le devenir de son enfant.

23 Dans certains cas, les manifestations parentales s'exprimeront par une attitude soupçonneuse et une sorte de mauvaise foi envers l'enfant qui se traduisent par la tendance constante de le prendre en faute, de le confondre, de l'accuser sans cesse et de l'humilier publiquement par rapport au symptôme ou au comportement précis dont les parents eux-mêmes favorisent l'expression. Johnson et Szurek (1952) et Johnson (1949) donnent de nombreux exemples de ce type d'attitude et des punitions excessives auxquelles il donne heu. Citons les cas de ces enfants invités continuellement par leurs parents à « aller vivre ailleurs s'ils ne se trouvent pas bien traités par eux », allant même jusqu'à faire la valise de petits enfants de 4 ou 5 ans dès qu'ils émettent une plainte à leur égard, puis les punissant abusivement lorsque ces enfants, maintenant plus âgés, fuguent ou ne font que s'éloigner de la maison. Le cas d'une mère volant la clef du journal de son fils dans l'espoir d'y trouver des preuves que ce dernier vole constitue un autre exemple saisissant du rôle joué par les conflits inconscients des parents par rapport à leurs propres interdits surmoïques dans le développement d'un Surmoi lacunaire chez l'enfant. De telles attitudes paradoxales qui emprisonnent l'enfant dans un comportement induit par ses parents ont été également

observées et rigoureusement décrites par Mailloux (1971) qui en a conceptualisé l'effet néfaste chez l'enfant autour de la notion d'« identité négative ».

Redl et Wineman : l'enfant agressif

24Fritz Redl et David Wineman oeuvrent à Détroit dans les années 1940. Redl, tout comme Wineman d'ailleurs, y est professeur en travail social à l'Université de Wayne lorsqu'il fonde en 1942 un camp d'été pour des jeunes garçons de sept à quinze ans dont « personne ne veut » (1951 :18). La maison d'accueil, Pioneer House, prend naissance dans la continuité de ces camps d'été et, entre 1946 et 1948, reçoit des enfants et de jeunes adolescents de toutes origines raciales et sociales qui présentent de graves problèmes de comportement. Soutenus par une équipe d'éducateurs souvent en cours de formation professionnelle, ces deux travailleurs sociaux ont comme objectif de favoriser la reprise du développement affectif et cognitif de ces enfants. À l'oeuvre thérapeutique s'ajoute un volet de recherche-action dont les fruits sont publiés dans les deux tomes du livre intitulé dans l'anglais d'origine : *Children who hate*. Cependant, la traduction française, en optant pour le titre *Enfant agressif* certes plus élégant, introduit un glissement sémantique significatif ; ce n'est plus la haine qui consume ces enfants qui est mise en exergue, mais plutôt l'agressivité qui en est la manifestation la plus visible. Alors que le premier tome présente une théorisation de la psychodynamique du jeune délinquant, le second propose les principes du programme de rééducation qu'ils ont développé.

25Le premier tome de *L'enfant agressif* rend ainsi compte du travail minutieux d'observation que Redl et Wineman ainsi que les membres de leur équipe accomplissent. En plus de livrer aux lecteurs ce riche travail d'observation, ils proposent une théorisation cohérente qui rend compte des mécanismes psychologiques observés ainsi que des motivations affectives qui les sous-tendent. Ce premier tome se lit comme un roman ; on y trouve des extraits de rapports quotidiens d'observation qui provoquent chez le lecteur un attachement à ces jeunes malgré leurs comportements et attitudes difficiles, et nous font apprécier la qualité du travail de leurs éducateurs. La théorisation de Redl et Wineman est, de surcroît, présentée de manière claire et les exemples choisis pour en illustrer les éléments sont convaincants.

26Bien que l'expérience de Pioneer House ait pris fin en 1948, les travaux qui en découlent ont servi de base pour nombre de centres de rééducation dans le monde, notamment au Québec où les psychologues Noël Mailloux et Jeanine Guindon y ont puisé des enseignements pour mettre sur pied aussi bien des centres de rééducation pour les jeunes que des programmes de formation pour les éducateurs. La philosophie d'intervention auprès des jeunes délinquants préconisée encore aujourd'hui au Québec, selon laquelle la rééducation des jeunes passe avant les simples mesures d'incarcération, est certainement tributaire du travail de ces pionniers. D'ailleurs, le Québec se démarque des autres provinces canadiennes et des États-Unis non seulement par sa philosophie d'intervention auprès des délinquants, mais, de plus, présente les taux de récidive les plus faibles au Canada chez les adolescents délinquants (Kowalski, 1999 ; Trépanier 1999). Malheureusement, le courant punitif qui marque ce début de XXI^e siècle aura fait fi de ces réalités alors que le gouvernement du Canada vient d'adopter une loi calquant le traitement réservé aux jeunes délinquants sur le modèle punitif des adultes, balayant du coup les assises législatives qui permettaient aux jeunes d'être traités plutôt que punis.

27**L'effet pernicieux de la haine.** Redl et Wineman (1951) remarquent d'abord que les enfants délinquants qu'ils traitent à Pioneer House sont animés par de violents sentiments de haine. Selon eux, cette haine a un effet pernicieux sur le développement de toutes les structures de leur personnalité, notamment en influençant négativement leur vision de soi et des autres. La

perturbation de leur relation avec leurs parents nourrit leur haine et les amène à éprouver une grande crainte de nouer des liens significatifs avec l'autre. *L'enfant agressif* perçoit ainsi le monde environnant comme étant hostile à son égard ; il se sent donc constamment menacé. Toute cette haine et cette rage, notent Redl et Wineman, nourrissent également un sentiment inconscient de culpabilité extrêmement violent. Ainsi, la haine et la rage tour à tour motivent des comportements agressifs et provoquent une grande culpabilité. De plus, le comportement destructeur et antisocial du jeune lui vaut de ressentir toujours davantage de rejet de la part de son entourage, ce qui accentue encore plus sa haine et sa rage. Il se retrouve alors devant un cercle vicieux autodestructeur : la haine provoquant une culpabilité inconsciente qui provoque à son tour un agir agressif pour s'en défendre, ce qui entraîne comme conséquence un rejet de la part de l'entourage. Ce rejet vient enfin motiver et accentuer encore plus la haine du jeune.

28 Surmoi groupal. La pierre angulaire de la théorisation de la rééducation que proposent Redl et Wineman (1951) est l'influence du groupe sur le cheminement vers la délinquance de bon nombre de jeunes. Ils sont d'avis que le délinquant solitaire présente un portrait psychologique différent du jeune qui fait partie d'un gang bien que tous deux puissent commettre des actes antisociaux de même nature. Notamment, le fait d'être exposé à un Surmoi groupal pourrait s'avérer déterminant pour plusieurs garçons dans l'adoption d'un comportement délinquant. Afin de mieux distinguer le sujet de leur théorisation, Redl et Wineman proposent une catégorisation de la délinquance en trois types dépendant du niveau et du genre d'organisation du Surmoi. L'idée que les délinquants ne possèdent pas tous des caractéristiques de personnalité et des motivations similaires a, d'ailleurs, donné lieu à d'intéressantes recherches empiriques, entre autres par Fréchette et Le Blanc dans *Délinquances et délinquants* publié en 1987, dont nous traiterons plus loin au cours de ce chapitre.

CATÉGORISATION DE LA DÉLINQUANCE SELON REDL ET WINEMAN

Redl et Wineman (1951) décrivent trois types de délinquance dans *Children who hate* :
Premier type : Le jeune s'identifie à un code moral délinquant. Sa conscience morale est identifiée à des règles de vie délinquantes. Il n'est donc pas tourmenté par des sentiments de culpabilité et la tâche de son Moi est de défendre sa délinquance contre le monde environnant.

Deuxième type : Ce garçon est atteint moins sévèrement que le premier ; certains aspects de sa conscience morale sont identifiés à des valeurs non délinquantes. Il ressent donc de la culpabilité s'il transgresse des interdits. Une des tâches importantes du Moi de ce jeune est de faire taire sa conscience morale (ou Surmoi) afin de pouvoir jouir des gratifications de sa délinquance sans remords.

Troisième type : Chez ce garçon, la conscience morale n'est identifiée ni à des règles de vie délinquantes ni à des valeurs socialement acceptées. Cet enfant est extrêmement impulsif et la tâche de son Moi est de manipuler la réalité à son avantage.

29 Le soutien du groupe. Pour Redl (1945), le délinquant véritable est profondément dépendant du groupe de pairs qu'il fréquente. Le jeune en tire le soutien psychologique nécessaire afin d'être capable de se « permettre » d'agir de façon délinquante. En ce sens, la résistance principale rencontrée dans les tentatives de traiter le délinquant ne serait pas tant due à un phénomène de résistance tel que rencontré chez tout individu qui se confronte à un processus de changement, mais proviendrait davantage, selon Redl (1945), du recours à un arsenal de défenses psychologiques puissant intimement lié au rôle joué par le groupe. Redl (1945) propose, en effet, que la psychologie groupale soutient les tendances délictueuses d'un

jeune de trois façons : soit par un processus de séduction magique ; par l'appui du groupe à son Moi ; et enfin en lui évitant de ressentir de la culpabilité.

30 Bien que les impulsions qui donnent lieu au comportement délictueux soient actives à l'intérieur même de la psyché du jeune, Redl affirme que ces tendances sont renforcées significativement par le climat du groupe puisqu'il existe une sorte de séduction magique offerte par le fait d'être témoin d'activités délictueuses dont les pairs retirent une satisfaction pulsionnelle apparemment sans culpabilité. Redl en parle comme de la valeur « infectieuse » du mauvais exemple. Il s'agit de l'effet de déculpabilisation magique que constitue « l'acte initiatique » auquel est convié tout jeune qui fréquente des pairs délinquants. Les jeunes du groupe réussissent ainsi par l'acte initiatique à contourner l'inhibition potentielle à commettre un acte criminel et à éviter le sentiment de culpabilité.

31 En développant l'idée que l'appui offert au Moi par le groupe est de première importance dans l'agir délictueux, Redl (1954) fait référence au rôle qu'un leader peut jouer dans un groupe en prenant sur lui l'organisation d'activités délictueuses, et en procurant les moyens aux membres du groupe de commettre des délits, ce qui a pour effet de diluer la responsabilité des membres du groupe, de leur éviter ainsi la culpabilité et de les soustraire à la pression de leur Surmoi individuel. Commettre des actes délictueux est ainsi facilité pour le membre ordinaire du fait que c'est quelqu'un d'autre qui a planifié et commandé des délits pour lesquels il eut pu se sentir en conflit s'il avait dû les décider et les planifier lui-même.

32 Redl (1945) remarque, d'ailleurs, que l'observation courante voulant que l'adolescent délinquant ne présente apparemment aucune trace d'autocritique ni d'autoreproche est un des effets du groupe sur la psychologie individuelle du jeune. Le groupe permet de déjouer la régulation du Surmoi individuel, et donc de faire taire la voix de la conscience du jeune, en créant une sorte de Surmoi groupal qui recouvre le Surmoi individuel. Ainsi, le groupe se construit un « code de conduite » et un « code moral » qui se substituent au code moral du Surmoi intériorisé et au code de conduite qui en découlerait, en rendant la « voix de la conscience individuelle » inefficace. L'individu s'identifie peu à peu au « code du groupe » et peut ainsi délaisser son propre code moral jusqu'à l'abandonner complètement. Redl (1945) soutient qu'il est faux de croire que le délinquant n'a pas de Surmoi, mais il précise que celui-ci est supplanté graduellement par un « Surmoi groupal ». Cette façon de comprendre l'impact de la psychologie groupale sur la psychodynamique individuelle jette aussi un éclairage intéressant sur la manière dont les comportements délictueux des adolescents sont souvent tributaires, compte tenu de l'influence du gang au sein duquel ils s'expriment, des époques et des contextes socioculturels particuliers dans lesquels ils prennent place.

33 Les propositions de Redl (1954) et de Redl et Wineman (1951) au sujet du rôle joué par le gang dans l'étiologie de la délinquance demeurent à ce jour d'une grande pertinence. Notamment, puisqu'ils proposent que le gang devient pour le délinquant un équivalent du Surmoi externe, auquel le jeune s'identifie, adoptant sans nuances les injonctions et les impératifs communs au groupe auquel il appartient. Ils proposent de plus que le leader de ce gang représente un Idéal du Moi, c'est-à-dire le modèle sur lequel le jeune accordera son propre idéal. De cette prémisse concernant le Surmoi et l'Idéal du Moi découle l'importance qu'ils accordent au groupe dans le travail rééducatif auprès des jeunes puisque selon leur expérience, quelle que soit l'influence thérapeutique, elle sera contrecarrée par l'attrait qu'exercent le Surmoi groupal ainsi que l'Idéal du Moi projeté sur le leader. Redl et Wineman axent, d'ailleurs, une partie de leurs efforts rééducatifs à offrir un idéal alternatif auquel le Moi du jeune pourrait s'identifier. La médiation par le groupe est jugée essentielle à ce projet

puisque le jeune, se méfiant de l'autorité, accordera plus de valeur à ce qui vient d'un groupe de pairs qu'à ce qui vient d'un adulte.

34 Mais Redl et Wineman (1951) vont au-delà de la constatation d'un simple effet d'influence dans leur conceptualisation du rôle joué par le groupe auprès de jeunes délinquants en décrivant comment l'appartenance à un groupe met en branle une série de mécanismes de défense qui sont efficaces même lorsque le jeune est isolé de son groupe. Comme d'autres fins observateurs des jeunes délinquants, Redl et Wineman croient que le délinquant moyen est écrasé par le poids d'une conscience morale excessive. Incapable de satisfaire aux impératifs d'un Surmoi pathologique, ce jeune cherche à se défendre de la culpabilité écrasante que sa conscience morale excessive lui impose. D'ailleurs, c'est justement ce qui le rend si vulnérable à l'attrait d'un Surmoi groupal délinquant et à l'influence d'un leader délinquant sur son Idéal du Moi. Une partie du premier tome de *L'enfant agressif* porte justement sur les stratégies utilisées par le délinquant pour déjouer cette conscience morale abusive. Parmi les stratégies décrites par Redl et Wineman figurent plusieurs tactiques de rationalisation auxquelles le jeune a recours pour se disculper face à lui-même et aux autres. Ces tactiques s'expriment sous forme de croyances ou de pensées comme celles de prétendre que l'acte délictueux est acceptable puisque « tout le monde le fait », ou parce que « ce n'est pas lui qui a commencé », ou « parce qu'il n'a fait que suivre », ou encore que « puisqu'il a déjà été l'objet d'un vol, il peut voler à son tour ». La description exhaustive de ces tactiques précède d'ailleurs de vingt ans les descriptions similaires nommées erreurs de la pensée proposées par Yochelson et Samenow.

LES DIFFÉRENTS TYPES DE GANG

Souvent, et en raison de leurs activités criminelles largement médiatisées des dernières années, le public voit dans l'image du gang de motards le prototype de tout gang de jeunes délinquants. Ce n'est pourtant pas le cas. Le gang de motards criminalisés constitue plutôt une organisation de type mafieux très hiérarchisée et dont le fonctionnement interne ne correspond pas au fonctionnement plus improvisé d'un gang de délinquants adolescents. En effet, pour un grand nombre de délinquants ordinaires, le rapport au gang, tout en étant déterminant dans leur cheminement, renvoie à une autre réalité groupale, comme le font ressortir Hamel, Fredette, Blais, Bertôt et Cousineau (1998). Ainsi, le plus souvent, le jeune délinquant appartiendra plutôt à un groupe aux structures imprécises qui, tout en étant hiérarchisé, présentera des fluctuations régulières quant au nombre de membres, des modifications fréquentes des règles internes et une certaine désorganisation matérielle. En outre, contrairement aux groupes de type mafieux, les objectifs poursuivis par ce type de gang sont définis de façon vague, dépendant souvent plus de l'inspiration du moment que d'une planification organisée. Néanmoins, l'importance du groupe dans le cheminement vers la délinquance d'une majorité de jeunes a été notée par nombre d'auteurs (Brownfield et coll., 1997 ; Miller, 1997 ; Spergel, 1995) et constitue pour certains un point tournant dans leur devenir antisocial.

35 **Le Moi du délinquant** Redl et Wineman proposent une description éloquente et précise du fonctionnement du Moi délinquant. L'expression *fonctionnement du Moi* réfère pour Redl et Wineman (1951) aux habiletés et aux capacités que l'enfant acquiert au cours de son développement et qui lui permettent de mieux s'adapter à la réalité complexe qui le confronte quotidiennement. Ces habiletés et capacités ne sont cependant pas uniquement d'ordre cognitif. Bien qu'un certain nombre d'entre elles renvoient au développement de l'intelligence, comme les capacités d'orientation temporelle ou spatiale, d'autres sont davantage liées à des habiletés affectives, comme de tolérer le délai dans la satisfaction des

besoins et des désirs. Plus souvent qu'autrement, ces capacités dépendent à la fois du développement affectif, cognitif, social et interpersonnel. Néanmoins, remarquent Redl et Wineman, le fonctionnement du Moi de ces jeunes ne s'avère pas déficient dans toutes les sphères de la vie car lorsqu'ils sont placés dans certaines circonstances complexes, ils se montreront tout à fait capables de jugement, notamment lorsqu'il est question de se protéger contre les effets inhibiteurs de leur conscience, ou contre les pressions morales extérieures. Ces observations amènent Redl et Wineman à envisager l'organisation de la personnalité du délinquant comme un tout cohérent, dont ils tentent de comprendre la dynamique interne à la base de la désorganisation apparente.

36 *Déficiences du Moi*. Ainsi, Redl et Wineman décrivent de façon exhaustive comment le Moi du délinquant s'y prend pour composer avec ses nombreuses angoisses ainsi qu'avec les pressions morales venant de l'intérieur (Surmoi) comme celles provenant de l'environnement. Bien qu'ils décrivent le Moi du délinquant comme « faiblement développé et fonctionnant mal », Redl et Wineman rappellent qu'il peut s'avérer hypertrophié et extraordinairement efficace pour d'autres fonctions et tâches psychiques. Tout particulièrement, Redl et Wineman notent l'efficacité du Moi délinquant à le protéger des sentiments de culpabilité et de l'angoisse. Ils identifient donc chez les jeunes délinquants une série de fonctions du Moi très efficaces pour soutenir leur délinquance et, à l'inverse, une série de 22 déficiences du Moi qui handicapent grandement leur capacité d'adaptation sociale. Ces déficiences sont décrites et illustrées avec clarté et pertinence dans le troisième chapitre de leur livre *L'enfant agressif*. En voici la nomenclature :

1. L'intolérance du Moi à la frustration (notamment la difficulté d'accepter toute frustration sans débordement pulsionnel, impulsivité, agression ou panique ; le Moi se désorganisant rapidement).
2. Les difficultés du Moi à éliminer l'angoisse, l'insécurité et la crainte (même les plus faibles sentiments de peur et d'anxiété peuvent conduire à une totale perte de contrôle ; le Moi est obligé d'utiliser des mécanismes extrêmes et appauvrissants, tels que la fuite, l'attaque et la destruction).
3. L'incapacité du Moi de résister à la tentation.
 1.
 - Dans une « situation piège » (situation séduisante pour le jeune).
 - En raison de la « séduction du gadget ».
 - À cause de la contagion (le simple fait de voir un camarade faire quelque chose).
 1. La faiblesse du Moi devant l'excitation et l'intoxication psychologique du groupe (l'influence d'un groupe sur tout individu est connue mais semble particulièrement importante pour le délinquant).
 2. La « surdité du Moi à la sublimation » (le Moi « entendant » avant tout la voix des pulsions exigeant la satisfaction directe et immédiate).
 3. L'incapacité de prendre soin des objets en vue de leur utilisation future.
 4. La panique devant la nouveauté et la réaction par :
 1.
 - La connaissance illusoire (se leurrer soi-même par une illusion de connaissance rassurante).
 - La prise de possession agressive (comme la manipulation agressive et la destruction des objets).
 - La bouffonnerie et le ridicule (tourner en ridicule ce qu'on ne connaît pas).

1. L'incapacité de contrôler les « écluses du passé » (soit l'incapacité d'éviter que les situations vécues dans le passé ne viennent contaminer l'expérience présente).
2. La désorganisation du Moi devant le sentiment de culpabilité (plutôt que de prendre en compte un sentiment justifié de culpabilité pour tenter de changer ou de réparer le tort commis, le Moi délinquant a des réactions chaotiques comme le retrait, l'agression, la destruction d'objets, etc.).
3. « L'évaporation » des maillons de contribution personnelle dans la chaîne causale (évacuation par le fait même du sentiment de « responsabilité » dans certains événements).
4. L'incapacité du Moi à établir spontanément des contrôles de substitution (lorsque les structures ou contrôles extérieurs sont absents, par exemple).
5. L'incapacité de rester « raisonnable » sous le choc d'offres de satisfaction inattendues (notamment une avidité incontrôlable suite à l'offre de satisfaction).
6. L'incapacité d'avoir recours aux anciennes images de satisfaction lorsque la situation actuelle s'avère frustrante ou inadéquate (le Moi semble dépourvu de cette capacité de régression positive).
7. Le manque de réalisme devant les règles et la routine qui seront quasi systématiquement interprétées de façon persécutive.
8. La déficience de la notion du temps (notamment la difficulté à établir une distinction entre l'expérience subjective et la mesure objective du temps ; la confusion par rapport aux repères temporels concernant le passé et la difficulté d'imaginer le futur et de s'y projeter).
9. L'incapacité d'évaluer la réalité sociale (ils donnent ainsi l'impression qu'ils n'ont pas d'égard pour la réalité sociale).
10. L'incapacité d'apprendre de l'expérience (l'incapacité de tirer des déductions valables d'expériences antérieures).
11. L'incapacité de tirer des conclusions d'après ce qui est arrivé aux autres (variante de ce qui précède).
12. La réaction inadéquate à l'échec, au succès et à l'erreur (ces enfants sont si effrayés par l'échec qu'ils évitent nombre d'activités ; un succès a tendance à les rendre prétentieux et téméraires ; l'erreur semble les confirmer dans une identité négative).
13. La réaction inadéquate à la compétition (à cause de la difficulté à accepter les frustrations, le délai ; d'imaginer des buts à long terme ; d'accepter la défaite, les règles et l'autorité de l'arbitre, etc.).
14. La non-intégrité du Moi au contact du groupe (notamment l'incapacité de s'adapter au groupe et de renoncer à exploiter le groupe à des fins personnelles).
15. L'absence de réalisme dans l'évaluation de ses moyens.

37 Modes de défense du Moi. Si le Moi délinquant présente ainsi de nombreuses failles, Redl et Wineman montrent qu'il présente aussi des fonctions hyper-développées qui sont très efficaces à maintenir la délinquance du jeune. Ces auteurs décrivent ainsi une série de quatre grandes « stratégies » du Moi, celles-ci sont subdivisées en plusieurs manifestations comportementales ou de rationalisations typiques qui sont reprises ci-après. Redl et Wineman ont, à cet effet, choisi d'établir une liste exhaustive de ces tactiques défensives du Moi. Certaines d'entre elles sont d'ailleurs à ce point caractéristiques qu'ils les désignent par leur représentations phénoménologiques, et avec les mots mêmes utilisés par les jeunes :

1. La première stratégie vise à esquiver la sanction interne du Surmoi. Cette stratégie se manifeste notamment sous forme de rationalisations permettant l'évitement ou la dilution de la culpabilité :

1.

- « Il l'a fait le premier ! »
- « Tout le monde le fait ! »
- « Nous étions tous dans le coup ! »
- « Mais on m'a déjà fait la même chose à moi ! »
- « Il l'a cherché ! »
- « Il fallait que je le fasse, sinon j'aurais perdu la face ! »
- « Je n'en ai tiré aucun profit ! »
- « Mais ensuite je me suis réconcilié avec lui ! »
- « Lui-même n'est pas quelqu'un de si sensationnel ! »
- « Ils sont tous contre moi, personne ne m'aime, ils sont tout le temps en train de me provoquer ! »
- « Je n'aurais pas pu l'avoir autrement ! »

1. La seconde stratégie vise à rechercher un soutien à la délinquance. En plus des rationalisations citées précédemment, le Moi a recours à des tactiques pour jouir sans remords des gratifications délinquantes :

1.

- Dénicher de « mauvais amis ».
- Affinité pour la formation d'un gang.
- Attirance pour l'acte initiateur.
- Recherche de la tentation à la délinquance.
- Exploitation des lubies.
- Révolte pour la cause de quelqu'un d'autre.
- « Culture » des idéaux du Moi prônant la délinquance.
- Illusion d'être exceptionnellement épargné par les lois de la cause et de l'effet.
- Dépendance à l'égard des ambitions et des habiletés liées à la délinquance.

1. Cette troisième stratégie consiste à opposer une résistance face au changement qui s'exprime des façons suivantes :

1.

- Blocage à la confession.
- Fuite dans la vertu.
- Ostracisme du groupe contre les réformateurs.
- Éviter les gens dangereux pour sa délinquance personnelle.
- Refus de renoncer aux facteurs qui encouragent à la vie délinquante.
- Réfréner ses besoins d'amour, de dépendance et d'activité.

1. La quatrième stratégie consiste à mener une lutte ouverte contre les agents de changement et se manifeste ainsi :

1.

- Acuité de diagnostic dans les secteurs de combat.
- Esprit de procédure.
- Habileté à se servir des gens et de la chance.
- Absurdité des exigences.
- Provocation par anticipation.
- Diffamation organisée.

- Être l'ami de quelqu'un sans en subir l'influence.

38 Comme on peut le voir, pour se protéger de l'angoisse sociale et relationnelle qui les tenaille, ces jeunes développent très tôt des tactiques efficaces pour se défendre contre les sentiments conscients et inconscients de culpabilité. Lorsqu'ils deviennent plus âgés et qu'ils sont engagés dans une carrière criminelle, ces tactiques continueront de les protéger de la culpabilité que leurs actes antisociaux éveilleront. Ceci fait que les délinquants ne ressentent pas la nécessité d'être traités. En effet, malgré l'impasse relationnelle, sociale et développementale que vit le jeune, son équilibre psychologique est viable, et le protégera suffisamment bien de la souffrance morale pour qu'il ne désire pas changer. Pour certains délinquants, ce ne sera qu'avec la déception et l'insatisfaction profonde que leur mode de vie entraîne à moyen et à long terme qu'ils deviendront prêts à se remettre en question et à se confronter aux souffrances qu'ils endurent et font endurer aux autres.

Mailloux : l'identité négative

39 Ce dominicain du Québec a acquis une réputation internationale dans le domaine de la criminologie clinique. Il a fait œuvre de pionnier avec Denis Szabo pour intéresser le milieu universitaire québécois à la criminologie. À l'époque où cette discipline n'était pas encore enseignée au Québec, il a complété sa formation en psychologie aux États-Unis, en particulier en psychanalyse avec Gregory Zilboorg qui s'est aussi intéressé au phénomène de la délinquance. En plus de fonder l'Institut de Psychologie qui est devenu, sous sa gouverne, le département de psychologie de l'Université de Montréal, il a œuvré activement auprès de jeunes en difficulté, notamment comme directeur du Centre d'orientation et de réadaptation de Montréal, là où la profession de psychoéducateur est née et d'où a émergé le futur département de psychoéducation de l'Université de Montréal. Enfin, il a collaboré à la fondation du Montreal Psychoanalytic Club qui regroupait les premiers psychanalystes à exercer à Montréal et qui est devenu une société constituante de l'Association psychanalytique internationale. Son enseignement a laissé une marque profonde sur plusieurs générations de psychologues et de psychoéducateurs.

40 Au début de sa carrière, Noël Mailloux s'intéresse aux composantes psychologiques qui favorisent le développement de comportements délinquants chez les jeunes garçons. Auteur prolifique, l'essentiel de ses contributions se retrouve néanmoins sous une forme approfondie dans son livre *Jeunes sans dialogue*, publié en 1971. Bien que vers la fin de sa vie, il ait surtout insisté sur la nécessité de responsabiliser les jeunes délinquants face à leurs actes antisociaux, ce sont principalement ses travaux antérieurs à ce tournant que nous décrivons.

41 Rejet et identité négative. Une des idées maîtresses de Mailloux repose sur le fait qu'un jeune qui se sent défini par une identité négative risquera de devenir délinquant. Pour Mailloux (1971), c'est le rejet de la part d'un ou des deux parents qui est à la base de la construction d'une identité négative chez le jeune. Ainsi, se sentant rejeté dès son jeune âge, le garçon ne parvient pas à se construire une image positive de soi. Il s'identifie plutôt à ce que ses parents prédisent qu'il deviendra, c'est-à-dire une brebis galeuse, un bon à rien. Mailloux décrit comment les effets de ce rejet parental préparent mal l'enfant à s'insérer en classe puisque déjà à l'âge scolaire, il présente des retards de socialisation spécifiques. Ce garçon est plutôt porté à se méfier de l'autorité qu'à chercher à plaire à l'adulte. Quoiqu'il n'ait certes pas acquis une autonomie réelle, il est néanmoins endurci par le traitement humiliant et le peu de soutien qu'il reçoit de ses parents, et se montre, en conséquence, indépendant et très peu disposé au plan affectif à s'insérer dans le milieu scolaire, à obéir aux enseignants ou à être ouvert à l'apprentissage.

42C'est ainsi que l'identité négative du jeune se consolide à l'école où son comportement turbulent, sa méfiance, son indépendance farouche lui valent sans cesse d'être l'objet d'interventions et de remontrances. Mailloux souligne que même des enseignants dévoués et de grande expérience peuvent finir par rejeter certains de ces jeunes. Malheureusement, l'identité négative du jeune se trouve confirmée par les difficultés qu'il éprouve à l'école. Dès qu'il est réprimandé, même si cela est fait avec respect et gentillesse, il se sent confirmé dans son identité négative. Au fur et à mesure de son cheminement scolaire, non seulement est-il confronté à cette représentation négative de lui-même, celle du « bon à rien », de la brebis galeuse, mais de plus son comportement problématique se trouve justifié à ses yeux : personne n'attend rien de mieux de lui. À ce moment de son développement, le jeune a tendance à confondre son Moi avec son agir. Il s'en trouve profondément affecté dans son estime de lui-même. Tout se passe comme s'il était très difficile pour ce jeune de prendre une distance suffisante par rapport à son agir pour envisager de modifier son comportement. Il se hait d'agir comme il le fait mais, se sentant incapable de modifier ses réactions et ses agissements, n'ayant confiance en personne pour l'aider à y parvenir, il se sent essentiellement défini par son comportement.

43Ce qui apparaît paradoxal est le fait que plutôt que d'exprimer une faible estime d'eux-mêmes, nombre de ces jeunes semblent se surestimer. Vantards, ils racontent volontiers leurs exploits et se présentent comme omniscients et omnipotents. Bien entendu, ils cachent ainsi leur identité négative qui s'exprime à travers le sentiment d'être irrécupérablement ignorants, incapables et mauvais. Non seulement ils cachent leur identité négative mais ils surinvestissent une image idéalisée d'eux-mêmes pour compenser leur faible estime d'eux-mêmes (Casoni, 1985 ; Brunet, Legendre, 1983). En somme, l'identité négative du jeune constitue un fardeau dont le garçon cherche à se libérer, notamment en adoptant une conduite qui lui procure de l'excitation et maintient à distance respectable ses sentiments intimes de faillite. Les actes délictueux peuvent être ainsi vus en partie comme des moyens qui visent à maintenir un sentiment d'omnipotence compensatoire à l'identité négative. En effet, en se surévaluant, en niant ses limites et ses incapacités, ses échecs et ses angoisses, le jeune tente désespérément de se protéger du sentiment envahissant d'être mauvais auquel il s'est identifié.

44Cependant, le développement de son identité négative se fait souvent à partir de comportements bénins qui sont stigmatisés par des punitions indues des parents. Face à ces reproches abusifs, le jeune s'endurcit, sa colère se développe et ses comportements deviennent de plus en plus antisociaux. L'identité négative du jeune se confirme et le pousse à répéter dans tous ses rapports affectifs et sociaux ce qu'il croit qui est attendu de lui, c'est-à-dire de mal agir. Il est fréquent d'entendre alors un jeune faire une rationalisation : « Puisque je serai puni de toute façon, je suis aussi bien d'en profiter au maximum. » Mailloux (1971) note que ces jeunes semblent, en effet, contraints de répéter ce qu'ils croient qui est attendu d'eux. Toutefois, alors que le jeune enfant est habituellement motivé par le désir de plaire à ses parents ainsi qu'aux autres adultes de son entourage, le futur délinquant semble avoir renoncé à plaire. Il ne fait que répéter ce qu'il ressent comme son destin.

45**Le rôle du gang.** Alors que Mailloux propose que l'identité négative du jeune se voit confirmée par son expérience scolaire, il ajoute, comme Redl et Wineman, qu'elle est consolidée par l'appartenance à un gang. Rappelant que l'attrait du groupe est un phénomène fréquent et habituel chez tous les adolescents, il ajoute que le futur délinquant aura tendance, pour sa part, à s'identifier à un groupe qui partage les mêmes valeurs, ambitions et intérêts que lui. Contrairement à l'adolescent moyen pour qui l'attrait du groupe est éphémère,

l'attrait du gang pour l'adolescent qui est sous le joug d'une identité négative est plus durable. Même si le gang change, le désir de faire partie d'un groupe de pairs perdure. D'ailleurs, très souvent la délinquance du jeune s'installera durablement au cours de sa fréquentation d'un groupe de pairs. Une interprétation psychanalytique de ce phénomène réside dans le besoin de compenser une faible estime de soi par une identification narcissique au groupe.

46 Si pour le jeune dont parle Mailloux, le gang joue un rôle si important, c'est qu'il cherche à y créer une vie sociale dont il se sentira un membre à part entière. Pour Mailloux, l'appartenance au gang comble un besoin frustré depuis toujours pour ces jeunes, celui du sentiment d'appartenance. Ils y trouvent un environnement structuré, des règles et des codes de conduite qui ont un sens. Pour plusieurs jeunes, l'appartenance à un gang favorise la naissance d'un sentiment d'invulnérabilité et nourrit le sentiment d'omnipotence qui les protège de leur sentiment de dévalorisation. Rejetés à la maison et à l'école, ces jeunes trouvent enfin un lieu d'appartenance, le gang, mais paradoxalement, cette appartenance les marginalisera davantage.

47 Mailloux soutient, par ailleurs, que plus le jeune monte dans l'échelle hiérarchique de son gang et plus son prestige augmente au sein du groupe, plus il adopte un comportement délinquant. Souvent son désir d'obtenir encore plus de prestige et de satisfactions narcissiques le poussera à commettre des délits plus audacieux, cherchant avidement à épater ses pairs et à satisfaire ses désirs de toute-puissance. Dans ces conditions, il deviendra imprudent, arrogant et téméraire, ce qui le conduira, plus souvent qu'autrement, à l'arrestation. Du coup, les illusions d'être le plus fort, d'être toujours protégé et de tout pouvoir se permettre sont rompues. De surcroît, lorsque la position du jeune au sein du gang est précaire ou s'il fait partie d'un groupe sans véritables structures de pouvoir, son arrestation et son incarcération anéantiront son prestige au sein de son gang.

48 Alors que l'expérience scolaire confirme le jeune dans son identité négative, son expérience du gang consolide non seulement cette identité négative mais aussi sa délinquance. Ainsi, plus il avance en âge, plus il est prisonnier de son identité négative. Se dégager de ce carcan devient extrêmement difficile puisque son estime de lui-même est désormais intrinsèquement liée à son activité délictueuse. Renoncer à l'activité délinquante équivaut à renoncer à la seule façon qu'il a trouvée de se sentir valorisé.

49 L'incarcération déséquilibre fortement le jeune délinquant en le confrontant à la solitude, à la perte des repères identitaires du gang ainsi qu'à la perte des émotions fortes que la cessation des activités délinquantes entraîne. Plusieurs jeunes en deviennent passifs et déprimés, alors que d'autres cherchent à fuir psychologiquement en imaginant des scénarios de vengeance, des plans d'évasion ou encore en planifiant un « coup parfait ».

LE RÔLE DU GROUPE DE PAIRS EN SITUATION DE GARDE

Les observations et conclusions sur le rôle joué par le groupe de pairs dans la rééducation de jeunes délinquants proposées par Redl (1945) ainsi que par Mailloux (1971) rejoignent les résultats de travaux empiriques récents (Dishion, McCord et Poulin, 1999) selon lesquels le jeune qui est mis en situation de groupe, sous forme de groupes de soutien entre pairs délinquants, aura tendance à renforcer ses comportements délinquants. Ce que ces études confirment c'est que l'influence des pairs contribue significativement à soutenir le comportement délinquant, comme Mailloux ainsi que Redl l'avaient démontré, en renforçant l'identité négative et en se substituant au Surmoi individuel. Le pari fait par Redl et Wineman à Détroit, puis par Mailloux au Québec, a été de canaliser cette influence du groupe afin de favoriser le développement d'un sentiment d'appartenance qui soit davantage en accord avec des valeurs prosociales, et ce par la thérapie de milieu.

Ainsi, le fait d'offrir une thérapie de milieu valable au jeune, et surtout d'éviter la situation la plus néfaste qui consiste à laisser un jeune être influencé par un groupe de pairs délinquants, est de plus en plus acceptée. L'argumentaire contre le recours à de strictes mesures punitives de mise sous garde se trouve ici renforcé par un argument clinique s'ajoutant aux analyses statistiques qui démontrent clairement que la rééducation des jeunes délinquants au Québec contribue significativement à abaisser le taux de récidive par comparaison aux provinces qui préconisent la mise sous garde punitive (Kowalski, 1999 ; Trépanier, 1999). Ainsi, à la lumière de ces théories et de leurs démonstrations empiriques, il semble que le contenu punitif de la loi fédérale sur les jeunes contrevenants risque d'encourager la récidive en offrant au jeune une occasion unique de renforcer son identité délinquante.

50Le rôle joué par l'environnement familial. Un des aspects mis en relief par les travaux de Mailloux est l'influence déterminante de l'environnement familial dans le devenir délinquant. Les parents décrits par Mailloux ont des méthodes d'éducation lacunaires et perturbatrices. Ils éprouvent aussi des difficultés à remplir une fonction parentale adéquate et à assumer les restrictions et les responsabilités qu'entraîne leur rôle. Souvent, ces parents semblent attendre trop de leur enfant et font preuve de manque d'indulgence à son endroit. Ils méconnaissent les limites normales imposées par l'immaturation de l'enfance ; ils sont déçus, ou pire, ils se sentent honteux comme parents de voir leurs enfants agir comme des enfants. Un cercle vicieux s'installe alors facilement : l'insatisfaction des parents est communiquée à l'enfant qui se sent impuissant à agir autrement, coupable de décevoir ses parents et, de plus en plus découragé et enragé, il provoque de plus en plus la colère et la déception de ses parents. Le parent déçu réagit par des attitudes de rejet de son enfant, qui s'y attend de plus en plus. Tout nouveau défi développemental de l'enfant devient un nouveau terrain de conflit et d'incompréhension, donnant raison à chacun de se méfier de l'autre.

51Le développement de la conscience morale de ces enfants en est perturbé. Mailloux (1965) considère que ces enfants sont écrasés par un Surmoi excessivement sévère qui les condamne irrémédiablement. Manquant de repères identificatoires autres que ses parents, il éprouve de la confusion à propos de ce qui est bien et ce qui est mal, et comprend mal les normes sociales. En outre, ayant développé une attitude défensive d'autoprotection, il est trop égocentrique pour tenir compte des autres. Pour Mailloux, le Surmoi du délinquant est pathologique puisqu'il condamne le jeune à ressentir une culpabilité intense même si aucun acte délictueux n'est commis, même en pensée. Cette culpabilité écrasante est inhérente à l'identité négative du délinquant qui doit recourir à toutes sortes de stratagèmes pour faire taire la voix de sa conscience afin de ne pas devenir déprimé.

[Le Blanc et Fréchette : délinquances au pluriel](#)

52Marc Le Blanc et Marcel Fréchette sont deux chercheurs montréalais qui ont largement contribué au développement d'une compréhension globale du jeune délinquant. Professeurs de criminologie et de psychoéducation à l'Université de Montréal, ils sont particulièrement bien connus grâce à leur livre, *Délinquances et délinquants* (1987). Ils y présentent les résultats d'une recherche importante au cours de laquelle ils ont tenté de soumettre à la vérification empirique un certain nombre de descripteurs phénoménologiques de la personnalité des jeunes délinquants des centres de rééducation au Québec au cours des années 1960. En ce sens, c'est principalement sur le plan de leurs résultats de recherche et des analyses fines qu'ils en ont fait que leurs contributions gardent une orientation résolument psychodynamique.

53Dans ce livre, Fréchette et Le Blanc abordent quelques aspects de la délinquance, et en proposent une définition « criminologique » :

une conduite *JUVÉNILE* [...] *DÉROGATOIRE*, puisqu'elle va à l'encontre des prescriptions normatives [...] *INCRIMINABLE* [...] *SÉLECTIONNÉE*, puisqu'elle n'englobe qu'un nombre limité d'actes dont le calibrage, en matière de dangerosité sociale est acquis et présente un haut degré de stabilité (Fréchette, Le Blanc, 1987, p. 28).

54 En plus de donner une définition criminologique de la délinquance des adolescents, leurs études permettent de dégager un tableau descriptif assez complet de ce type de délinquance : ampleur des délits ; catégories de délits ; aspects cachés et judiciairisés de celle-ci ; précocité, gradation et persistance des conduites délictueuses. Ainsi, ils tentent de dresser des portraits types de jeunes délinquants et développent une typologie qui vise à distinguer les délinquants sporadiques des délinquants explosifs, des délinquants persistants intermédiaires et des délinquants persistants graves sur la base de caractéristiques psychologiques et sociales bien définies. Bien que les caractéristiques psychologiques qu'ils dégagent ne soient pas étudiées dans une optique psychanalytique et soient conçues davantage dans une optique nomothétique comparative, un certain nombre de ces constatations rejoignent des études psychanalytiques sur le sujet.

55 Par exemple, Fréchette et Le Blanc (1987) notent chez le « délinquant sporadique » un déficit prononcé de la représentation sociale de soi ; une image de soi négative où s'entremêlent de l'insécurité, de la méfiance et de l'insatisfaction ; et enfin une propension à agir sans tenir compte des attentes collectives. Le groupe de « délinquants explosifs » présente quant à lui un portrait plus sombre que le premier groupe. Il s'agit en général de décrocheurs scolaires qui ont souvent été expulsés de l'école. Selon Fréchette et Le Blanc (1987), il s'agit du groupe de délinquants qui présentent le plus de ressentiment contre la famille d'origine, ainsi qu'une difficulté considérable à se sentir liés à autrui. Ils présentent une sorte d'irascibilité permanente qu'ils ont peine à maîtriser mentalement. Quant aux « délinquants persistants intermédiaires », selon Fréchette et Le Blanc, ils s'en tirent mieux que le groupe des « explosifs » ou des « persistants graves » sur certains points, notamment par leur capacité plus forte à se lier à autrui. Ils ont cependant aussi une conception négative d'eux-mêmes, et sont empêtrés dans la morosité, la méfiance et l'hostilité. Leur vision de l'avenir est bouchée. Fréchette et Le Blanc (1987) décrivent enfin les « délinquants persistants graves » comme un groupe qui se démarque nettement des trois autres par diverses mesures. La plupart de ces adolescents se trouvent très tôt coupés d'un encadrement familial adéquat et même des institutions mises à leur service par la collectivité. Les instruments psychologiques utilisés dans la recherche (inventaire de Jessness, échelle de Gough, inventaire d'Eysenck) révèlent beaucoup de carences chez ces jeunes, dont une capacité faible de s'associer à autrui, un appauvrissement interpersonnel, un concept de soi chargé de destructivité, de la méfiance, de l'hostilité, une impression d'être coupés des autres, une fuite dans l'agir et un refuge dans l'insensibilité.

[Kernberg : pathologies du narcissisme](#)

56 Parmi les auteurs nord-américains contemporains, Kernberg est probablement celui qui a le plus contribué à la théorisation moderne du fonctionnement psychique du criminel. Président de l'Association psychanalytique internationale, brésilien de naissance, polyglotte, Kernberg a d'abord été formé à la psychiatrie en Amérique du Sud, à Santiago au Brésil, avant d'entreprendre une carrière psychanalytique à New York. Il est professeur de psychiatrie au Cornell University Medical College, directeur médical du New York Hospital-Cornell Medical Center et psychanalyste didacticien au Columbia University Center for Psychoanalytic Training and Research. Son épouse Paulina Kernberg est aussi médecin-psychiatre et une psychanalyste reconnue pour son travail auprès des enfants présentant des troubles sévères

de comportement, qu'elle traite avec une méthode combinant la psychothérapie psychanalytique et la thérapie de milieu (1990).

57 Résolument inscrit dans un courant psychiatrique américain au sein duquel la classification précise des troubles psychologiques prend un essor considérable, Kernberg axe son œuvre théorique principalement sur la compréhension des pathologies du narcissisme (de 1967 à 1998). Au fil de ses travaux, il proposera non seulement une catégorisation des structures de personnalité narcissique mais également il décrira avec rigueur la dynamique interne en jeu, notamment en s'attardant aux types de relations interpersonnelles, aux motivations inconscientes et aux stratégies défensives qui y sont privilégiées. En outre, il en tracera de façon exhaustive les défis et enjeux thérapeutiques, en axant sa réflexion sur les aléas et les vicissitudes du transfert qui s'y déploie. Pour Kernberg, les personnes qui souffrent d'une pathologie du narcissisme présentent des caractéristiques spécifiques et stables qui se manifestent par des altérations autant de la structure du Moi et du Surmoi que des relations interpersonnelles intériorisées. En ce qui concerne la problématique délinquante, Kernberg tente de préciser et d'expliquer la logique interne et, en grande partie inconsciente, qui motive l'attitude du criminel envers lui-même et envers les autres. Son effort de théorisation, bien qu'il soit résolument psychanalytique, s'inscrit cependant dans une tradition épistémologique de type psychiatrique. En ce sens, il porte une attention particulière à la description de catégories généralisables et à l'opérationnalisation de ces concepts en vue de leur utilisation diagnostique.

PHÉNOMÉNOLOGIE DES PERSONNES PRÉSENTANT UNE PATHOLOGIE DU NARCISSISME

Toutes les personnes qui souffrent d'une pathologie du narcissisme ne présentent pas nécessairement des conduites antisociales. Néanmoins, un bon nombre de personnes qui ont des carrières criminelles, particulièrement parmi celles qui connaissent un certain succès dans cette carrière, présentent un ensemble de traits de personnalité relevant d'une pathologie du narcissisme.

Les personnes qui présentent une pathologie du narcissisme se caractérisent principalement par une très importante centration sur elles-mêmes et un degré élevé de référence à elles-mêmes dans leurs interactions avec les autres. Par exemple, elles manifestent un grand besoin d'être aimées et admirées par les autres, recherchant activement les situations et les relations interpersonnelles dans lesquelles elles seront louangées, le centre de l'attention ou encore l'objet d'hommage. *A contrario*, elles témoignent de peu d'empathie envers autrui et retirent peu de satisfaction du partage ou de l'échange, valeurs d'ailleurs qui leur apparaissent étrangères.

Les individus qui présentent une pathologie du narcissisme auront d'ailleurs tendance à être envieux des autres, ce qui se traduit défensivement par une tendance à mépriser les personnes dont elles sont envieuses. Par ailleurs, ces individus auront tendance à idéaliser les gens de qui ils attendent des gratifications ou qui peuvent servir à augmenter leur prestige et, simultanément à déprécier ceux de qui ils n'attendent rien. Très souvent, leurs relations avec les autres s'apparentent à de l'exploitation, ou peuvent même être franchement de nature parasitaire. En ce sens, ils ont le sentiment d'être en droit de posséder, de contrôler et d'exploiter les autres. Cette façon particulière d'être en relation amène la personne qui présente une pathologie du narcissisme à se sentir justifiée de recourir à tous les moyens pour parvenir à ses fins, et ce d'autant plus facilement qu'elle semble incapable de se mettre à la place de l'autre. Ces individus sont facilement envahis par des sentiments de colère, de ressentiment et des désirs de vengeance, tout en éprouvant beaucoup de difficulté devant leurs autres émotions, se défendant notamment avec vigueur contre tout sentiment de

tristesse. Conséquemment, ils passent facilement à l'acte et, à défaut de contraintes morales internes efficaces, s'avèrent parfois dangereux. Bien que les individus qui présentent une personnalité narcissique ressentent le besoin d'être l'objet de l'admiration d'autrui, ils s'avèrent incapables de faire véritablement confiance à l'autre et d'accepter d'être dépendants affectivement de quiconque, en raison d'une profonde méfiance et d'une tendance à déprécier les autres. Ainsi, bien qu'à un niveau superficiel, ces personnes peuvent paraître charmantes et douées d'une grande facilité relationnelle, elles s'avèrent incapables d'engagement durable. Aussi les relations qu'elles développent seront souvent intenses quoique de courte durée, unidirectionnelles et plutôt frustrantes pour l'autre. Pour l'individu qui présente une personnalité narcissique, les relations seront conflictuelles mais aussi source de frustration et de colère, du fait surtout de son avidité relationnelle, impossible à assouvir. La méfiance fondamentale ainsi que la frustration inévitable liée à toute relation contribuent à nourrir une angoisse importante qui est éveillée dès qu'un lien à l'autre est susceptible de devenir significatif. En réaction à cette peur de la relation significative, la personne qui présente une pathologie du narcissisme aura tendance à développer défensivement une grande indépendance et à tenter de se suffire à elle-même. Ces individus croient fermement qu'il leur faut se protéger des autres, qu'il vaut mieux être celui qui contrôle pour ne pas être celui qui est contrôlé, qu'il vaut mieux être celui qui domine afin de ne pas être dominé. Cette attitude fondamentale s'accompagne d'une tendance à recourir au mépris, à l'arrogance et à la condescendance pour contrôler la distance relationnelle à l'autre et se préserver ainsi de l'angoisse éveillée par les relations interpersonnelles.

58Kernberg accepte l'idée que des composantes génétiques et constitutionnelles, notamment neurochimiques et neurohormonales, puissent avoir un effet sur la propension à présenter un comportement agressif (Stone, 1993). De même, citant Paris (1993), il reconnaît l'importance de l'environnement, en particulier le fait d'avoir été, dès un jeune âge, exposé ou victime de violence et de traumatismes, comme facteurs associés aux pathologies sévères de la personnalité (troubles de la personnalité selon le DSM-IV). Ces prémisses établies, Kernberg (1967, 1970, 1992a, 1992b) propose une classification des pathologies de la personnalité par lesquelles un comportement délinquant peut s'exprimer. Il balise les enjeux psychothérapeutiques associés à chacune de ces pathologies, notamment en ce qui concerne les indications de traitements psychothérapeutiques, et leurs particularités transférentielles et contre-transférentielles. Par la suite, les travaux de Kernberg ont porté sur les distinctions à faire entre agressivité, rage, haine et destructivité, puis plus spécifiquement sur le rôle des affects (1992a, 1995) comme médiateurs dans la dynamique interne de la personne qui présente des comportements antisociaux.

59Tout en puisant dans la théorisation kleinienne, notamment en utilisant les concepts d'objets intériorisés, Kernberg se réclame aussi d'Edith Jacobson (1964), psychanalyste américaine, qui a élaboré une conceptualisation complexe du développement du Surmoi. Kernberg s'intéresse donc aux effets de l'intériorisation de relations d'objets en ce que celles-ci ont un impact déterminant sur la vision qu'a l'individu de lui-même, de son environnement ainsi que sur les mécanismes de défense auxquels il doit recourir pour se protéger des attaques qui proviennent d'objets internes vécus comme sadiques et persécuteurs.

60***Perturbations du Moi et du Surmoi.*** À la suite de nombreux autres auteurs psychanalytiques, Kernberg (1970, 1975, 1992a, 1998) soutient que l'individu qui présente des tendances antisociales souffre de perturbations dans le développement du Moi et du Surmoi. Plus précisément, Kernberg soutient que l'absence de remords, fréquemment rencontrée

chez les délinquants dits psychopathes, bien qu'elle constitue habituellement un prédicteur d'échec thérapeutique, cache, en fait, un Surmoi cruel et d'un rare sadisme. Cependant, les manifestations de ce Surmoi cruel, sous forme de sentiments de culpabilité inconscients, ne sont perceptibles que dans les rares conditions où l'équilibre défensif de la personnalité a été fragilisé, à la suite de l'action psychothérapique ou encore à la suite d'un événement traumatogène, par exemple. Pour les personnes dont la personnalité est désignée comme étant psychopathique, soit une organisation de personnalité associée dans sa nosographie au narcissisme malin, ce Surmoi excessivement perturbé n'est pas compensé au sein de la psyché par la présence d'objets internes « bons » qui puissent faire contrepoids aux effets perturbateurs de ce Surmoi despotique. De plus, pour échapper à la cruauté du Surmoi, la personne dite psychopathe doit projeter son Surmoi sur autrui, ce qui a comme conséquences à la fois de réduire la possibilité d'auto-contrôle et de la condamner à voir les autres comme des empêcheurs, sévères et culpabilisants.

61 Les vicissitudes de la rage. Dans ses travaux théoriques, Kernberg (1990a, 1990b, 1995, 1998) conçoit les affects comme des composantes instinctives communes à tous les humains. Les affects émergent dès les débuts de la vie et s'organisent graduellement par la mise en place des relations d'objet en deux grandes catégories. D'un côté, les affects agréables de gratification et de satisfaction s'organisent en tant que libido ; de l'autre côté, les affects déplaisants, douloureux et négatifs s'organisent en tant qu'agressivité. Les affects sont donc des composantes innées, soit des modes de réactions déterminées génétiquement et constitutionnellement déclenchées par les expériences corporelles et physiologiques ressenties dès le début de la vie.

62 La rage est ainsi vue comme l'affect fondamental de l'agression en tant que pulsion (*aggression* en anglais). Les vicissitudes de la rage donnent naissance à la haine et à l'envie, et dans ses formes plus atténuées, aux humeurs d'irritation et de colère. De façon analogue, pour Kernberg, l'affect d'excitation sexuelle constitue l'affect fondamental de la libido qui évolue, au plan développemental, à partir de l'affect d'élation ressenti par le bébé en réponse aux contacts avec la mère. À travers cette conceptualisation des affects, Kernberg tente de résoudre la dichotomie artificielle, à son avis, dans le débat « nature-culture ». Selon Kernberg donc, tout en puisant dans des composantes innées universelles, les affects s'organisent en fonction de l'environnement réel et des premières relations d'objets vécues par le nourrisson. Ces influences, dépendant de leur valence prédominante, feront en sorte qu'un enfant donné se développera soit sous le primat des pulsions agressives ou des pulsions libidinales. Par exemple, chez un enfant qui se développera sous le primat des pulsions agressives, ce qu'il y a d'inné en lui, au plan des affects, aura été influencé tant par la douleur dont il a souffert, les expériences traumatiques qu'il aura subies, aussi bien que par les caractéristiques de ses premières relations avec les objets parentaux.

63 Dès le début de la relation affective avec la mère (et le père), l'expérience de soi du nourrisson en interaction avec l'objet (père et mère) donne naissance à un monde intrapsychique au sein duquel ces relations d'objet sont investies agressivement ou libidinalement, selon leurs qualités gratifiantes ou frustrantes. Les expériences fondamentales qui forment l'inconscient sont constituées pour Kernberg de ces relations entre les représentations de soi et les représentations d'objets vécues dans un contexte d'affects d'hostilité ou d'élation.

64 L'affect de rage évolue avec le développement de l'enfant. D'abord, la fonction de la rage est d'éliminer la source de la frustration ou de la douleur. La rage, pour Kernberg (1990b, 1995), est donc toujours une réaction à la douleur ou à la frustration, bien que son intensité

puisse être fonction de caractéristiques instinctuelles innées. Au fur et à mesure du développement des capacités cognitives et des relations d'objet, le but de la rage devient ensuite d'éliminer l'obstacle à la gratification ; puis cette deuxième fonction devient la base de la troisième fonction qui est d'éliminer le « mauvais objet », qui est vu comme celui qui empêche la gratification. Une quatrième fonction, plus évoluée de la rage, est de faire souffrir l'objet perçu comme mauvais. Ici on le voit, il s'agit d'une fonction encore plus complexe car elle allie la pulsion agressive à la pulsion libidinale, à travers le sadisme qui est une condensation de l'agressivité et du plaisir. Puis, le développement amènera cette rage à une étape plus évoluée. Plutôt que de faire souffrir l'objet, il s'agira alors de le dominer et de le contrôler. Et finalement, l'étape la plus évoluée de la rage, que Kernberg conçoit comme une forme de sublimation de celle-ci, s'inscrit dans la recherche de l'autonomie, de l'affirmation de soi et de la liberté.

65 Pour Kernberg (1990b, 1995), la rage constitue fondamentalement une réponse à un état de détresse et sa transformation vers des expressions socialement acceptables ne peut se faire qu'à la suite d'un long processus développemental au cours duquel il importe que les expériences de détresse et de frustration ne prédominent pas sur les expériences où l'enfant s'est senti gratifié et en sécurité. De là, progressivement, et au fur et à mesure que les capacités adaptatives de l'enfant se développent, il devient capable de mieux tolérer la frustration, de surseoir à la réalisation de certains désirs de nature égocentrique et d'être de plus en plus capable de réprimer les affects de rage lorsqu'ils surviennent.

66 On peut mettre en parallèle cette description par Kernberg de l'évolution vers un meilleur contrôle de désirs purement égocentriques avec les idées de De Greeff concernant l'amour pour autrui. Mais un tel renoncement à la satisfaction des désirs égocentriques, sans égard à autrui, ne peut se faire que si au préalable il y a eu pour cet enfant une satisfaction suffisante de ses mêmes besoins et désirs narcissiques.

67 Tout individu doit apprendre à gérer de la façon la moins coûteuse possible, tant pour lui-même que pour son entourage, ses affects de rage. Il s'agit en quelque sorte de réussir à transformer l'affect brut de rage en combativité, en persévérance, en courage et en détermination. Il s'agit d'un détournement de l'énergie agressive vers des buts qui seront profitables autant à l'individu lui-même qu'au groupe social dont il fait partie.

68 **La haine et le désir de détruire.** Quant à la haine, Kernberg (1990a) soutient qu'il s'agit d'une émotion complexe qui est issue de l'affect plus indifférencié qu'est la rage. Lorsque la haine constitue un trait dominant de la personnalité, elle s'exprime habituellement tant à travers le désir de détruire l'objet, vu comme mauvais, qu'à travers les souhaits de le faire souffrir et de le contrôler. Ceci contrairement à la rage qui demeure une manifestation transitoire et plutôt désorganisée. Une autre caractéristique de la haine est son association à un désir de vengeance. Le désir de vengeance peut servir non seulement de carburant à la haine mais quelquefois de rationalisation pouvant masquer ses sources véritables.

69 Une forme de haine particulièrement complexe et destructrice est l'envie. Elle peut être définie comme le désir destructeur dirigé contre ce qui est désiré selon le scénario suivant : le sujet désire obtenir de l'objet ce qu'il perçoit comme bon (qualités, amour, etc.) ; lorsque le sujet ne peut obtenir de l'objet ce qu'il désire, animé de haine, il cherche à détruire à la fois l'objet et ce qu'il désire de l'objet. Alors que dans la haine, l'affect est ressenti envers un objet frustrant vécu comme mauvais ; dans l'envie, l'objet est d'abord vécu comme bon et désirable. Cependant, il peut ensuite se greffer à l'envie un fantasme explicatif à base de projection, laissant croire que si l'objet ne veut procurer au sujet ce qui est désiré, c'est qu'il voudrait conserver égoïstement pour lui-même ce qui est tant convoité. Il en résulte une

émotion complexe à travers laquelle le sujet est paradoxalement confronté au désir de détruire la source même qui permettrait la satisfaction de son besoin. L'envie, comme Klein (1946,1957) l'a bien démontré, provoque des sentiments de désespoir profond puisque l'objet de la frustration coïncide exactement avec l'objet qui pourrait permettre la satisfaction. À ce propos, Kernberg (1992a, 1992b, 1995) note avec justesse que la haine et l'envie constituent des affects prédominants chez un grand nombre de personnes qui présentent des tendances antisociales et autodestructrices.

70La description par Kernberg du rôle des affects de haine et d'envie chez les individus dont la personnalité est antisociale est explicitement liée à l'idée que ces affects naissent chez eux d'une frustration réelle de la part d'un objet ou des objets parentaux. Cet état de frustration chez l'enfant est associé à une relation à des parents qui sont d'abord préoccupés par leurs propres besoins narcissiques et qui ont une attitude agressive envers leur enfant, ou même le maltraitent. Selon la psychanalyse, l'existence en tout individu de pulsions agressives est une donnée théorique fondamentale. Selon Freud, l'existence de pulsions agressives doit être considérée comme faisant intrinsèquement partie de la nature même de l'être humain. Selon la majorité des théoriciens postfreudiens, l'existence des pulsions agressives doit être considérée comme un fait indépendant de toute frustration réelle de l'objet et même comme une donnée préalable aux premières relations d'objets. Comment concilier la position de Kernberg sur la haine réactionnelle des individus qui présentent une personnalité antisociale et ces théories psychanalytiques des pulsions ? En fait, il faut y voir une différence qualitative importante qui reconnaît par le fait même la grande importance de l'environnement familial sur le développement des affects de nature agressive. Ainsi, on peut imaginer qu'un enfant dont l'environnement familial est sain, *good enough* selon l'expression de Winnicott (1971), pourra intégrer et utiliser ses pulsions agressives sans trop développer de haine et d'envie. L'environnement « suffisamment bon » lui permettra, sans nier sa propre agressivité, de médiatiser sa destructivité à travers l'amour et les processus d'identification aux objets aimants. En effet, les frustrations vécues par l'enfant seront rendues tolérables par la présence de parents aimants soucieux du bien-être et du développement de celui-ci, plutôt qu'hostiles et égocentriques. Dans ces cas, l'enfant ne grandira pas avec une haine visant la destruction de l'objet parental, haine qui serait par la suite déplacée sur d'autres objets, car il aura confiance en la bonté de l'objet et en la possibilité d'être aimé de lui. En somme, bien que tous les enfants vivent des frustrations, c'est le fait de vivre ces frustrations dans un environnement hostile où le rapport du parent à son enfant est davantage régi par son propre égocentrisme que par son amour pour son enfant qui transformera les pulsions agressives de ce dernier en haine et qui ouvrira la voie à une solution antisociale.

71Kernberg (1998) rappelle que les personnes qui ont été victimes de traumatismes psychologiques ou encore de maltraitance physique ou sexuelle développeront une personnalité dans laquelle la haine jouera un rôle important. Par contre, les individus qui, dans leur jeune âge, ont souffert de l'indifférence de leurs parents et qui ont été utilisés narcissiquement par ceux-ci, risquent d'avantage d'être aux prises avec des affects de haine fortement teintés d'envie. Devant la pression de forts sentiments de haine, et plus particulièrement de haine teintée d'envie, les développements cognitifs et émotifs de l'enfant sont perturbés, notamment en raison du besoin de contrôler l'intensité sinon l'existence même, d'affects aussi désorganisateurs. Cette tendance au déni de sa propre réalité psychique donne lieu à diverses manifestations psychopathologiques rencontrées fréquemment dans la délinquance : tendance à décharger l'affect dans l'agir plutôt que de le mentaliser, actes impulsifs, carences de mentalisation amenant des difficultés d'attention et

de concentration qui, à leur tour, peuvent inhiber la curiosité intellectuelle et, en conséquence, nuire au développement intellectuel et à la réussite scolaire. Cette constellation de troubles cognitifs a été décrite longuement par Redl et Wineman (1951). Elle a été identifiée empiriquement, notamment par Tremblay et coll. (1992) dans la population québécoise ainsi que par Glueck et Glueck (1950) aux États-Unis, et théorisée comme un défaut de mentalisation par de nombreux auteurs psychanalytiques, dont Brunet (1995).

72 En fait, non seulement les personnes qui présentent une personnalité antisociale doivent composer avec une envie et une haine importantes, mais Kernberg (1970, 1984, 1992b), comme bien d'autres auteurs psychanalytiques, montre que leur Surmoi est extrêmement cruel et source d'un sentiment de culpabilité inconscient en raison de la présence en eux de cette haine. Ainsi, contrairement à la croyance populaire, la personne qui est antisociale vit de très importants sentiments de culpabilité inconsciente. Cependant, plutôt que d'en être affectée comme le déprimé par des remords, par un sentiment conscient de culpabilité ou un sentiment d'indignité, la personne antisociale utilise de nombreux mécanismes psychiques pour éviter de ressentir cette culpabilité. Kernberg montre que les personnes qui sont antisociales déjouent les effets d'un Surmoi cruel à l'aide de rationalisations, de clivage, de déni et de projection. En réalité, il est extrêmement rare de rencontrer des personnes antisociales qui n'auraient pas un Surmoi suffisant pour provoquer de la culpabilité inconsciente. L'absence manifeste de culpabilité provient la plupart du temps de la projection de ce Surmoi à l'extérieur, ce qui fait que l'individu se sent accusé, surveillé, agressé de l'extérieur plutôt que de se sentir coupable. À cet effet, les conceptions de Kernberg au sujet des défenses contre les sentiments de culpabilité chez les délinquants rejoignent ce que Redl et Wineman (1951) ont décrit avec finesse et précision comme des stratégies pour se protéger des effets du Surmoi.

LE DÉVELOPPEMENT DE LA CAPACITÉ DE FAIRE DES CHOIX

Arieti (1972) est un des auteurs qui ont écrit sur le développement du processus de choix chez le jeune enfant. Le choix, explique Arieti, implique la volonté et la capacité d'agir. Il soutient que la volonté apparaît, au plan développemental, à partir du moment où le jeune enfant commence à être capable d'exercer un contrôle moteur sur ses activités et ses fonctions physiologiques. En effet, l'activité du bébé cesse de n'être qu'un pur mouvement associé au plaisir à partir du moment où il perçoit qu'il peut exercer un contrôle sur son activité, dès lors l'activité devient action et revêt une dimension sociale. C'est dans ce sens qu'Arieti dira que le premier *non* de l'enfant est en même temps son premier véritable *oui*. Un des exemples choisis par Arieti pour illustrer son propos est l'apprentissage de la propreté. Le petit enfant perçoit l'urgence de la défécation, il peut se laisser aller, comme il l'a toujours fait jusqu'alors. Cependant, il perçoit aussi une autre pression, celle de plaire à sa mère qui lui demande de surseoir à la défécation immédiate, de tolérer un délai, soit le temps nécessaire pour se rendre à la toilette. Arieti observe que le petit enfant est donc confronté à un choix qui peut être posé de deux façons différentes, soit en termes de frustration ou en termes de plaisir. Il a donc à choisir entre deux frustrations, soit celle du délai dans la défécation ou celle du déplaisir causé à la mère ; ou entre deux plaisirs, celui de la défécation immédiate ou celui de plaire à sa mère, en fonction de la façon dont le problème se pose à lui. Ces processus de choix, répétés pour plusieurs fonctions, et dans de nombreuses sphères de sa vie, imposent un travail mental qui favorisera le développement de fonctions cognitives et psychologiques importantes chez l'enfant. Ainsi, le développement du rapport au temps est rendu possible grâce au délai dans la satisfaction que s'impose l'enfant, le développement de la maturité est rendu possible grâce au renoncement à une partie de l'amour de soi-même au

profit de l'amour pour la mère et de la mère, renoncement duquel découle également le développement d'un plaisir social là où il n'y avait auparavant qu'un plaisir exclusivement centré sur sa satisfaction. Cette illustration permet de se rendre compte de la complexité du cheminement nécessaire au développement de la capacité de faire des choix qui soient à la fois optimaux pour l'individu et acceptables vis-à-vis d'autrui. Une influence punitive trop grande de la part de la mère, soit parce qu'elle est démesurée et abusive ou parce que cette influence est exercée prématurément par rapport aux capacités de l'enfant risque, en effet, de provoquer chez l'enfant la révolte ou, son contraire, une soumission servile à l'autorité. De l'autre côté, le défaut de la part de la mère de demander à l'enfant d'accepter de renoncer progressivement à la satisfaction de son plaisir immédiat risque de nuire à la socialisation de l'enfant en l'enfermant dans une illusion, celle qu'il n'est pas tenu de reconnaître les besoins et les désirs d'autrui.

73 Indications thérapeutiques. En discutant des difficultés du traitement des individus qui présentent un syndrome de narcissisme malin accompagné d'un comportement antisocial, Kernberg (1992a) met en garde les thérapeutes contre la tentation d'offrir une psychothérapie psychanalytique aux patients chez qui l'importance de l'hostilité est associée à un fonctionnement très pathologique du Surmoi. Il rappelle, qu'à défaut de l'efficacité des contraintes internes contre la mise en acte de leur hostilité, ces personnes peuvent devenir très dangereuses. De plus, les personnes qui présentent un comportement antisocial ne peuvent être traitées à moins que le thérapeute ait raisonnablement confiance que le cadre dans lequel la psychothérapie se déroulerait soit suffisamment structurant pour protéger le patient, le thérapeute et les autres personnes de l'entourage lorsque les énormes forces destructrices seront mises en relief par le transfert. Par contre, plusieurs expériences de psychothérapie psychanalytique dans un milieu thérapeutique très encadrant et dans des milieux de détention ont été tentées avec succès (Brunet et Legendre, 1983, Brunet et coll., 1985).

74 Au-delà des débats concernant les indications thérapeutiques, Kernberg (1992a, 1995) propose que la première tâche dans toute entreprise thérapeutique avec une personne présentant une personnalité à composante antisociale consiste à établir un contrat visant à minimiser la tromperie, les mensonges et le recours aux agirs antisociaux en cours de traitement. Ce type d'entente, enchâssée dans un cadre thérapeutique à la fois ferme mais flexible, est non seulement nécessaire à l'établissement d'une véritable alliance thérapeutique, mais de plus constitue, dans un premier temps, le point focal du traitement psychothérapique. Un long travail préparatoire est en effet nécessaire avant de pouvoir aider l'individu d'abord à reconnaître l'existence en lui-même d'affects violents, dont la haine et l'envie constituent les plus angoissants, avant d'être en mesure de comprendre comment ces affects complexes, ainsi que les défenses contre ces affects, le font agir. Kernberg précise l'importance jouée par l'interprétation systématique de ce qu'il nomme le transfert psychopathique dans l'établissement d'une alliance thérapeutique. Comme ce type de transfert se caractérise par le recours à des manœuvres conscientes qui visent à tromper le psychothérapeute, notamment par la malhonnêteté, le mensonge, le silence sur certaines informations importantes ou l'adoption d'une attitude séductrice, il est impérieux pour le thérapeute d'y concentrer d'emblée son travail interprétatif. À défaut de le faire, le psychothérapeute ne pourra mettre en branle un processus thérapeutique authentique et efficace.

75Le transfert paranoïde. Le dépassement du transfert psychopathique permet habituellement de révéler un transfert paranoïde qui se manifeste notamment par la conviction du patient d'être utilisé, manipulé et contrôlé par le psychothérapeute, comme il s'est senti jadis manipulé par son entourage, et comme il se sent toujours l'objet de tentatives de manipulations dans ses relations interpersonnelles. C'est au cours d'un transfert de ce type que les représentations de soi et d'autrui en termes d'opposés dynamiques (dominant/dominé ; tyran/victime ; oppresseur/oppri  ) font l'objet du travail interprétatif du thérapeute.

76Quant au lien entre la sévérité de la perturbation du Surmoi et le type de transfert qui se développera en cours de traitement, Kernberg (1992a) s'appuie sur le concept kleinien d'un Surmoi primitif de nature pers  cutive (Klein, 1940,1946) et plus particulièrement sur les développements subséquents proposés par Jacobson (1964). Ainsi, lorsque l'hostilité prédomine la vie affective du petit enfant, soit en raison de facteurs génétiques, constitutionnels ou d'un environnement familial pathologique, le Surmoi sera dominé par l'hostilité et habité par des figures hostiles. Le Surmoi constitue alors une menace pour le Moi. Il est à noter que l'existence d'un Surmoi pathologiquement cruel, constitué essentiellement de figures hostiles pers  cutrices, donnera souvent naissance à une psychopathologie dépressive, le Surmoi attaquant le Moi sans relâche (Brunet et Casoni, 1989). Cependant, tel n'est pas le dénouement observé chez le délinquant qui réussit à se protéger des attaques de son Surmoi en projetant à l'extérieur l'hostilité et la charge persécutrice de son Surmoi. Il se sent donc en danger, non pas d'être attaqué de l'intérieur mais plutôt de l'extérieur ; se méfiant des autres et des attaques provenant de l'extérieur.

77Selon le schéma utilisé par Kernberg (1995) pour expliquer le développement et le fonctionnement du Surmoi, il s'avère que pour le délinquant, le Surmoi qui est dominé par des figures hostiles n'est pas tempéré par l'existence en soi d'objets idéalisés. Le sentiment de danger qui s'ensuit est ressenti comme provenant de l'extérieur en raison de la projection utilisée pour se défendre de ce monde hostile intériorisé. Kernberg ajoute que l'individu se sent, en outre, obligé de s'investir lui-même de toute-puissance afin de faire contrepoids à ce Surmoi persécutif projeté sur autrui. S'il ment et trompe les autres sciemment, conclut Kernberg, c'est pour assurer sa propre survie psychique. Un transfert psychopathique s'ensuit car la méfiance fondamentale d'autrui n'est pas compensée par l'existence en soi d'un fantasme d'un bon objet aimant et tolérant à qui l'individu pourrait faire confiance. Cependant, chez celui qui a pu intérioriser des objets idéalisés positifs, la méfiance sera grandement atténuée, même si un Surmoi sévère est présent.

78Kernberg (1992a, 1995) propose le projet psychoth  rapieue de faire évoluer le transfert psychopathique vers un transfert paranoïde, dans lequel un objet idéalisé, bon, pourrait faire contrepoids à l'objet persécuteur. Cette nécessité d'un objet idéalisé comme étape nécessaire à la réduction de la pathologie a aussi été discutée dans Brunet (2000) et Casoni et Brunet (2001).

79Vers la sollicitude pour autrui. Le thérapeute devra ensuite, avec tact, amener chez le patient, la reconnaissance graduelle du rôle de sa propre hostilité dans ses rapports à l'objet en général et au thérapeute en particulier (Kernberg, 1992a). Alors, pourra enfin se manifester la reconnaissance de l'autre comme un être humain dont il se soucie. La diminution des mécanismes paranoïdes, et du transfert paranoïde, entraîne en effet une reconnaissance graduelle par l'individu de la source interne de son hostilité et, en ce sens, favorise le développement de réels sentiments de culpabilité, par opposition à des sentiments de persécution interne.    travers l'angoisse éveillée par le fantasme d'avoir blessé le thérapeute

en l'attaquant par son agressivité, sa rage et sa méfiance, le patient se confronte à sa peur que les autres soient invariablement malhonnêtes, tyranniques et sadiques par vengeance. À ce point, le travail interprétatif peut lui permettre de découvrir peu à peu qu'en fait, ses attaques sont dirigées contre cette partie persécutrice de lui-même. Lorsque le clivage est suffisamment réduit, les affects dépressifs émergent alors et une culpabilité, parfois dévastatrice, peut être ressentie et travaillée. Des risques importants de devenir cliniquement déprimé et suicidaire surviennent à ce moment du travail thérapeutique, alors que l'individu se découvre « coupable », impuissant à changer quoi que ce soit, mais pas encore prêt à se pardonner.

80En ce sens, Kernberg fait sienne l'observation clinique fréquente (voir Mailloux, Redl et Wineman, De Greeff, Winnicott) selon laquelle un nombre important de personnes qui présentent un comportement antisocial se protègent farouchement des affects dépressifs, du désespoir et d'un sentiment de culpabilité persécuteur. En effet, en adoptant une attitude narcissique qui exclut la reconnaissance de l'autre, l'individu cherche inconsciemment d'abord et avant tout à se protéger du désespoir qu'engendre sa vision paranoïde du monde.

81Dans les années 1970, Yochelson et Samenow (1976) contestent l'ensemble des études proposant une compréhension soit psychodynamique, sociologique ou psychiatrique de la délinquance. Leur position très critique par rapport à tout ce qui s'était fait jusqu'alors soulève une controverse telle en Amérique du Nord qu'il est important d'en situer le contexte et d'en proposer une brève analyse critique.

82Dans leur premier livre, *La personnalité criminelle*, Yochelson et Samenow (1976) présentent les résultats de leur recherche phénoménologique en proposant un modèle descriptif du fonctionnement mental observé chez les participants à leur recherche. Outre ce modèle descriptif du fonctionnement mental du criminel, Yochelson et Samenow font part de leur compréhension de la problématique délinquante qui revient essentiellement à l'idée que l'activité délictueuse constitue un choix effectué très tôt dans la vie par l'enfant. Selon eux, le futur criminel « déciderait » dès l'âge préscolaire de se diriger vers la délinquance. Par exemple, ils soutiennent que : « De façon évidente, le criminel n'est pas une victime de ses pulsions et compulsions, il fait des choix. Ainsi, lorsque nécessaire, il possède suffisamment de contrôle sur lui-même pour remettre à plus tard l'exécution d'un crime » (1976 :20). De telles affirmations ne sont pas sans rappeler les positions morales qui constituaient l'essentiel des modes cliniques d'approche de la délinquance avant Freud.

83Des positions défendues par Yochelson et Samenow plusieurs se rapprochent cependant paradoxalement de celles de nombreux auteurs cités dans les deux derniers chapitres. C'est le cas, par exemple, lorsqu'ils discutent des premiers *choix* qu'effectue l'enfant tôt dans la vie, alors qu'il choisirait sciemment la voie criminelle, s'engageant toujours plus avant dans une façon de penser et d'agir erronée ; ce à quoi renvoient essentiellement les Mailloux, Eissler, Redl et Wineman, De Greeff, et Kernberg lorsqu'ils décrivent les processus développementaux qui contraignent l'enfant à une fixation à une position narcissique. Il en est de même pour ce qui est de la poursuite de satisfactions personnelles plutôt que la recherche d'un plaisir relationnel ou social, postulé par Yochelson et Samenow. Ils isolent ici un des éléments tenus pour déterminants par des auteurs qui sont soit psychanalystes comme Aichorn et Eissler, ou encore dont la théorisation en est fortement influencée comme De Greeff. Cependant, à la différence de ces derniers qui incluent dans leurs conceptualisations l'influence déterminante de la famille et des structures sociales particulières dans le cheminement vers la délinquance, la position de Yochelson et Samenow semble réduire l'enfant à un isolat purifié.

84De même, les descriptions phénoménologiques qu'ils font des processus de pensée caractéristiques du fonctionnement psychologique du délinquant type, pour intéressantes et justes qu'elles soient, ne sont pas révolutionnaires. En effet, il n'y a qu'à se référer à Aichorn, Eissler ou Redl et Wineman (pour s'en tenir aux œuvres disponibles en langue anglaise au moment où Yochelson et Samenow élaborent leur livre *The Criminal Personality*) pour constater qu'essentiellement le principal mérite de ces derniers consiste à avoir remis en circulation de façon bien systématisée et évocatrice des observations maintes fois répétées. En ce sens, ce ne sont pas les observations mais plutôt l'appréciation morale que font Yochelson et Samenow de ces observations qui les distingue radicalement de leurs prédécesseurs.

85Au cours du prochain chapitre, un thème unique sera abordé, soit celui des processus d'identification. En effet, l'importance de l'identification comme processus constitutif de la personnalité d'un individu ressort des contributions de plusieurs auteurs cités dans les deux derniers chapitres. Que ce soit sous l'angle des processus d'engagement et de désengagement affectifs proposés par De Greeff, du développement d'un Surmoi lacunaire tel que conceptualisé par Johnston et Szurek, ou encore du développement d'une identité négative défendue par Mailloux, la question du rôle joué par les processus d'identification dans la psychodynamique délinquante semble déterminante dans le devenir des jeunes auxquels nous nous intéressons.

4. Les processus d'identification

p. 119-133

[TEXTE](#)

TEXTE INTÉGRAL

1L'identification est un concept central dans la théorie psychanalytique, notamment en raison de son rôle dans le développement et la structuration de la personnalité. Si son importance est cruciale dans le développement des structures comme le Moi et le Surmoi, il était donc inévitable que les cliniciens traitant de la délinquance s'intéressent aux vicissitudes de l'identification chez ces individus dont on décrit les problèmes du Moi, du Surmoi, chez qui on note une « identité négative », ou qui semblent adhérer à des « valeurs groupales délinquantes ». Ce chapitre présente dans une première partie les notions fondamentales au sujet de l'identification. Ces notions fondamentales permettront au lecteur de saisir la richesse conceptuelle de l'identification en abordant tour à tour les définitions du terme, les apports de Freud et de Klein à la description et à la compréhension de ce concept, le rôle de l'identification sur la construction des instances psychiques, et enfin l'apport de Lussier à ce sujet. Puis la seconde partie du chapitre sera consacrée au lien entre identification et délinquance. L'identification à l'agresseur, le rôle des identifications surmoïques et des identifications au Moi idéal y seront discutés.

[Notions fondamentales](#)

2L'obstacle le plus important à l'étude de l'identification est le nombre de sens différents que le terme possède, qu'il s'agisse de l'utilisation psychanalytique du terme ou des diverses utilisations que la psychologie en général en a faites. Nous limitant au champ psychanalytique, notons que la notion d'identification a d'abord été introduite par Freud (1900), puis que le concept a connu un développement considérable qui tient, entre autres, à son rôle structurant pour la personnalité. À la suite d'une première mention dans son livre *L'interprétation des rêves* (Freud, 1900), Freud découvre le rôle joué par l'identification à l'objet perdu dans la

dépression (Freud, 1917), puis dans la formation du Moi, du Surmoi (Freud, 1923) et du complexe d'Œdipe (Freud, 1924). Ainsi, ce concept prend progressivement une importance considérable au plan métapsychologique alors que sa fonction structurante de l'appareil psychique est de mieux en mieux comprise. En effet, les instances psychiques (Moi, Surmoi, Idéal du Moi, Moi idéal) ainsi que la formation du caractère sont dorénavant décrites comme étant des reliquats des relations d'objets tels que transformés puis intériorisés par les processus d'identification. Dans un sens psychologique, on distingue l'identification en tant que comportement, en tant que motivation et en tant que processus. C'est l'identification en tant que processus qui intéresse la psychanalyse et qui fait que ce concept a pris une dimension et une valeur qui en font bien davantage qu'un mécanisme de défense ou qu'un mécanisme psychologique parmi d'autres (Laplanche et Pontalis, 1967).

3 En effet, l'identification est le processus par lequel l'être humain se constitue et se structure (Brunet, 2000). Par identification inconsciente, l'individu intègre en lui-même une caractéristique d'un autre individu, qu'il s'agisse d'une qualité ou d'un défaut ; ce qui transforme le sujet et le façonne en quelque sorte. Ainsi, la personnalité se construit à partir des différentes identifications qui s'intègrent tout au long de la vie, en particulier à partir du rapport aux premiers objets d'amour, en passant par les identifications œdipiennes et les identifications plus tardives de l'adolescence et de l'âge adulte. Schafer (1968) donne une définition très complète de l'identification :

Dans son sens le plus complet, le processus d'identification avec un objet est inconscient, quoiqu'il puisse posséder des composantes préconscientes et conscientes significatives et prononcées ; dans ce processus, le sujet modifie ses comportements et motivations ainsi que leurs représentations de faire l'expérience, ressembler, être pareil, et se fondre avec les représentations de cet objet ; à travers l'identification, le sujet présente comme sienne une ou plusieurs influences régulatrices ou caractéristiques de l'objet qui sont devenues importantes pour lui, tout en maintenant son lien avec l'objet ; le sujet peut désirer ce changement pour plusieurs raisons ; une identification peut acquérir une autonomie relative face à la relation d'objet dont elle a pour origine même si elle est dynamiquement très significative (1968 :140).

4 L'identification, dans le sens psychanalytique, réfère donc au processus qui explique ce qui se passe sur le plan inconscient lorsque l'on parle, en termes courants de l'imitation, l'intériorisation, l'empathie, la sympathie, la contagion et la vulnérabilité à la suggestion. En outre, l'identification, comme processus inconscient, permet de comprendre les fondements de l'identité personnelle tout en permettant de comprendre comment l'homme incorpore et intègre, à toutes les époques de sa vie, les influences des personnes qu'il côtoie, depuis les expériences relationnelles les plus précoces jusqu'aux plus récentes. Enfin, l'identification permet de saisir le développement des qualités humaines les plus évoluées, comme l'empathie, le respect et la sollicitude.

L'apport de Freud

5 Lorsque Freud utilise pour les premières fois le terme identification dans ses lettres à Fliess, il le fait en référence au désir refoulé de faire comme l'autre, d'être comme l'autre. L'accent est mis sur le désir inconscient d'être comme l'autre, davantage que sur un mécanisme psychique proprement dit. Il s'agit essentiellement du désir d'être et de se sentir comme l'autre ; désir qui devient alors une sorte de réalité psychique. Il ne s'agit pas tant de devenir l'autre véritablement, mais d'un désir et même d'une illusion d'être comme l'autre. L'identification est alors conçue comme une réalité psychique subjective.

6 Dans *L'Interprétation des rêves*, Freud (1900) décrit, à partir du rêve de la belle bouchère, l'identification hystérique comme une « appropriation à cause d'une étiologie identique ; elle exprime un "tout comme si" et a trait à une communauté qui persiste dans l'inconscient » (Freud, 1900, p. 137). Cette phrase de Freud est souvent citée car elle renferme les idées principales du concept d'identification. D'abord, l'idée « d'appropriation » psychique, l'idée donc de prendre l'autre ou de prendre quelque chose de l'autre et de le mettre en soi. Cette appropriation est un « tout comme si » puisqu'elle est constituée d'une croyance, d'un fait psychique et non d'un fait de la réalité. L'appareil psychique fait *comme si* il avait effectivement mis l'autre en lui-même, ce qui lui suffit pour l'intégrer. Ensuite, elle contient l'idée d'une étiologie identique, d'une communauté entre le sujet et l'objet, d'une relation de similitude qui existe et persistera dans l'inconscient du sujet.

7 C'est à partir de 1914 que l'identification acquiert pour Freud une fonction structurante. Freud organise peu à peu son concept par rapport à l'Œdipe, au Surmoi, à l'Idéal. L'étude de la dépression est une étape déterminante dans la découverte de l'importance de l'identification dans la structuration de la personnalité. Dans *Deuil et mélancolie*, Freud (1917) montre comment le psychisme peut se comporter devant une perte, qu'il s'agisse d'un deuil ou d'une perte d'amour. Il explique qu'en réponse à la perte soudaine, le Moi reprend son investissement, le retire à l'objet et le reporte sur lui-même. Il s'identifie à l'objet perdu de telle façon que plutôt que de reprocher consciemment à cet objet de l'avoir abandonné ou trahi, c'est à lui-même qu'il adresse maintenant les reproches. L'objet, ou « l'ombre de l'objet », est maintenant le Moi lui-même de telle sorte qu'en s'accusant, à travers les autoreproches, le déprimé, sans en avoir conscience attaque en fait l'objet.

8 Projection et identification. Freud ne limite toutefois pas le concept d'identification au seul processus d'introjection de l'objet dans le Moi ou le Surmoi. Freud (1921) associe projection et identification dans *Psychologie collective et analyse du Moi* alors qu'il décrit une projection de l'Idéal du Moi de l'individu sur le leader d'un groupe puis une identification à cet Idéal projeté ; identification également aux autres individus de la foule comme partageant cet Idéal projeté auquel ils s'identifient. Dans *Le Moi et le Ça* (1923), Freud confirme la conception de l'identification comme substitution de l'objet au Moi et étend le modèle de l'identification narcissique. Il fait de l'identification à l'objet perdu le mécanisme de première importance dans la formation du Moi par la résolution des conflits entre celui-ci et les investissements libidinaux. L'identification est donc la condition qui permet au Ça de renoncer à ses objets ainsi que le moyen de contrôle du Moi sur le Ça.

9 En plus de son rôle dans la structuration du Moi, Freud en vient de plus en plus à voir l'identification comme le mécanisme de résolution du complexe d'Œdipe. Ainsi, dès son plus jeune âge, l'enfant a le désir de faire ce que font ses parents ; son but est à ce moment de s'identifier à eux, à leurs capacités, à leurs activités, mais non pas à leurs interdictions. Les enfants s'identifient aussi à leurs parents aimés et aimants pour pouvoir les garder à l'intérieur d'eux, et ainsi se protéger de la souffrance causée par leur absence. De même, les enfants veulent aussi s'identifier à la puissance qu'ils voient en leurs parents. Ils s'identifient donc aussi aux idéaux des parents. Parallèlement, les interdictions provenant des parents sont acceptées comme des moyens pour être aimés d'eux et pour atteindre ces idéaux. Ici apparaît toute la complexité du jeu des identifications œdipiennes : identification à l'objet aimé (dans le Moi), identification à l'objet idéalisé (Moi idéal et Idéal du Moi) et identification à l'objet interdicteur (Surmoi).

10 Freud (1923) ajoute que pour la formation du Surmoi, l'identification la plus marquante est celle qui se fait avec celui des parents qui était tenu pour la source des frustrations décisives

et qui est habituellement le père, selon lui. Il précise aussi que l'identification permet au Moi d'exercer un contrôle sur les exigences impérieuses de satisfaction du Ça. Enfin, Freud (1924) ajoute que la libido est absorbée dans le Moi et que l'agressivité est associée au Surmoi. Ainsi, les identifications basées sur l'amour de l'objet structurent le Moi alors que les identifications basées sur la crainte de l'objet structurent davantage le Surmoi.

11 Cette dualité permet de dégager une constante sur laquelle est basée la notion d'identification dans toute l'œuvre de Freud. En effet, l'identification est invariablement basée sur un lien émotionnel avec l'objet, lien qui peut être d'ordre libidinal ou agressif. Bronfenbrenner (1960) tente de spécifier cette dualité en proposant de réunir sous le chapeau de l'identification anaclitique les identifications basées sur l'amour et qui permettent au Moi de s'appuyer sur l'objet et, sous le chapeau de l'identification à l'agresseur, les identifications qui sont basées sur l'agressivité.

[Klein : l'identification projective](#)

12 L'identification projective est un concept issu des travaux de Melanie Klein (1946). Ce concept est fréquemment utilisé pour expliquer des conflits relationnels où l'individu semble contraindre l'autre à agir d'une certaine façon ou encore pour rendre compte du fait que certains patients puissent tenter inconsciemment de provoquer certaines émotions chez leur psychothérapeute.

13 Cependant, des imprécisions et des glissements conceptuels ont fait que l'identification projective est devenue un fourre-tout conceptuel au cours des ans. Nous proposons donc deux formulations, conceptuellement différentes et cliniquement utiles de l'identification projective, issues de nos travaux sur la question (Casoni et Brunet, 1998 ; Brunet, 2000d).

14 **L'identification projective intrusive.** Tel que suggéré par Meltzer (1984), le terme d'identification projective intrusive est utilisé pour différencier la forme originellement conceptualisée par Klein d'un fantasme défensif de pénétration omnipotente de l'objet du concept ultérieurement développé par Bion (1962) désignant une forme d'identification projective à visée communicatrice. Comme le précise Brunet, dans l'identification projective intrusive : « Un objet interne, souvent un objet partiel persécuteur ou encore une partie clivée du self chargée d'hostilité est projeté sur un objet externe qui est alors, au plan du fantasme, vu comme étant attaqué, contrôlé, contaminé ou détruit par cette projection destructrice » (2000d : 170). Un lien identificatoire inconscient est cependant maintenu avec l'objet chez qui la projection a été effectuée. Il s'agit donc d'un mécanisme de défense intimement lié au clivage et souvent associé à la psychopathologie.

15 Il est à noter que Klein décrit toujours ce phénomène comme un fantasme omnipotent et il ne saurait être question pour elle de croire qu'un objet interne puisse être « réellement » mis dans l'autre et le contrôler véritablement.

16 **L'identification projective à visée communicative.** Décrit par Bion (1962), ce modèle se veut une théorisation de l'identification projective « normale », non pathologique, grâce à laquelle un sujet en raison d'une difficulté à contenir psychiquement un contenu trop angoissant ressenti comme « impensable », projette ce contenu sur un objet externe, non seulement pour s'en débarrasser mais surtout dans l'espoir que cet objet soit capable de remplir pour lui cette fonction de contenir et de transformer ce contenu angoissant. L'espoir qui est alors entretenu étant que l'objet (mère ou thérapeute) saura « contenir » ces projections dangereuses et pourra ainsi redonner au sujet (l'enfant, le patient) une version « pensée », « tolérable », « intégrable » de ces contenus. Pour Bion, l'essence de ce phénomène identificatoire réside dans la visée nettement objectale et réparatrice du fantasme. En conséquence, il s'agit d'un processus favorisant la croissance psychique à travers

la relation à un objet répondant adéquatement aux projections du sujet et auquel il peut s'identifier. Le lecteur trouvera au chapitre sept une illustration clinique qui permet de découvrir l'utilité clinique de recourir au concept d'identification projective à visée communicatrice dans le contexte de la thérapie de milieu avec une jeune qui présente une problématique délinquante.

IDENTIFICATION, AMOUR ET CRAINTE DE L'OBJET

Si l'enfant a trop peur que ses désirs égocentriques provoquent l'abandon, la haine ou le rejet de ses parents, il cherchera à se protéger de diverses façons dans ses rapports à ceux-ci ; par une distance émotionnelle, une soumission passive ou encore en devenant prématurément indépendant. En ce sens, son besoin de se protéger primera et les identifications aux figures parentales se construiront essentiellement dans un but défensif. Deux cas de figure différents se dessineront selon ce que l'enfant vit auprès de ses parents. Si l'expérience auprès de ses parents est marquée par la négligence ou l'abandon à son égard, très souvent l'enfant développera une représentation de lui-même comme un être qui n'est pas aimable, qui est repoussant, qui fait fuir. Ainsi, l'identification à une figure parentale abandonnante, négligente pourra alors marquer le Moi en favorisant une tendance à l'autodévalorisation ou à une difficulté marquée de prendre soin de soi, de s'investir libidinalement. Le manque de projets, la démotivation chronique, la difficulté de s'engager dans des liens affectifs significatifs ou durables risquent aussi de se produire. Dans les cas de figure où l'expérience auprès des parents est marquée par la haine de la part du parent envers l'enfant, une identification au parent haineux, intégrée au Surmoi, peut se produire. Ceci donne lieu à des conduites autodestructrices parfois sévères, conduites où souvent ce n'est pas tant la mort par suicide qui est visée mais davantage le désir de se faire mal qui est mis en acte. Cependant et en parallèle, l'identification au parent haineux peut aussi colorer le Moi, ce qui peut donner lieu au développement de conduites agressives ou perverses envers autrui, notamment de sadisme. Enfin, dans les cas de figure où l'enfant est confronté à un parent rejetant, l'identification au parent rejetant se fait souvent au niveau du Moi. Une identification à l'agresseur peut se développer lorsque l'enfant s'identifie aux gestes rejetants et les adopte à son tour pour se protéger de tout sentiment de vulnérabilité qui risque de le troubler dans son rapport aux autres, et notamment dans son rapport aux figures d'autorité. Le développement d'une identité négative, telle que décrite par Mailloux, suivrait aussi ce cheminement développemental.

17 Identification et instances psychiques. Avec la conceptualisation de la deuxième topique psychique (Ça, Moi, Surmoi) et la compréhension des identifications œdipiennes, l'identification prend toute son importance en tant que processus structurant la personnalité.

18 De nombreux auteurs reprennent l'étude des identifications dans leur rapport aux diverses instances psychiques. Ainsi, alors que Sandler et coll. (1963) relie l'identification à la formation de l'Idéal du Moi, Jacobson (1964) distingue entre une identification du Moi réaliste qui résulte en des changements durables au plan de la personnalité et les identifications infantiles, magiques, qui trouvent refuge dans le Surmoi et l'Idéal du Moi. Pour Lampl de Groot (1963), qui tente d'expliquer les différentes phases de développement du Surmoi et de l'Idéal du Moi, ces deux instances ont des origines totalement différentes. L'Idéal du Moi aurait son fondement dans la phase d'indifférenciation et d'unité mère-enfant où les réalisations hallucinatoires de désirs sont le point de départ de la distinction entre le monde intérieur et le monde extérieur. Une fois cette distinction établie, l'enfant bâtirait un sentiment d'omnipotence narcissique pour lutter contre son sentiment d'impuissance. La prochaine

étape développementale pour Lampl de Groot est la participation de l'enfant à l'omnipotence idéalisée des parents qui permettra la formation de la morale et des idéaux. Quant à la formation du Surmoi restrictif et prohibitif, Lampl de Groot la relie au fait que, pour éviter l'angoisse et conserver l'objet ou l'amour de l'objet, l'enfant se pliera aux exigences parentales. Il y aura durant les phases pré-œdipiennes une intériorisation par identification de ces exigences puis les identifications œdipiennes viendront stabiliser ces exigences dans le Surmoi.

[Lussier : distinctions conceptuelles clés](#)

19 C'est probablement André Lussier qui aura le mieux départagé ce qui semble souvent contradictoire dans la théorie psychanalytique de l'identification concernant le Surmoi et l'Idéal. Alors jeune psychologue, André Lussier fait un séjour de plusieurs années à Londres, vers 1950, pour y recevoir une formation psychanalytique pour les enfants et pour les adultes au Anna Freud Center. De retour à Montréal, professeur de psychologie à l'Université de Montréal, il participe activement à la fondation de la Société canadienne de psychanalyse et de l'Institut canadien de psychanalyse, affiliés à l'Association psychanalytique internationale. Très impliqué dans la formation de psychologues cliniciens et de psychanalystes, il mène aussi une brillante carrière de professeur jusqu'à la fin des années 1980. Encore aujourd'hui, il poursuit son travail clinique de psychanalyste ainsi que son œuvre d'écriture. En 1975, il écrit *Essai sur l'Idéal du moi* dans lequel il dégage de façon convaincante trois concepts qui souvent se recoupent et même se confondent dans les écrits psychanalytiques sur l'identification : le Surmoi, l'Idéal du Moi et le Moi idéal.

20 En analysant chacun des textes de Freud, André Lussier isole non seulement l'utilisation spécifique de chacun de ces termes chez Freud, mais aussi met en lumière les caractéristiques et fonctions dynamiques que Freud prête à chacune de ces instances. Ainsi, il isole une formation psychique qui est associée à un Moi idéalisé, dont les visées sont de l'ordre du triomphe de la toute-puissance ; il identifie une deuxième entité qui concerne les idéaux du Moi, synonymes en quelque sorte d'idéal de vie que le Moi se fixe ; et finalement le Surmoi, instance la mieux décrite par Freud, qui est l'agence critique inconsciente, héritière du complexe d'Œdipe. En suivant à la fois les points de vue dynamique, structural et économique, Lussier explique comment les identifications narcissiques, fiées aux fantasmes de toute-puissance, structurent le Moi idéal ; comment les identifications à des idéaux réalistes enrichissent le Moi et forment l'Idéal du Moi ; et enfin, comment d'autres identifications à des interdits forment le Surmoi dont la fonction est interdictrice et punitive par rapport au Moi. Lussier définit ainsi ces trois instances.

Le Moi idéal désigne les fantasmes de la toute-puissance du Moi, dans la mesure où ils forment un tout cohérent. Il puise à même la pensée magique inconsciente. Au niveau de la réalisation utopique de soi, le Moi idéal est l'avènement du merveilleux. Le principe du plaisir le régit sans que puisse y intervenir le principe de réalité (Lussier, 1975, p. 298). L'Idéal du Moi, par contre, est beaucoup plus fonction du principe de réalité. Il désigne l'image de ce que l'individu voudrait être en réalité, compte tenu du possible et compte tenu aussi des exigences morales représentées inconsciemment par le Surmoi. Il y a, chez tout homme, coexistence du Moi idéal et de l'Idéal du Moi (Lussier, 1975, p. 298). Le Surmoi est le représentant, sur la scène intérieure, des interdits parentaux. Sa fonction est essentiellement et exclusivement de représenter la loi sur un mode automatique (Lussier, 1975, p. 299).

Le Moi idéal, situé à la frontière où le Moi se distingue à peine du Ça, constitue, à nos yeux, la

partie du Moi qui est la plus distante du Surmoi, celle qui lui est la plus réfractaire (Lussier, 1975, p. 299).

21 Ces distinctions entre les instances psychiques seront très utiles dans la compréhension non seulement de la dynamique de toute-puissance, telle qu'elle se manifeste chez certains délinquants, mais aussi pour saisir les aléas et les vicissitudes des processus d'identification qui leur sont caractéristiques.

Identification et délinquance

L'identification à l'agresseur

22 Bien que Bronfenbrenner (1960) voit deux formes spécifiques et opposées dans le concept freudien d'identification : l'identification anaclitique et l'identification à l'agresseur, c'est Anna Freud (1949) qui donnera toute son importance au mécanisme de défense qu'elle nommera identification à l'agresseur, suivant en cela des travaux préliminaires de son père. En effet, sans nommer spécifiquement l'identification à l'agresseur, Sigmund Freud décrit ce mécanisme à quelques occasions, comme dans le cas du petit Hans (Freud, 1909). Puis, dans *Au-delà du principe de plaisir* (1920), Freud explique que dans cette forme d'identification, le Moi passe d'une position de passivité angoissante à une position d'activité susceptible de conjurer son angoisse. Freud (1920) donne l'exemple d'un enfant qui se fait examiner par le médecin ; l'enfant passe ensuite du rôle passif au rôle actif dans un jeu où il inflige à un camarade un examen comme celui qu'il vient de subir. Ainsi, alors que l'enfant s'était trouvé dans une position de subir passivement une situation angoissante de la réalité, par identification à l'agresseur dans son jeu il peut adopter une position active de maîtrise. Renversement de positions qui est souvent identifié chez les jeunes, notamment chez les garçons, qui ont été victimes de trauma dans leur enfance et qui y réagissent en adoptant désormais une position d'agresseur (Casoni, 2002).

23 Pour Anna Freud cependant, l'identification à l'agresseur est un mécanisme de défense typique de l'enfant par lequel celui-ci, confronté à un danger extérieur, s'identifie à son agresseur, soit en reprenant à son compte l'agression telle quelle, soit en imitant physiquement ou moralement l'agresseur, soit en adoptant certains symboles de puissance de celui-ci. Elle apporte des exemples de jeux d'enfants et présente le cas d'une petite fille qui, pour vaincre sa peur des fantômes, utilise le stratagème de gesticuler de façon bizarre quand elle doit marcher dans l'obscurité. Ainsi, par identification à l'agresseur, elle joue elle-même le rôle du fantôme et vainc sa peur.

24 Il ressort donc deux caractéristiques importantes de l'identification à l'agresseur qui sont le renversement des rôles et le renversement de la position passive en une position active, permettant ainsi de passer de « menacé » à « menaçant ». Ce renversement des rôles est possible une fois que l'enfant a introjecté quelque chose de l'objet angoissant, permettant d'assimiler l'événement. Ce retournement du rôle passif en rôle actif qui avait été signalé auparavant par S. Freud (1920) constitue, en procurant au sujet un gain en plaisir, une particularité importante de ce mécanisme. Ce dernier aspect fait de l'identification à l'agresseur un mécanisme particulièrement attrayant pour le délinquant.

25 Cependant, selon Anna Freud (1949), le rôle joué par l'identification à l'agresseur ne se résume pas à sa fonction défensive ni à sa fonction de soulager l'angoisse. Elle y décèle un stade préliminaire du développement normal du Surmoi. En s'identifiant aux menaces de l'adulte, le jeune enfant intériorise la critique, introjectant les qualités et les opinions de ceux qui le critiquent, particulièrement ses parents. Il se procure ainsi le matériel et les identifications nécessaires aux premiers jalons de son Surmoi. Cependant, précise-t-elle, la critique intériorisée par identification à l'agresseur n'est pas encore transformée en

autocritique mais elle est plutôt dirigée vers le monde extérieur par projection. Ceci se rencontre particulièrement clairement chez les délinquants lorsqu'ils accusent, parfois même à tort, l'environnement de leur nuire systématiquement, de les critiquer sans cesse, et de leur formuler des reproches constants.

26À l'inverse, Lederer (1964) soutient que l'identification à l'agresseur produit des aspects positifs au sein du Surmoi. Lederer (1964) explique que l'étude de la psychopathologie a porté les analystes à ne voir que les aspects coercitifs et sadiques du Surmoi alors que ses aspects positifs seraient souvent oubliés. Ainsi selon cet auteur, l'identification au père inclut dans le Surmoi plus que l'aspect prohibitif pour intégrer aussi son assertion, son efficacité, son agressivité maîtrisée, qualités qui participent à former l'identité. Ainsi, pour Lederer, l'identification à l'agresseur est formatrice d'identité puisqu'elle permet à l'enfant la maîtrise de ses pulsions agressives par l'intériorisation, au sein du Surmoi, d'un objet parental capable d'utiliser positivement son agressivité, tout en étant capable de la contrôler. Ainsi, un père contrôlant sagement son agressivité transmettrait cette capacité de contrôle à son fils tandis qu'un enfant, dont le père n'exprimerait jamais d'agressivité, serait possiblement effrayé devant la sienne et ne pourrait pas développer de contrôle efficace sur celle-ci.

PRÉALABLES À L'IDENTIFICATION À L'AGRESSEUR

Sarnoff (1951), qui étudie l'antisémitisme chez les juifs, s'appuie notamment sur les travaux de Bettelheim (1943) sur les prisonniers de camps de concentration nazis qui, par identification à l'agresseur, adoptaient les attitudes, habillements et gestes de leurs gardiens et reproduisaient avec leurs coprisonniers les comportements de leurs gardiens. Sarnoff soutient qu'il y a trois préalables pour qu'un processus d'identification à l'agresseur puisse prendre forme, soit la présence :

- D'un agresseur déterminé à imposer son autorité sur un sujet qu'il qualifie négativement.
- D'une victime qui est dépendante de l'agresseur et qui est une proie facile à des sentiments hostiles.
- D'une situation sociale telle que la victime ne peut échapper complètement à l'influence de l'agresseur.

On comprendra aisément que ces conditions ne se rencontrent pas seulement dans des situations sociales extrêmement clivées ou discriminatoires envers un groupe de citoyens, mais peuvent aussi se rencontrer dans certaines familles où des enfants sont, de par leur immaturité ainsi que leur dépendance physique et psychologique, incapables d'échapper à l'influence et à l'action sur eux d'un parent hostile qui les maltraite.

27La deuxième utilité de l'identification à l'agresseur pour le Moi de l'enfant, selon Lederer (1964), est de lui permettre de vivre sagement et en toute sécurité sa propre agressivité en la dirigeant vers son père plutôt qu'en la dirigeant à tout venant sur autrui. En résumé, Lederer (1964) croit qu'un père fort et capable d'utiliser sagement son agressivité en la maîtrisant bien ne peut qu'aider la formation de l'identité chez son enfant par l'identification à l'agresseur. Il situe ainsi la délinquance et les problèmes de diffusion d'identité dans le cadre d'une identification à l'agresseur « déçue » où le père aurait failli à son rôle de personnage puissant mais protecteur, causant chez le fils une grande insécurité.

28Une critique de la position de Lederer peut être faite à partir des travaux de Lussier (1975) sur la différenciation entre le Surmoi, l'Idéal du Moi et le Moi idéal. Lederer n'utilisant qu'un des trois concepts, celui de Surmoi, dirige vers cette instance des identifications qui ont tout intérêt à être comprises comme appartenant à l'Idéal du Moi ou au Moi idéal. Ainsi, on peut imaginer que les identifications à une figure parentale capable de contrôler son agressivité servent davantage à la construction du Moi et particulièrement de l'Idéal du Moi qu'à la

construction du Surmoi. De même que les identifications à un père violent qui ne contrôle pas son agressivité sont susceptibles de contribuer surtout à la puissance du Moi idéal dans l'organisation de la personnalité de ce jeune. De plus, il ne nous semble pas justifié d'étendre le concept d'agresseur au point où il engloberait la capacité, partagée par l'ensemble des gens, de maîtriser sans difficulté apparente les motions pulsionnelles violentes qui risquent de déborder le Moi.

Identifications surmoïques et délinquance

29 Habituellement, les identifications qui participent à la structuration du Moi, de l'Idéal du Moi et du Surmoi contribuent à aider l'enfant à se détourner des conduites asociales, antisociales ainsi que de l'agir intempestif de ses pulsions agressives et sexuelles. Il arrive cependant que ces identifications soient lacunaires, défailtantes ou encore perturbées au point où cela nuit au développement de l'enfant. Ces perturbations peuvent donner naissance à diverses situations problématiques, dont la délinquance. Les chercheurs ont cependant surtout concentré leurs travaux sur les identifications surmoïques dans les cas de délinquance et ont proposé trois hypothèses à ce sujet. Certains identifient une carence identificatoire du Surmoi, d'autres notent le rôle joué par des identifications de nature antisociale et d'autres, enfin, notent une incapacité fondamentale du criminel à effectuer une identification surmoïque structurante.

30 Selon le premier modèle, une perturbation dans l'identification aux figures parentales donne lieu à certaines carences, notamment des carences du Moi et particulièrement du Surmoi. Ces carences identificatoires ne permettent pas l'intériorisation des principes éthiques et moraux, ni ne permettraient une intériorisation suffisante des interdits. Ces carences mènent à une sorte « d'asocialité » plutôt qu'à une véritable antisocialité. Des auteurs tels Cedarleaf (1955), Anna Freud (1949) et Thornton (1951) donnent cette même explication de la délinquance.

31 Selon le deuxième modèle, l'enfant s'identifie à un parent délinquant ou possédant des tendances délinquantes et développe ainsi des caractéristiques de personnalité semblables à celles de son parent, telles qu'un faible sentiment de responsabilité et de l'impulsivité, par exemple. Redl (1945) note que des identifications antisociales seraient fréquemment présentes dans la dynamique de la personnalité de jeunes délinquants. De plus, des identifications à des pairs délinquants peuvent également contribuer à la formation de la personnalité.

32 Dans une optique alliant ces deux premiers modèles, Johnson (1949) développe le concept de surmoi lacunaire (*superego lacunoe*). Comme nous l'avons décrit au chapitre deux, selon cette théorisation, les parents, dont une certaine sphère du Surmoi est pauvrement intégrée, trouvent une gratification de leurs pulsions antisociales dans l'agissement de l'enfant. Johnson (1949) propose plusieurs descriptions cliniques de ce phénomène dont un cas où le vol commis par une petite fille correspondrait à la pulsion de la mère. Giffin et Johnson (1954) présentent un cas dramatique où un fils va jusqu'au meurtre dans la mise en acte des pulsions inconscientes de sa mère. Josselyn (1958) présente le cas d'une adolescente s'étant identifiée au père et dont les délits correspondaient tout à fait au type de vie valorisée secrètement par ce dernier.

33 Enfin, le dernier modèle, selon lequel la délinquance s'expliquerait par une incapacité fondamentale de l'identification, est associé à la classification psychiatrique de psychopathie. Mailloux (1965) y réfère également pour le délinquant, qu'il nomme psychotique, dont le Moi est entravé par une fixation narcissique précoce. Ce défaut d'identification se comprendrait, à la lumière des travaux plus récents, comme étant de nature essentiellement défensive et

viserait à protéger le sujet contre des affects d'ordre dépressif. Il serait intéressant aussi d'étudier ce défaut d'identification à la lumière des développements théoriques concernant le Moi idéal. Selon cette conceptualisation, le surinvestissement du Moi idéal viendrait écraser les identifications du Surmoi ; ce dont il sera question dans le prochain chapitre.

Identifications au Moi idéal et délinquance

34Lagache (1961) décrit l'idéal du délinquant comme un idéal narcissique de toute-puissance, n'admettant que des identifications à des personnages exceptionnels et prestigieux. C'est ainsi qu'il observe que les délinquants vivront des sentiments d'échec et d'impuissance bien davantage qu'une vraie culpabilité, et « si le sentiment de la faute apparaît, c'est pour avoir manqué à cet idéal narcissique » (Lagache, 1961 : 40). Pour André Lussier (1975), lorsque l'identification à l'agresseur devient un processus important dans la structuration de la personnalité, celle-ci favorise l'établissement et le maintien du Moi idéal. D'une façon générale, l'expérience clinique nous montre que tout individu tend à admirer inconsciemment la puissance de l'agresseur, dans la mesure où il voit en lui et en sa puissance l'incarnation de son Moi idéal. Ainsi, un individu, ayant souvent recours à l'identification à l'agresseur, ne peut faire autrement que de renforcer en lui ce qui relève du Moi idéal, notamment le fantasme d'omnipotence. Le délinquant, amené régulièrement dans son enfance à recourir à l'identification à l'agresseur, risque donc de surdévelopper ce Moi idéal, renforçant des fantasmes d'omnipotence bien décrits par tous les auteurs qui s'intéressent à la délinquance.

35Ce chapitre a permis au lecteur de saisir la complexité conceptuelle de l'identification ainsi que la subtilité des effets des processus d'identification sur le devenir délinquant de certains jeunes. Dans le prochain chapitre, le dernier de la partie théorique du livre, nous présenterons au lecteur une esquisse de notre propre position sur la psychodynamique et la psychogenèse délinquantes.

5. La psychodynamique délinquante

p. 135-153

TEXTE NOTES

TEXTE INTÉGRAL

- 1 Dont Eissler, 1949 ; Friedlander, 1947 ; Mailloux, 1971 ; et Lussier, 1975, pour n'en nommer que qu (...)

1Avant de présenter notre position sur la psychodynamique délinquante, nous tenons d'abord à souligner, à l'instar de Lagache (1951) et de nombreux autres psychanalystes¹, que l'explication du phénomène criminel ne peut être réduite à ses déterminants psychologiques. À cet effet, les résultats de cinquante années de recherches empiriques, d'observations sociologiques, d'analyses historiques, comme de l'expérience clinique accumulée démontrent de façon plus que convaincante que plusieurs déterminants, combinant leurs effets de divers ordres, doivent être pris en compte pour saisir la délinquance. Néanmoins, l'apport de la psychocriminologie est fondamentale pour tenter de comprendre ce qui se joue chez des individus qui deviennent délinquants.

2Bien entendu, cette compréhension psychodynamique doit beaucoup aux auteurs dont nous avons retenu les œuvres au long des quatre premiers chapitres. Mais aussi, cette synthèse théorique est le fruit des réflexions personnelles et des discussions entre nous, au fil des

rencontres et du traitement psychodynamique d'un nombre important de garçons et de filles, d'hommes et de femmes pour lesquels la conduite délinquante était au centre de l'équilibre de leur personnalité.

3 Dans ce chapitre, nous présentons donc aux lecteurs notre compréhension du fonctionnement psychodynamique du délinquant et nous proposons des indications quant aux éléments qui concourent au développement d'un tel type de fonctionnement psychodynamique. Dans la première section, le thème de l'agir sera discuté, alors que la seconde section sera consacrée au fonctionnement psychodynamique du délinquant habituel.

L'agir délictueux

Le sens de l'agir

4 Le modèle psychanalytique du fonctionnement psychique ne se base pas sur des actes, des conduites ou des symptômes, mais tente de comprendre le jeu dynamique interne complexe des compromis, largement inconscients, faits par le psychisme de l'individu pour composer avec les forces pulsionnelles qui l'habitent, les exigences de la réalité qui l'entoure ainsi que celles que la vie en société lui impose. En effet, il prend en compte le modèle intériorisé de relations interpersonnelles de l'individu, les types prépondérants d'angoisse suscitées en lui par ses conflits psychiques, et les modes habituels de défense contre les conflits résultant de sa structure psychique qui, bien que relativement stable, demeure mobile et modifiable, comme le rappelle Brunet (1999).

5 Bien que tous les délinquants puissent être caractérisés par le fait qu'ils commettent des actes délictueux, ceci ne constitue pas un élément psychologique qui permette d'en déduire un fonctionnement psychodynamique type. De même, certains individus peuvent présenter des conduites semblables alors que l'organisation de leur personnalité est radicalement différente de l'organisation de ceux que Mailloux (1971) appelle *délinquants habituels*. Car, l'agir, fût-il délictueux, n'appartient pas à une organisation ou à une structure psychique spécifique, il peut être le fait de personnes névrotiques ou encore de personnes psychotiques. Néanmoins, et c'est ce dont traitera ce chapitre, l'agir délictueux peut aussi s'inscrire dans une structuration de la personnalité qui privilégiera l'agir. L'analyse du sens inconscient des agirs permet de constater que ces actes peuvent avoir des motivations différentes mais aussi qu'ils peuvent s'inscrire dans des modes relationnels très distincts. Les mêmes actes peuvent, ainsi, non seulement être motivés par des conflits différents mais surtout être le produit d'organisations psychodynamiques distinctes. L'analyse du sens des agirs délictueux pour un individu donné permet donc de comprendre, notamment, à quels impératifs psychiques ses actes répondent. L'étude d'un grand nombre d'individus présentant un fonctionnement psychodynamique similaire permet cependant de conceptualiser des propositions bien étayées par rapport à la psychodynamique typique chez bon nombre de délinquants, nonobstant la nature idiopathique de la recherche psychanalytique.

6 Trois contre-exemples. Le recours à l'acte délictueux n'est donc pas à lui seul le signe d'une organisation psychique typique de la délinquance habituelle. Voyons, à titre d'exemple, trois conduites d'agirs délictueux qu'on ne pourrait cependant pas relier à une psychodynamique délinquante, telle que nous la définissons.

7 Premier contre-exemple : un jeune garçon vole des objets à son père — stylo, étui à cigare, billets de banque. Une étude attentive de ses fantaisies révèle une forte rivalité avec son père. Un désir inconscient non seulement de devenir aussi grand et fort que son père est révélé (le père est vu comme un homme puissant), mais une analyse plus approfondie de ses fantaisies révèle aussi un désir plus secret de le surpasser en lui déroband ce qui représente symboliquement sa virilité. L'enjeu relationnel concerne le père et la rivalité œdipienne de ce

garçon avec ce dernier ; en ce sens, le vol en constitue une expression symbolique circonscrite. Ce type d'agir est habituellement temporaire et mène rarement au développement d'une carrière de voleur. La dynamique du garçon, organisée par l'Œdipe et donnant lieu à un symptôme à forte teneur symbolique, ne correspond pas à ce que nous décrivons comme la psychodynamique du délinquant habituel.

8Le deuxième contre-exemple consiste en un scénario conflictuel d'un type similaire à celui qui a été illustré par Freud (1915) sous le vocable du « criminel par sentiment de culpabilité ». Freud explique comment certains individus, aux prises avec un fort sentiment inconscient de culpabilité, en viennent à commettre des actes délictueux dans le but, tout aussi inconscient, d'être punis. Ainsi, il ne s'agit pas tant d'individus qui se sentent coupables parce qu'ils ont commis un délit mais, à l'inverse, d'individus qui commettent un délit parce qu'inconsciemment ils se sentent coupables et se voient contraints par leur Surmoi de rechercher une punition. Le véritable objectif de l'acte illégal est donc d'être démasqué et puni. Bien que la clinique donne régulièrement à voir des jeunes et même des adultes qui commettent un acte délictueux isolé dans le but d'être puni, ce type d'agir délictueux n'est pas le fait du délinquant habituel. Le besoin inconscient d'être puni n'est pas caractéristique ni des conflits psychiques ni du fonctionnement psychodynamique du délinquant habituel.

9Le troisième contre-exemple est celui des adolescents, très nombreux, qui commettent des actes délictueux de façon isolée et transitoire et dont l'agir antisocial surgit souvent dans le contexte de l'influence d'un groupe de pairs et du désir d'être acceptés auprès d'eux. Ces actes ne seront la plupart du temps que des accidents de parcours servant soit à exprimer symboliquement une révolte contre la société et contre leur famille ou à trouver momentanément une acceptation et un renforcement narcissique auprès d'un groupe d'adolescents. Cette forme d'agir peut s'appuyer sur les enjeux conflictuels habituels de l'adolescence comme se déprendre des identifications parentales pour acquérir une plus grande indépendance identitaire, sur une problématique familiale momentanée, ou encore sur des conflits dépressifs aigus associés à l'adolescence. Les statistiques sur la délinquance cachée ainsi que les données sur les phénomènes transitoires de petite délinquance à l'adolescence confirment l'ampleur et le caractère développemental quasi normal de ce phénomène. En effet, l'agir antisocial de ces adolescents ne dure qu'un bref moment. Ces actes servent tantôt à exprimer symboliquement un sentiment de colère contre la famille, tantôt à manifester une révolte contre des normes sociales restrictives, tantôt à obtenir l'approbation de pairs ou enfin à se procurer un moment d'élation narcissique. Ils prennent fin habituellement aussi soudainement qu'ils ont commencé et n'appartiennent pas à une structure de personnalité véritablement axée sur l'agir antisocial.

10De fait, il existe des différences qualitatives et quantitatives importantes entre un garçon qui vole de l'argent dans le portefeuille de son père, celui qui fait une crise de rage à sa mère dès qu'il est contrarié, l'adolescent qui vandalise systématiquement tous les lieux où il se trouve, celui qui en vient aux poings dès qu'il est en désaccord avec autrui, et enfin celui qui ne peut s'empêcher d'agresser sexuellement et avec violence celles qu'il convoite. Comment étudier d'une manière un tant soit peu unifiée un comportement qui peut relever de différents niveaux de développement psychologique et de structures psychiques distinctes, qu'elles soient de nature névrotique, psychotique, état-limite ou même dite normale ? Il semble, néanmoins, que tous ces enfants, adolescents et adultes partagent une modalité privilégiée de fonctionnement psychique : celle de la décharge pulsionnelle passant par l'acte moteur comme solution économique à un état de tension psychique. Toutefois, pour certains, il s'agit d'une solution psychique durable alors que chez d'autres, il s'agit d'une solution

circonstancielle ou inhabituelle qui découle d'un débordement temporaire de l'appareil psychique.

LA PROPENSION À L'AGIR

Chacun, à un moment ou un autre, est susceptible de recourir à l'agir comme décharge de ce qui est vécu subjectivement comme une tension interne insupportable. Dans ces cas, faire un geste plutôt que de réfléchir ou de tolérer l'attente imposée par une situation donne l'impression à l'individu, sur le coup, de soulager sa tension ou encore de servir d'exutoire à une trop importante pression interne. Ceci s'observe facilement chez les enfants d'âge préscolaire qui recourent soudainement à une décharge motrice effrénée lorsqu'ils sont soumis à beaucoup d'émotion ou de stress, que ce soit parce qu'ils sont heureux, joyeux, excités, inquiets, fatigués ou angoissés. La fonction économique jouée par une telle utilisation de la motricité permet au Moi de gérer, au plan quantitatif, le caractère excessif des affects en cause. De plus, le recours à l'agir permet aussi d'éviter de ressentir l'angoisse que l'intensité des affects est susceptible d'éveiller. Bien que ce mode de réaction aux affects soit potentiellement présent chez chacun, il constitue cependant le mode typique de réaction de certains individus.

Lorsqu'il s'agit d'examiner sous un angle psychanalytique le phénomène des conduites d'agir, il faut reconnaître qu'elles ne peuvent être confondues, ni qu'elles ne peuvent se réduire à une entité nosographique ou diagnostique. En outre, l'agir se comprend en référence au point de vue économique ou quantitatif, et peut se retrouver dans diverses organisations psychiques et structures de la personnalité. En ce sens, l'agir a l'avantage d'être étudié de façon « trans-nosographique ».

11 Les conduites d'agir, si fréquemment rencontrées chez les enfants et les adolescents, échappent donc à une classification simple. Afin d'y voir plus clair, plusieurs angles d'analyse doivent être considérés ; ils sont résumés par les propositions suivantes :

- La fonction économique ou quantitative jouée par la décharge dans l'agir est un aspect prédominant de ces conduites.
- Néanmoins, les conduites d'agir n'appartiennent pas à une structure particulière de personnalité ou à une entité nosographique spécifique.
- Elles ne sont l'apanage ni des troubles névrotiques, psychotiques ou états limites.
- Elles peuvent être présentes, de façon occasionnelle ou transitoire, chez des individus qui ne présentent aucune forme de psychopathologie.
- Cependant, certains individus, notamment ceux qui présentent une structuration de personnalité particulière, comme les personnalités dites états limites, sont plus susceptibles de recourir aux conduites d'agir de façon chronique.
- Parmi les individus qui présentent une structure de personnalité état limite et qui ont recours à des conduites d'agir de façon chronique, la forme que prend ces conduites d'agir peut être de nature antisociale ou délinquante.

[L'agir comme mode habituel d'équilibration des tensions](#)

12 Par contre, pour certains individus, qui peuvent être désignés comme des délinquants habituels, le recours à l'agir constitue le mode privilégié de gestion des tensions internes, que ce soit des affects intenses, des angoisses ressenties comme insupportables ou des pulsions difficiles à contenir. Pour certains de ces individus, la décharge par l'agir est déclenchée par des angoisses précises ou des affects spécifiques. Comme nous le verrons dans le chapitre six sur les relations passionnelles, un tel exemple est fourni par les conjoints violents chez qui la décharge pulsionnelle de rage est suscitée par de puissantes angoisses d'abandon et de perte de l'objet d'attachement.

13 Chez les individus qui privilégient l'agir comme mode de gestion des tensions lorsque les tensions psychiques de sources intérieures ou extérieures sont trop fortes, il semble que la voie naturelle qui leur permettrait de transformer ces tensions en émotions identifiables et en pensées fasse défaut et que la tension soit déchargée par la voie motrice. L'avantage de ce type de fonctionnement psychique, puisque la mentalisation est court-circuitée, est de permettre à l'individu d'éviter de ressentir certaines angoisses ou des affects douloureux, comme la culpabilité ou l'affect dépressif. Par contre, le recours à la motricité comme voie de décharge a l'inconvénient majeur d'amener l'individu à se placer systématiquement en situation de conflit avec son entourage. En effet, certains individus semblent non seulement recourir à l'agir impulsif de nature agressive ou sexuelle comme mode habituel d'équilibration de leurs tensions internes, mais aussi le faire de façon généralisée et extensive. Ces individus sont donc impulsifs, colériques, intolérants. Puisque leurs activités délictueuses sont fortement teintées par la décharge pulsionnelle, leur agir antisocial se caractérise souvent par sa violence.

[Le fonctionnement psychodynamique du délinquant habituel](#)

14 Une approche psychanalytique du phénomène délinquant distingue donc l'adolescent qui commet quelques actes délictueux de façon transitoire, l'enfant dont le vol a un caractère symbolique, ou le « criminel par sentiment de culpabilité », par exemple, de celui qui utilise l'agir antisocial comme forme prédominante et stable de décharge pulsionnelle. Dans ce dernier cas, outre le recours à l'agir antisocial comme mode habituel d'équilibration des tensions internes, nous observons un fonctionnement psychodynamique qui possède une série de caractéristiques dont la primauté dynamique du Moi idéal sur les interdits du Surmoi, un développement défensif basé sur un vécu traumatogène ainsi que sur l'identification à l'agresseur, une lutte complexe contre la reconnaissance du lien à l'autre et de l'importance de l'objet pour le sujet, l'importance de l'envie comme affect mobilisateur, la présence d'une attitude contre-phobique fiée à la projection, et enfin le recours à la désidentification. Dans ce qui suit, ces grandes lignes seront détaillées plus longuement.

[Le rapport Moi idéal/Surmoi](#)

- **2** La question des rapports entre le Moi idéal, le Surmoi et l'Idéal du Moi a fait l'objet d'un séminaire ([...](#))

15 Le rôle joué par le Moi idéal est certainement de première importance dans la compréhension de la dynamique de la personnalité du délinquant habituel. Les premières décennies des travaux sur la délinquance faisaient ressortir nombre de pathologies reliées au Surmoi. Bien que quelques auteurs se soient questionnés sur l'absence apparente de Surmoi, cette hypothèse a rapidement été écartée ; d'autres ont plutôt posé l'hypothèse de défauts spécifiques du Surmoi, ou de la neutralisation du Surmoi. Depuis que les travaux psychanalytiques des dernières décennies ont distingué les fonctions qui relèvent du Moi idéal de celles qui relèvent du Surmoi, la perspective explicative de la dynamique délinquante a changé. Sans nier les particularités caractéristiques du Surmoi du délinquant habituel, notamment la relative inefficacité de son action prohibitrice, le rapport dynamique entre Surmoi et Moi idéal permet de jeter de nouvelles lumières sur l'explication du comportement criminel. Plus précisément, l'importance relative occupée par le Moi idéal dans son rapport inversement proportionnel à l'importance relative occupée par le Surmoi est dorénavant mieux comprise, comme le fait ressortir Lussier² (1975).

16 D'ailleurs, plusieurs descriptions cliniques des trois chapitres précédents peuvent être réinterprétées à la lumière du jeu dynamique entre Surmoi et Moi idéal. Ainsi, le recours à une conduite d'agir antisocial comme mode stable d'équilibration des tensions internes

semble possible grâce au surinvestissement du Moi idéal, auquel le Moi s'allie, reléguant, par voie de conséquence, le Surmoi à un rôle secondaire inefficace. Le Moi du délinquant fait donc siennes les fantaisies de grandeur et de puissance du Moi idéal. Il recherche la satisfaction sans restriction et pour cela, il prend tous les moyens possibles, sans tenir compte de la voix du Surmoi, de plus en plus étouffée par les promesses de satisfaction du Moi idéal. Le Surmoi existe mais il est souvent projeté à l'extérieur.

17 Une telle alliance du Moi et du Moi idéal handicape sérieusement le développement du Moi puisque celui-ci ne subordonne plus la recherche de satisfaction aux possibilités de réalisation offertes par les conditions de la réalité, ce qui ultimement ne fait qu'accentuer la frustration. En outre, les exigences de grandiosité imposées par l'absolutisme du Moi idéal demandent une satisfaction sans restrictions, ce qui renforce l'idée que la fin — soit la satisfaction de tous les désirs — justifie les moyens, fussent-ils délictueux. Ainsi, plus le Moi trouve de satisfaction dans l'agir antisocial, plus il consent à étouffer la voix prohibitrice du Surmoi, séduit qu'il est par les promesses de satisfaction illimitée du Moi idéal.

[Des fantaisies narcissiques de grandeur](#)

18 Le Surmoi étant en grande partie projeté, le Moi idéal constitue l'influence la plus importante sur le Moi ceci explique que la psychodynamique délinquante ne soit pas beaucoup influencée par la culpabilité, mais qu'elle vise plutôt à contrecarrer les sentiments de petitesse, d'infériorité, d'incompétence que le délinquant trouve insupportables. Ce n'est donc pas le versant de la culpabilité mais celui de la honte qui est pris en compte par le Moi dans le choix de ses conduites. Le délinquant habituel règle donc ses conduites, non pas en fonction de critères d'ordre moral ou d'interdits intériorisés, bien que ceux-ci puissent exister en lui, mais en fonction de la recherche de sources de valorisation narcissique. Puisque ce sont les exigences du Moi idéal qui régissent les aspirations du Moi, les conduites sont motivées davantage par la recherche de situations, même éphémères, qui permettent au Moi d'avoir une image de lui-même correspondant à ses aspirations grandioses, notamment à ses fantaisies de grandeur et de puissance, que par le désir de développer les capacités permettant d'accéder à une plus grande maîtrise de la réalité.

19 Ainsi, au plan psychodynamique, le recours aux fantaisies grandioses du Moi idéal a pour fonction de contrecarrer des sentiments inconscients de vulnérabilité et d'impuissance. Nombre de descriptions cliniques font ressortir comment, dans leur enfance, les délinquants ont souffert de sentiments d'infériorité et d'impuissance, toujours exacerbés par l'environnement familial. L'investissement de soi du délinquant en est perturbé et le recours aux fantaisies grandioses du Moi idéal constitue une façon de compenser cette faiblesse de l'investissement narcissique. Il serait, en fait, plus juste de dire que le délinquant ne souffre pas tant d'un investissement narcissique déficient mais qu'il est profondément troublé par un investissement négatif de soi, tel que décrit par Mailloux (1971) lorsqu'il propose le concept d'identité négative. Mais que l'investissement narcissique soit simplement déficient ou plutôt négatif, dans un cas comme dans l'autre le refuge que constitue la fuite dans le monde grandiose du Moi idéal constitue une puissante stratégie défensive qui peut facilement tromper l'entourage sur la véritable estime de soi du délinquant.

[Traumas relationnels répétés et identification à l'agresseur](#)

20 Mais quelles sont les angoisses qui amènent le délinquant habituel non seulement à chercher refuge dans le Moi idéal mais également à recourir à la décharge pulsionnelle dans l'agir ? Comme nous avons cherché à le mettre en évidence en traitant de la violence qui surgit au cours d'impasses thérapeutiques (Casoni et Brunet, 1998), la menace de la perte de l'objet suscite chez certains une rage et un désespoir indicibles qui motivent la mobilisation d'une

formidable organisation défensive basée sur le déni, le clivage et la projection. Cette mobilisation défensive vise à protéger l'individu de l'angoisse éveillée par la crainte de perdre le lien avec autrui en provoquant, paradoxalement, une rupture de ce lien d'attachement libidinal. En effet, tôt dans l'expérience relationnelle de ces enfants, le lien à l'objet est ressenti comme une source imprévisible et non maîtrisable d'angoisses intolérables. Afin de se protéger de l'angoisse insupportable de perdre l'objet ou d'être narcissiquement blessé par celui-ci, le Moi tente désespérément de nier cette menace. Ce déni prend habituellement, pour le délinquant, la forme plus bénigne du déni de l'importance de l'objet ou du déni de sa dépendance de lui. Il arrive parfois, cependant, dans certaines grandes psychopathologies que ces formes de déni ne soient pas suffisantes pour protéger le Moi de la désorganisation ; dans ces cas, c'est un déni de l'existence même de l'objet qui survient. Plus ces stratégies défensives sont importantes, plus elles laissent le champ libre à la haine et à la violence relationnelle puisque le déni de l'existence de l'objet et, à un moindre niveau, le déni de l'importance ou de la valeur de l'objet permettent de déshumaniser l'autre. Le rôle joué par l'envie, comme nous le verrons plus loin, est de première importance dans le développement de ces organisations défensives et notamment dans la déshumanisation, ou désobjectalisation.

21 La peur de la perte de l'objet et le déni de cette angoisse de perte trouvent leurs fondements dans le vécu de déprivation et de rage narcissique issu des relations précoces. Confronté de façon précoce et répétitive à l'imprévisibilité de l'objet, à son indifférence ou encore à son hostilité ouverte, le Moi du futur délinquant est non seulement envahi d'angoisses qui le submergent mais il est également confronté d'une façon intolérable et répétée à un vécu d'impuissance, ce qui entraîne des conséquences graves sur son développement.

22 Ces expériences d'impuissance perturbent en effet profondément le développement du Moi tant au plan des processus identificatoires qu'à celui du développement de défenses qui permettraient de mieux intégrer le vécu pulsionnel ainsi que le surgissement d'angoisse. À défaut de pouvoir dépendre d'un objet suffisamment fiable, le Moi doit s'en protéger en retirant une partie de son investissement de l'objet. Le déni du besoin de l'autre, ou dit plus justement le déni de la dépendance sur les objets parentaux, occupe donc une place prépondérante dans l'équilibre psychique du futur délinquant. Ceci le laisse cependant extrêmement vulnérable au débordement de son Moi puisque non seulement il ne bénéficie pas du soutien et de l'aide bienveillante des objets parentaux de façon suffisante pour faire face aux tensions internes violentes mais de plus, en raison de son déni du besoin de cette aide ou du déni de sa dépendance fondamentale sur autrui, il a tôt fait de se refuser le risque de chercher ce soutien, et ne se permet plus que rarement d'aller vers un objet secourable, de peur d'être de nouveau rejeté ou blessé. Le délinquant établira donc des relations personnelles sur la base de ce déni de son besoin de l'autre, sur la base du déni de l'importance de l'objet et sur l'évitement de toute relation de dépendance véritablement assumée.

23 En ce sens, l'organisation de personnalité du futur délinquant semble se construire autour d'un vécu de traumatismes relationnels répétés. Ces traumatismes sont vécus en relation à des expériences précoces de rejet ou d'indifférence, mais aussi sont à relier à l'expérience répétée d'être laissé tomber, d'être abandonné face à un vécu éprouvant ou devant des sentiments d'impuissance trop intenses ; toutes des expériences d'échecs de la contenance de l'objet parental (Brunet, 1995 ; Brunet, Casoni, 1996). Face à ces traumatismes relationnels répétés, le jeune a recours au déni, au clivage et à la projection organisés autour d'une stratégie de fuite loin de l'objet. Mais si le déni de la perte de l'objet favorise le développement d'une

indépendance précoce, le Moi ne renonce pas pour autant aux relations d'objet. Contrairement aux individus dont l'organisation de personnalité est de nature psychotique et chez qui le retrait narcissique se base sur un déni de l'existence de l'objet, le retrait narcissique effectué par le délinquant habituel se base sur la projection de l'objet clivé sur des figures potentiellement atteignables. Contrairement au psychotique, il n'a pas renoncé à trouver un bon objet à sa disposition dans la réalité. Ceci explique pourquoi le refuge cherché du côté de l'investissement du Moi idéal n'a pas le caractère absolu et exclusif rencontré dans la mégalomanie, par exemple, et que ce refuge n'implique pas la négation de l'objet extérieur. Le jeune délinquant, en plus de devoir maintenir un état d'hypervigilance pour se protéger de nouveaux traumatismes relationnels, ce qui l'ancre dans la réalité, demeure avide et attentif aux possibilités de satisfaction que les objets de la réalité sont susceptibles d'offrir. La combinaison de cette appréhension et de cet espoir font en sorte que le délinquant, contrairement à celui dont le refuge narcissique dans le Moi idéal est de nature psychotique, demeure profondément attaché à la réalité.

[La recherche d'un objet idéalisé](#)

24 De fait, le délinquant semble perpétuellement à la recherche de cet objet bon qu'il a clivé et projeté. Ainsi, bien que le besoin de se protéger du rejet ou de l'hostilité de l'environnement familial puisse constituer une motivation consciente pour s'enfuir de chez lui, c'est la recherche de l'objet bon, projeté et idéalisé qui semble motiver, au plan inconscient, les fugues et les errances typiques des enfants délinquants. Le clivage/projection donne, en effet, naissance à la tendance à idéaliser un objet, que ce soit le parent absent, un personnage puissant, ou encore un objet amoureux toujours à découvrir. La peur de perdre l'objet et le déni de cette peur, ainsi que les défenses mises en œuvre contre le besoin de l'objet, font que le délinquant n'arrive cependant pas à se placer dans une position pour profiter d'une relation véritable qui s'offre à lui. L'objet trouvé ne correspond jamais à l'objet idéalisé, l'objet espéré n'est jamais trouvé, d'où ces vécus de désespoir et de rage qui envahissent le délinquant devant toute déception relationnelle.

25 Le vécu traumatique des expériences infantiles d'impuissance et de détresse contraint, de surcroît, le Moi à recourir à l'identification à l'agresseur comme solution privilégiée pour se protéger de ces angoisses insoutenables. En s'identifiant à qui le terrorise, habituellement le parent dans les cas de maltraitance et de négligence, et à ce qui le terrorise, c'est-à-dire la force et l'intensité des motions pulsionnelles hostiles, le délinquant renforce inévitablement son investissement du Moi idéal. En effet, non seulement il n'est plus celui qui a peur mais celui qui fait peur, mais de plus, en investissant le Moi idéal, il peut aussi croire qu'il ne sera plus jamais celui qui sera terrorisé. Cette dynamique de l'identification à l'agresseur, dont nous avons déjà tenté de décrire les nuances (chapitre 4 et Casoni, 2002), constitue toutefois une stratégie défensive extrêmement difficile à dépasser. D'une part, en raison de son extraordinaire pouvoir de renversement du vécu d'impuissance mais aussi, d'autre part, parce qu'elle enferme le Moi du délinquant dans une logique d'attaques et de contre-attaques toujours renouvelées.

26 Mais ces stratégies défensives, pour efficaces qu'elles paraissent, ne suffisent pas à conjurer l'angoisse du délinquant qui, comme Balier (1988) le rappelle, est en proie à des angoisses envahissantes qui donnent naissance à des symptômes phobiques importants, des rêves terrifiants, un état généralisé de malaise anxieux et, lorsque la décharge par l'agir est empêchée, à des conduites autodestructrices et suicidaires brutales.

[L'envie](#)

27Le déni de l'importance de l'objet, comme le déni des sentiments de dépendance envers les objets d'attachement, stimulent cependant l'envie chez le délinquant, en accentuant non seulement le désir mais aussi un sentiment de manque et de vide souffrant. L'envie est une émotion fort complexe basée sur la colère suscitée par le désir de posséder quelque chose qui est identifié comme appartenant à un autre. Ainsi, l'objet envié est surestimé mais aussi vu comme étant inaccessible puisque gardé égoïstement pour soi par l'autre. La particularité de l'envie, et ce qui différencie cette émotion de l'avidité et de la jalousie, est qu'à défaut de posséder ce qui est envié, l'individu désire attaquer, voire détruire, au moins symboliquement, la source de son envie. Le fantasme sous-jacent aux attaques haineuses associées à l'envie est : « Puisque je ne puis posséder l'objet envié, personne ne le possédera. » Il en résulte ainsi une émotion souffrante par laquelle le sujet est paradoxalement réduit au désir de détruire la source même de ce qui est vu comme permettant la satisfaction de son besoin.

28L'envie, comme le note Kernberg (1992a, 1995), constitue un des affects prédominants chez un grand nombre de personnes qui présentent des tendances antisociales. L'envie est d'autant plus présente chez le délinquant qu'il se sent lui-même appauvri et privé sur les plans les plus fondamentaux de sa personnalité. Cet état de manque stimule, en effet, une vive envie envers quiconque semble posséder des qualités et des capacités dont le manque le fait souffrir. Bien que l'objet conscient de l'envie du délinquant soit le plus souvent des symboles de richesse matérielle ou de puissance, en fait, inconsciemment, ce sont l'ensemble des qualités humaines qui sont enviées, allant de la capacité à jouir de la vie et du sentiment de bonheur qu'il perçoit chez autrui jusqu'à la capacité de faire confiance à l'autre, qui lui manque cruellement. La haine et la rage qui sont suscitées par l'incapacité fondamentale de soulager l'envie, quelles que soient les possessions matérielles ou les expériences de puissance, soutiennent bon nombre d'actes de destruction, notamment les actes de violence dits gratuits.

[La triade des défenses maniaques](#)

29Le fait même de ressentir de l'envie est source d'une très grande souffrance pour beaucoup de délinquants car cet affect les confronte sans cesse à leurs propres manques et à leur incapacité fondamentale à ressentir une satisfaction qui dure, comme le souligne Casoni (1985). Pour éviter cette confrontation douloureuse, le délinquant aura souvent recours à une triade d'affects ayant une fonction défensive, soit le mépris, le triomphe et le contrôle qui sont des renversements des affects qu'il cherche à éviter. Klein (1940) a d'abord désigné cette triade d'affects comme des défenses maniaques.

30Ainsi le mépris permet, en dévalorisant ce qui est enviable, de le « détruire » symboliquement, faute de pouvoir en jouir. Puisant à la source de l'agressivité de nature sadique anale, le mépris recourt, en effet, à des fantasmes qui visent à rabaisser l'objet envié en prétendant qu'il équivaut à ce qu'il y a de plus méprisable : l'autre est fécalisé, en quelque sorte. Le mépris peut se nourrir d'identification à l'agresseur lorsque le délinquant a lui-même été traité avec mépris ou agressivement. Grâce au mépris, le fantasme qui est agie est : « Ce n'est pas moi qui ne vaut rien, c'est lui ! Puisque je n'ai rien à obtenir d'un tel vaurien, je n'ai donc pas besoin de lui. » Étant donné que l'autre est vu comme un être sans aucune valeur, le délinquant peut éviter tout conflit de dépendance potentielle. En fait, à travers le mépris, il modifie du tout au tout, dans un but défensif, ce qu'il valorise.

31D'autre part, toujours afin de se protéger de son envie, le délinquant qui utilise abondamment le mépris peut chercher à amener l'autre sur son propre terrain envieux et, par exemple, amener ses interlocuteurs à dévaloriser ce qu'ils croyaient estimer. Par le mensonge

et la manipulation, il peut sciemment amener les autres sur le terrain de la méfiance, pour qu'eux aussi cessent d'avoir confiance, se prouvant ainsi temporairement qu'il n'a rien à leur envier de leur confiance en autrui. Ce travail de sape est à rapprocher de ce que Green (1993) théorise comme le travail du négatif.

32Le délinquant cherche également à se protéger de ce qui pourrait susciter son envie dans son rapport à autrui en recourant au triomphe. Il se sert ainsi de son agressivité sadique et de fantaisies de toute-puissance pour renverser son sentiment d'être dépourvu par rapport à l'autre envié. Ce faisant, il cherche à établir un rapport dans lequel leurs positions sont inversées et où, grâce au triomphe, il n'est plus celui qui est dépendant et en demande par rapport à l'autre, et donc risque d'être humilié, mais celui qui a le pouvoir de l'humilier.

33Au mépris et au triomphe s'ajoutent habituellement des tentatives de contrôle de l'objet. Ces fantasmes de contrôle s'expriment par des tentatives de domination d'autrui et visent essentiellement à protéger le délinquant de toute situation de dépendance, ultimement de toute angoisse de perte. La domination dont il est question ici est associée par Dorey (1981) à une façon spécifique d'être en relation chez le délinquant qu'il nomme la relation d'emprise. Les conduites de contrôle de l'objet lui permettent, en ce sens, d'éviter l'angoisse éveillée par la dépendance relationnelle et d'entretenir, de surcroît, l'illusion d'avoir une certaine maîtrise sur les objets qui sont sources d'envie.

[Attitude contrephobique](#)

34La psychodynamique du délinquant est fortement marquée par le clivage de soi et de l'objet. Une particularité du clivage de soi du délinquant est la projection systématique sur autrui de toutes les parties de lui-même qui seraient source d'angoisse ou de souffrance morale. Entre autres, le Surmoi est massivement projeté à l'extérieur et, de ce fait, contribue au vécu persécutif du délinquant qui se sent harcelé, menacé, accusé et provoqué constamment.

35L'utilisation systématique de la projection, que ce soit la projection du Surmoi, comme celle des diverses motions hostiles, tout en donnant naissance à une vision paranoïde du monde, amène aussi le délinquant à adopter une attitude contrephobique, notamment dans ses relations interpersonnelles. Convaincu de la méchanceté et de la fourberie des autres, le délinquant est non seulement très sensible à tout indice de menace relationnelle, mais a aussi tendance à se sentir d'emblée attaqué par autrui. Convaincu par l'intensité de ces projections, il n'attendra pas l'attaque réelle et se sent d'autant plus justifié d'attaquer le premier qu'il aura déjà eu l'expérience d'être victimisé. Cette attitude contrephobique rend certains délinquants particulièrement impulsifs, car devant l'intensité de leur angoisse et le caractère massif de la projection, leur jugement de la réalité est faussé.

[Désidentification et violence](#)

36Un frein à l'agression et à la violence pulsionnelle se bâtit habituellement chez le jeune enfant à travers sa capacité croissante de s'identifier à l'autre. La capacité de soutenir son identification à l'autre, tout en conférant à autrui le droit à sa différence et à son autonomie, donne à l'homme la capacité de vivre en société. C'est l'identification à l'autre qui nourrira plus tard les idéaux égalitaires de l'adulte puisque l'autre, *c'est aussi un peu soi*. Les perturbations de l'investissement narcissique de soi du délinquant se révèlent, à cet effet, dans ce qui peut être désigné comme une tendance à la désidentification (Brunet, 2000c).

37La recherche psychanalytique des trente dernières années a bien montré que, si l'investissement narcissique pouvait être pathologique en s'exerçant par un retrait sur soi des investissements et une volonté de se passer de l'objet, un investissement libidinal de soi demeure néanmoins une condition de santé mentale. Ce narcissisme sain n'est cependant pas

constitué uniquement d'un investissement libidinal de soi, mais d'un mélange inextricable d'investissements de soi et d'investissements d'objets qui, grâce à l'identification, enrichit le Moi. De fait, l'enfant a besoin de la présence effective d'un objet *bon* afin que, en l'intériorisant par identification, il puisse en arriver à se sentir *bon* à son tour. De même, pour développer la capacité de percevoir la bonté des autres, le sujet doit être capable de projeter sur autrui ses propres objets bons intériorisés, comme le rappelle Brunet (2000). Ainsi, la relation aux autres est une relation de va-et-vient entre les projections et les identifications. En ce sens, l'objet n'est jamais que l'autre, il est aussi et, en même temps, l'objet intériorisé et l'objet auquel on est profondément identifié.

38Cependant, les expériences affectives du délinquant semblent avoir trop peu permis l'intériorisation d'objets bons, tolérants, aimants. En conséquence, l'identification inconsciente, qui est à la base de toute relation à l'autre, en est perturbée et, surtout, ne permet pas de réguler adéquatement le rapport agressif à l'autre. De plus, comme cela se retrouve particulièrement chez les délinquants très violents, un processus défensif massif contre l'identification, la désidentification, perturbe encore plus le rapport à l'autre. Les délinquants dits psychopathes semblent recourir de façon fréquente à un processus de désidentification.

39La désidentification ne constitue pas tant une incapacité d'identification à l'autre qu'une défense contre l'identification et contre la sollicitude envers l'objet, ce que l'identification rend possible. Lorsque ceci se produit, le Moi peut se permettre des gestes d'agression puisque le sentiment de communauté avec l'autre est rendu inefficace, comme si le lien d'identité avec autrui était brisé. Outre une négation de la sollicitude, le processus de désidentification repose sur la projection massive de l'hostilité ainsi que sur le repli narcissique associé à la prédominance du Moi idéal.

40En résumé, la clinique psychanalytique de la délinquance montre que très souvent les parents des délinquants n'arrivent pas à assurer un environnement où leur enfant se sentira suffisamment protégé pour que son développement puisse se faire sans trop de perturbations. Ils échouent ainsi à exercer une fonction de pare-excitations ou, dit autrement, à remplir une fonction contenante essentielle au développement, comme le montrent Bion (1962a, 1962b) et Winnicott (1952, 1956, 1960) en se référant à la relation première entre la mère et l'enfant. L'enfant, qui ne peut intérioriser un objet contenant, arrive difficilement à développer le sentiment que les motions pulsionnelles, les affects puissants ou l'angoisse désorganisant puissent être effectivement « contenus » et maîtrisés à l'intérieur du psychisme. Après d'objets parentaux qui ne lui offrent pas l'aide suffisante ni ne lui fournissent un tel modèle identificatoire, le futur délinquant se construit avec la conviction que les tensions internes sont dangereuses, non intégrables, et quelles doivent impérativement être expulsées faute de quoi il se rend trop vulnérable à la détresse et au débordement. À défaut de pouvoir être aidé à en tolérer l'éprouvé, il privilégie la voie de l'agir comme solution psychique à l'excédent de tensions internes. Cette voie d'expulsion de la tension, en favorisant la décharge motrice, nuit cependant au développement de capacités psychiques plus sophistiquées telles que la mentalisation, la symbolisation et le refoulement. En effet, pour être en mesure d'agir psychiquement sur l'angoisse, l'agressivité ainsi que l'ensemble des motions pulsionnelles, sans recourir à une décharge motrice immédiate, le psychisme naissant doit être aidé, pas à pas, à tolérer suffisamment longtemps en lui les tensions internes qui ont un potentiel désorganisant. À défaut d'assurer cette fonction contenante, le parent pave la voie à ce que Cusson (1989) a nommé le *présentisme* du

délinquant, soit l'intolérance de la temporalité associée au recours systématique et chronique à l'agir comme mode de décharge des tensions. En ce sens, l'agir est le signe d'une défaillance de l'appareil psychique à contenir et à élaborer par la mentalisation et la symbolisation tout éprouvé qui est susceptible de causer un déséquilibre au plan économique.

41Ainsi, en l'absence d'une fonction contenante, encadrante, voire limitatrice, exercée par l'environnement, le Moi du futur délinquant, grâce au soulagement éphémère et illusoire que procure la décharge par l'agir, consent à s'allier de plus en plus résolument au Moi idéal. En outre, en raison du recours à une stratégie défensive basée sur le déni de la dépendance à l'objet, sur le clivage, la projection, et sur l'exacerbation de l'envie que cette stratégie entraîne, le mode de relation à autrui et à la société devient fortement conflictualisé et teinté de méfiance. Aussi, un vécu relationnel traumatique précoce donne prise à une forte identification à l'agresseur, notamment à sa force et à sa puissance, au détriment des identifications plus susceptibles de favoriser le développement des capacités du Moi et l'intériorisation d'un Surmoi tolérable. Certes, le Surmoi existe, il est même excessif et cruel, mais, afin de protéger le Moi de son effet dévastateur, il est projeté à l'extérieur, sur les parents, les figures d'autorité et la société en général. Alors que la projection de l'hostilité associée au Surmoi amène le délinquant à se méfier d'autrui, la rationalisation qui s'ensuit l'amène à attribuer à l'autre un désir de l'empêcher d'être heureux ou de satisfaire ses désirs. C'est sur ce plan que l'envie et le recours aux affects de mépris, de triomphe et de contrôle jouent un rôle déterminant dans une tendance à la désidentification qui ouvre la porte toute grande à la violence. Nous croyons en outre, à l'instar de Redl (1945) et Mailloux (1971), que cette organisation psychodynamique est facilitée, pour nombre de délinquants, par l'association à des pairs ou à une bande de pairs délinquants puisque l'exacerbation des conduites délictueuses qui s'ensuit renforce le recours à l'agir comme mode de satisfaction pulsionnelle.

42Au terme de ces cinq chapitres, le lecteur possède désormais les notions psychanalytiques nécessaires non seulement pour saisir l'historique du développement de la théorisation psychanalytique du délinquant, mais aussi pour appréhender son fonctionnement psychodynamique et comprendre le cheminement développemental qui le mène à la délinquance. Dans la seconde partie de cet ouvrage, le cadre conceptuel présenté au premier chapitre et la théorisation proposée dans les quatre chapitres suivants serviront d'assises pour permettre au lecteur de s'aventurer dans le champ des applications cliniques. Dans le prochain chapitre, nous proposons au lecteur une analyse visant à comprendre la dynamique des relations passionnelles en interrogeant les éléments interrelationnels et psychodynamiques qui donnent naissance à la violence conjugale.

NOTES

1 Dont Eissler, 1949 ; Friedlander, 1947 ; Mailloux, 1971 ; et Lussier, 1975, pour n'en nommer que quelques-uns.

2 La question des rapports entre le Moi idéal, le Surmoi et l'Idéal du Moi a fait l'objet d'un séminaire dirigé par André Lussier auquel nous avons participé au cours des années 1990. Nous avons bénéficié, pour la rédaction de cette section, de la clarté, la profondeur et la rigueur théoriques avec lesquelles ce dernier a travaillé ces questions avec nous pendant toutes ces années.

Deuxième partie. Applications cliniques

6. Relations passionnelles et violence conjugale¹

p. 157-202

TEXTE NOTES ILLUSTRATIONS

TEXTE INTÉGRAL

1 Ce chapitre a été écrit en collaboration avec Kathryn Campbell.

1 Depuis la problématisation de la violence conjugale — à partir des années 1960 (Laberge et Landreville, 1994), en grande partie grâce à la critique sociale inaugurée par le féminisme —, la réalité de la violence vécue au sein de certains couples a été dénoncée pour ce qu'elle est, c'est-à-dire un comportement inacceptable dans toute société de droits inspirée par un idéal égalitaire (Dobash et Dobash, 1988 ; Lavergne, 1998 ; Rinfret-Raynor et Cantin, 1994). Dans sa foulée, ce mouvement de conscientisation sociale a aussi favorisé une reconnaissance formelle des droits des enfants sous la forme de lois de protection de la jeunesse dans la majorité des pays occidentaux au cours des années 1970. Enfin, la reconnaissance du fait que certaines personnes âgées sont maltraitées par leurs enfants ou par les personnes dont elles dépendent montre bien que désormais la violence entre proches n'est plus tolérée par l'ensemble des acteurs sociaux.

2 En bref, la violence qui éclate dans l'intimité du foyer auprès de ses membres les plus vulnérables, que ceux-ci soient des enfants, des femmes ou des parents âgés, n'est dorénavant plus considérée comme une affaire privée. Au cours de ce chapitre, à la suite d'une brève contextualisation visant à cerner la problématique de la violence relationnelle dans le contexte amoureux ou conjugal, quatre portraits d'hommes et de femmes qui témoignent du pire incident de violence qu'ils ont connu en couple seront présentés. Aussi, le scénario relationnel qui a donné lieu à ces actes de violence, tel qu'analysé pour chacun de ces quatre couples, sera discuté, puis résumé dans une perspective plus générale. Enfin, une esquisse proposant une compréhension psychodynamique des relations passionnelles sera exposée et discutée.

Contextualisation

Pourquoi parler de violence dans un contexte conjugal ?

3 Depuis que la violence qui est vécue dans le contexte intime du couple et de la famille est considérée comme une problématique sociale, des changements notables ont été introduits dans les politiques sociales, notamment par la création de réseaux de maisons d'hébergement pour les femmes en danger ; le développement de programmes d'intervention pour les hommes violents ; la mise sur pied de services d'urgence psychosociale pour les enfants dont la sécurité et le développement sont compromis ; et un accès plus grand aux fonds de recherche pour les chercheurs travaillant sur ces problématiques.

4 Comme le montre Lavergne (1998), le fait de concevoir la violence dans le couple comme une problématique sociale a amené des changements aussi fondamentaux que la modification de certaines lois criminelles. Ainsi, en rendant possible la criminalisation des voies de fait entre conjoints et en obligeant les policiers à porter une accusation criminelle dans les cas de violence conjugale, la victime a été déchargée de la responsabilité personnelle qui lui incombait jusqu'alors de porter plainte contre son agresseur. À cet effet, Statistique Canada (2001) note une diminution de l'incidence des actes d'agression physique contre la conjointe

dans son analyse comparative des données statistiques compilées au cours des années 1990. Les auteurs du rapport attribuent ce recul, d'une incidence de 12 % établie en 1993 à une incidence de 8 % établie en 1999, essentiellement aux politiques et aux mesures juridiques et psychosociales prises pour protéger les femmes. Ils notent spécifiquement le rôle favorable joué par les politiques d'arrestation obligatoire des conjoints violents, l'augmentation des déclarations d'incidents à la police, l'augmentation des demandes pour des services psychosociaux, l'augmentation du nombre de refuges pour les femmes maltraitées et une meilleure formation des policiers et des avocats de la Couronne.

Des chiffres inquiétants

5 Néanmoins, en dépit des efforts consentis et des vastes campagnes d'information publique qui ont été entreprises à partir des années 1980, le risque d'être victime de violence au sein de relations amoureuses demeure élevé à ce jour. Holly Johnson (1996), dans son livre *Dangerous Domains*, tout comme Boivert et Cusson, (1999), Ouimet (1997) ainsi que Proulx, Cusson et Ouimet (1999) notent qu'au cours d'une année moyenne 78 femmes canadiennes sont tuées par leur conjoint et que, à titre d'exemple, uniquement au cours de l'année 1993, près de 200 000 femmes canadiennes ont été menacées, frappées, giflées, battues à coups de pied ou de poing, étranglées ou encore agressées sexuellement par leur partenaire.

6 S'il était crucial d'enlever à la victime la charge de porter plainte contre son conjoint, en raison du risque élevé d'intimidation et de représailles aux quelles elle s'exposait en cas de dénonciation, le problème n'en est pas réglé pour autant. En effet, aux États-Unis, le plus récent sondage de victimisation (National Crime Victimization Survey) permet de constater que 29 % de la violence exercée contre les femmes l'a été par un conjoint, ex-conjoint, ami de cœur ou ex-ami de cœur. En outre, des 62 % de femmes victimes d'homicide, pour lequel un coupable a été désigné au cours de l'année 1992, 28 % avaient été tuées par leur conjoint, ex-conjoint, ami de cœur ou ex-ami de cœur. Comparativement, au cours de la même période, seulement 3 % des hommes tués l'ont été par un proche, homme ou femme (U.S. Department of Justice, 1995).

7 Au Canada, les statistiques les plus récentes compilées par le Centre canadien de la statistique juridique (2001) permettent de constater qu'entre 1991 et 1999, le taux de femmes tuées par un conjoint ou un ex-conjoint était de 69,6 pour un million de couples. Par contraste, le taux d'homicides d'hommes par leur conjointe ou ex-conjointe était de 14,8 pour un million au cours de la même période. De plus, il est à noter que le taux d'homicides de femmes autochtones par leur conjoint est beaucoup plus élevé que celui des femmes non autochtones tuées par leur conjoint (figure 6.1).

figure 6.1. Taux d'homicides autochtones/non autochtones

figure 6.1. Taux d'homicides autochtones/non autochtones

Agrandir Original (jpeg, 76k)

Source : statistique Canada, Centre canadien de la statistique juridique. Enquête sur l'homicide. 1991 à 1999

Victimisation répétitive

8 En outre, depuis quelques années, un tableau inquiétant se dégage permettant de constater que parmi les femmes victimes de violence au sein du couple, le taux de revictimisation est très élevé. En effet, Johnson et Sacco (1995) constatent, dans une étude pancanadienne

représentative de la population, que 63 % des femmes canadiennes qui ont subi de la violence physique de la part de leur conjoint au cours d'une année rapportent avoir subi plus d'un incident, alors que 32 % disent en avoir subi plus de 10. Nombreuses sont donc celles qui sont victimisées à répétition par un même conjoint, parfois sauvagement, et nombreuses aussi sont celles qui se retrouvent répétitivement dans des relations amoureuses où elles subissent de la violence de la part de leur nouveau partenaire (Johnson et Sacco, 1995). Mais le portrait de la violence conjugale ne se résume pas aux coups qui laissent des marques ou qui nécessitent des soins médicaux. En effet, la violence physique est le plus souvent accompagnée d'une violence verbale et psychologique qui ne doit pas être minimisée en raison de l'absence de blessures visibles. Un climat de tyrannie, de harcèlement moral, d'intimidation, de menaces et d'humiliation fait fréquemment partie du tableau général de violence physique, climat qui contribue indubitablement à l'asservissement et à l'aliénation des femmes qui en sont les victimes, comme le soulignent Dobash et Dobash (1984), Hart (1988), Rinfret-Raynor et Cantin (1994) ainsi que Walker (1979).

Violence psychologique et violence physique

9 Mais il existe aussi des cas où des femmes sont victimes de violence verbale et psychologique, sous forme d'insultes, de menaces et d'un contrôle excessif de leurs faits et gestes de la part de leur conjoint, et ce, en dehors de toute manifestation de violence physique. La très grande peur de ces femmes que leur conjoint mette ses menaces à exécution est malheureusement souvent justifiée. En effet, dans de trop nombreux cas, ce climat de tyrannie psychologique est le prélude à un acte homicide ou une tentative d'homicide, comme le montrent dans leurs recherches Browne (1988), Daly et Wilson (1988), Wilson et Daly (1992, 1994) ainsi que Walker (1984). Ces auteurs observent que ces homicides sont souvent associés à la rupture du couple initiée par le départ ou la menace de départ de la conjointe. La rupture du couple, d'ailleurs, ne diminue pas le risque d'être agressées pour les femmes qui quittent leur conjoint violent. Au contraire, tant Johnson (1995) que les auteurs du rapport *La violence familiale au Canada : un profil statistique* (2001) remarquent que le risque pour les femmes de subir des agressions de la part de leur ex-conjoint, de même que le risque que ces agressions soient graves, augmentent à la suite de leur séparation. Wilson et Daly (1994) estiment, pour leur part, que lorsqu'un conjoint est violent, le risque d'être tuées par celui-ci est six fois plus élevé pour les femmes qui se séparent que pour celles qui cohabitent avec lui, ce qui les amène à conclure que la violence du conjoint à l'égard de la femme n'est pas causée par le désir de celui-ci de mettre fin à une relation conflictuelle.

Homicide/suicide

10 Le second cas de figure de l'homicide de la conjointe associé à un climat de tyrannie est constitué par l'homicide/suicide. Dans ces cas, l'homicide de l'épouse semble motivé par la volonté suicidaire du conjoint qui choisit de tuer son épouse avant de mettre son plan suicidaire en actes, comme s'il lui semblait inimaginable qu'elle puisse lui survivre après quelque 20,30, voire 40 ans d'une union où elle a été complètement sous sa domination. Il est à remarquer que parmi les hommes qui ont tué leur conjointe, 39 % se sont suicidés et 6 % ont tenté de se suicider après l'homicide de leur conjointe. L'inverse ne se produit pas et aucun cas de suicide de femme suite à l'homicide du conjoint n'est répertorié au cours de la dernière décennie (Frigon, 1996 ; Boivert, 1996).

Jeune âge

11Par ailleurs, Wilson, Johnson et Daly (1995) notent que les risques d'être tuées par son conjoint sont les plus élevés soit chez les femmes de couples formés de jeunes gens, soit chez les femmes de couples où l'homme et la femme sont âgés. Ceci soulève la problématique de la violence qui est vécue par de jeunes couples au cours de leurs fréquentations ou au cours de brèves périodes de cohabitation. En effet, de nombreuses adolescentes et jeunes femmes rapportent être victimes de violence de la part de leur jeune partenaire dès le début de leurs fréquentations (Bélanger et Vallières, 1998 ; Lavoie et Vézina, 1994). Johnson, (1995) estime qu'une jeune femme sur cinq risque d'être victime de violence de la part du jeune conjoint avec lequel elle cohabite au cours d'une période d'un an. Ainsi, malgré le fait que les sociétés occidentales soient plus égalitaires que jamais, des problèmes de domination et d'abus de pouvoir ont encore cours dans de nombreux couples, la comparaison des taux de blessures encourues ou encore d'homicides d'hommes et de femmes dans un contexte conjugal le démontre amplement (figures 6.2 et 6.3). Dans tous ces cas, la supériorité indéniable de la force physique de l'homme sur sa partenaire se reflète dans une asymétrie, à l'avantage de celui-ci, dans l'exercice du pouvoir entre eux.

Fondements cliniques

12Malgré les différents visages que peuvent prendre les relations amoureuses violentes, nous nous sommes surtout arrêtés, pour les besoins d'illustration de ce chapitre, à des cas où des femmes subissent une violence physique gravissime de la part de leur partenaire. Ce choix est arbitrairement restrictif, nous le savons. Néanmoins, le choix de se concentrer sur des exemples où la violence physique est clairement excessive a été pris afin d'offrir aux lecteurs des cas d'où sont exclues les possibilités que les disputes verbales ou encore les manifestations d'emprise psychologique ne renvoient pas strictement à une dialectique de violence passionnelle dans laquelle la femme est victimisée. Cependant, la gamme complète des comportements de violence est néanmoins prise en compte puisque l'analyse psychodynamique que nous ferons de la problématique des relations violentes vécues dans le couple se base sur l'ensemble très varié de nos expériences cliniques et de recherche.

figure 6.2. Taux d'homicides conjugaux, 1991-1999.

figure 6.2. Taux d'homicides conjugaux, 1991-1999.

Agrandir Original (jpeg, 64k)

Source : Statistique Canada. Centre canarien de la statistique juridique, Enquête sur l'homicide, 1991 à 1999.

figure 6.3. Déclin récent des taux d'homicides entre conjoints, 1978 à 1999.

figure 6.3. Déclin récent des taux d'homicides entre conjoints, 1978 à 1999.

Agrandir Original (jpeg, 64k)

Source : Statistique Canada. Centre canadien de la statistique juridique. Enquête sur l'homicide.

13En effet, tant les entrevues en profondeur faites auprès d'hommes et de femmes dans un contexte de recherche que l'expérience clinique acquise au fil des ans auprès d'hommes et de femmes qui, au cours de leur processus psychothérapeutique ont abordé et travaillé avec nous leurs conflits intimes associés à cette douloureuse réalité, ont guidé la réflexion clinique que nous présenterons dans ce chapitre. Plus précisément, il est utile de mentionner que les illustrations utilisées dans ce chapitre proviennent de deux sources principales. D'abord, de notre expérience clinique auprès de femmes victimes de violence conjugale et d'hommes qui

sont violents auprès de leur conjointe ou de leur petite amie. Puis, d'entrevues réalisées dans le cadre de la recherche doctorale de Kathryn Campbell.

2 Ces portraits proviennent de la recherche doctorale de Kathryn Campbell. Les noms ont été changés e (...)

14 Dans la section suivante de ce chapitre, nous présentons quatre portraits de couples aux prises avec un problème de violence conjugale². Ces portraits sont composés du témoignage de chacun des deux partenaires du couple au sujet du pire incident de violence qu'ils ont vécu ensemble. Le témoignage des deux conjoints de chaque couple sera suivi de quelques observations sur le scénario relationnel qui ressort à l'analyse de leurs témoignages. À la suite de la présentation de ces quatre portraits, une courte section permettra de résumer les enjeux relationnels qui caractérisent ces scénarios. Puis, un modèle pour comprendre le jeu complexe des interactions dynamiques qui ont cours au sein des couples qui vivent des épisodes de violence physique sera exposé. Ce modèle sera illustré de courts extraits d'entrevues qui permettront aux lecteurs d'avoir une saisie plus proche de la réalité vécue par ces hommes et ces femmes.

Portraits de quatre couples aux prises avec la violence conjugale

Alexandre et Amélie

15 Le témoignage d'Alexandre. Le pire événement ? Je l'ai étranglée. Je ne sais pas si elle vous l'a dit. Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça, bien, entre autres, elle m'a donné un coup. Elle a lancé la boîte de la pizza sur le plancher. Elle était saoule, mais moi aussi je l'étais un petit peu. Je ne sais pas comment cela a commencé, en fait, la dispute ; quelque chose à propos du fait qu'elle voulait de la pizza à 2 heures du matin, je ne sais pas. Et puis on s'est disputés, et elle m'a frappé. Je ne sais pas pourquoi. C'était la première fois qu'elle me frappait. Ce n'était pas un coup de poing, c'était pas une gifle, elle m'a juste frappé. Donc, ça ne m'a pas vraiment fait mal. Elle m'a frappé avec sa main droite sur ce côté (fait le geste). J'ai juste, je ne sais pas, j'ai juste réagi très violemment je suppose et je l'ai attrapée, je l'ai poussée, je ne l'ai pas frappée, mais je l'ai lancée sur le lit et je l'ai étranglée un petit peu. Je ne sais pas, on a dû se disputer, je ne me souviens pas exactement. J'étais tellement fâché. Je ne sais pas ce qui m'a fait un peu perdre la tête.

16 Parce que j'ai commencé à l'étrangler, je n'aurais pas dû l'étrangler, mais je ne voulais pas lui donner de coup de poing (fait le geste) parce que, quand je donne un coup de poing à quelqu'un, je cogne très fort parce que je m'exerce sur un punching bag, il m'arrive de casser des os ou de casser ci ou ça. Je voulais juste lui transmettre le message qu'elle ne pouvait pas me faire ça, mais j'imagine que je l'ai étranglée un peu trop fort ou quelque chose comme ça. Mais je ne lui ai pas donné de coup de poing, je ne l'ai pas frappée, ni cognée, mais je l'ai étranglée peut-être pour, je ne sais pas comment longtemps, vingt secondes ?

17 J'ai juste réagi. Je n'avais pas planifié de le faire. Parce que, en fait, on passait du bon temps, chez son amie. On avait écouté de la musique, pris quelques verres, on s'entendait bien. Je sais que je ne l'ai pas planifié, je n'y ai pas pensé pendant que je le faisais, mais une fois que j'ai commencé à l'étrangler, j'ai arrêté de l'étrangler parce que j'ai réalisé que je pourrais peut-être la tuer. Et elle aussi le réalisait, elle était là à me plier le pouce, elle a plié mon pouce, mais je l'étranglais. Je me suis dit : « Je lui fais mal » et j'ai arrêté. Je ne voulais pas vraiment le faire, je ne l'avais pas prévu, mais je l'ai fait.

18Après, j'ai dit : « Ne me frappe plus jamais. Je ne te frapperai plus, ni te cognerai, ni te donnerai de coups de pied, ni ne t'étranglerai, ni te jetterai par terre, alors ne fais plus jamais ça. » Je ne l'ai plus fait, ça c'était la dernière fois, je ne me souviens plus quand c'était. Je pense que c'était il y a deux mois, je pense, je ne suis pas certain. Je suis très bon avec les dates mais ça je ne m'en souviens plus. C'est quelque chose que j'aimerais oublier.

19Le témoignage d'Amélie. La pire fois, il m'a étranglée. Il m'a presque tuée. Bien, on était sortis ce soir-là et quand Alexandre boit trop, il faut que tout aille à son goût. Je suis un peu du même genre, on est tous les deux têtes de cochon, on est tous les deux têtus. On est revenus à la maison et j'avais faim. Comme on avait bu pas mal, j'ai proposé qu'on commande une pizza. Il a dit non. J'ai dit oui. J'ai appelé pour la faire livrer. Il fallait que j'aille en bas parce que la sonnette ne fonctionnait pas, alors il fallait que j'aille en bas et que j'attende. Alors je suis descendue, je n'étais pas saoule parce que je me souviens être descendue, avoir payé le livreur, lui avoir donné un pourboire et être revenue en haut. Et là, il a commencé. Je ne suis pas certaine à cent pour cent de ce qui est arrivé mais je lui ai demandé s'il voulait un morceau de pizza et il a dit non. Et, je ne sais pas, je pense que moi aussi j'ai sauté une coche et je me souviens avoir lancé la pizza et l'assiette et elle a cassé et je suis allée pour le frapper, pour lui donner une tape. Là, il s'est avancé vers moi. C'est un studio, une grande pièce. On était près du lit et je ne sais pas trop comment ça se fait que j'étais si loin du lit mais on était par terre, il m'étranglait. Je me battais pour rester en vie et je lui ai dit : « S'il te plaît, laisse-moi vivre, je veux vivre. » Je ne me souviens pas avoir perdu conscience ou quoi, je me rappelle juste qu'il m'étranglait et qu'il m'étranglait tellement fort, j'imagine que je me débattais. Tout ce que je me rappelle c'est lui qui m'étrangle et je me souviens que je ne pouvais pas respirer. Je ne pouvais pas respirer (dit avec emphase). Tu sais, j'étais en train de mourir, toutes sortes de choses passaient dans ma tête, et tout ce dont je me rappelle c'est de lui dire dans ma tête : « Ne me tue pas, je veux vivre ! » Et la façon que son pouce était placé, je le tirais tellement fort que j'ai cassé son pouce. Il ne se l'ait jamais fait soigner ou rien, parce qu'il avait peur qu'il lui demanderait. Il a toujours dit que si jamais quelqu'un lui demande pourquoi il a mal au pouce, il dirait qu'il s'est fait ça en jouant au ballon. Encore aujourd'hui, si vous lui demandez, son pouce lui fait encore mal. Et je reviens toujours là-dessus. À chaque fois qu'il dit : « Bébé, j'ai mal au pouce », je dis : « La prochaine fois, pense-y deux fois avant d'essayer d'étrangler ta femme. »

20Je voulais sortir de là, je me suis relevée après qu'il a eu fini et j'étais pas belle à voir, ça, c'est sûr. Je suis allée au miroir et j'ai regardé et j'ai eu encore plus peur. J'ai dit : « Cette fois, ça y est », et j'ai ramassé mes affaires et j'ai dit : « Je m'en vais. » C'est à ce moment-là qu'il a appelé le 9-1-1 et il m'a dit : « Tu peux porter plainte. » J'ai dit : « Qu'est-ce que tu fais ? » J'avais des bleus partout, je veux dire que je n'étais pas belle à voir. J'avais pleuré et, laissez-moi vous dire, ce n'était pas un de mes meilleurs jours. Il avait fait 9-1-1 et j'ai fermé la ligne. Et j'ai dit : « Qu'est-ce que tu fais là ? » Il a dit : « Parce que j'ai fait quelque chose de mal et j'ai besoin d'aide. » J'ai dit : « Oui tu l'as fait, mais t'as pas besoin de la police, on va en discuter. » C'est moi qui ai plus ou moins dit : « Il l'a fait, c'est fini, on passe à autre chose. » Et il a dit : « Je vais appeler », j'ai dit : « N'appelle pas, je ne porterai pas plainte contre toi, je veux juste m'en aller maintenant. » Et il dit : « Ah, non ! calme-toi, relaxe et on va en parler demain matin. » Je me souviens que je ne pouvais pas m'arrêter de pleurer, j'ai pleuré toute la nuit. La police est venue, mais on n'a pas répondu à la porte. Il m'a dit : « C'est ta chance

maintenant, si tu veux dire quelque chose, ils sont à la porte. » Parce qu'ils n'arrêtaient pas de téléphoner et de téléphoner. C'était une femme policière, et un homme policier, et ils cognaient à la porte et ils disaient : « Vous avez appelé le 9-1-1 ? » Alors je leur ai dit que je faisais un interurbain et que le code régional était 411 ou quelque chose comme ça, que je m'étais trompée. Et ils ont dit : « Est-ce qu'on peut entrer ? » Et il a dit : « Non, je suis nu dans le moment. » Et ils sont partis, mais ils ont retéléphoné quelques fois, mais on n'a pas répondu au téléphone. Il était rendu tard, il était à peu près six heures du matin quand on a tous les deux fini par s'endormir. Je me souviens que comme je m'endormais, le soleil se levait. Et c'est ça qui est ça.

21 Scénario relationnel de la violence chez Amélie et Alexandre. Alexandre et Amélie narrent le même événement qui est aussi le plus récent. Selon Amélie, cet événement a été le plus épouvantable pour elle. Quoique son témoignage soit moins détaillé que ne l'est celui de sa conjointe, Alexandre n'omet pas de parler de l'agression. Bien qu'il avoue ne pas se souvenir de tout ce qui s'est passé, le lecteur saisit bien l'événement central. Cependant, n'eût été le témoignage d'Amélie au sujet du même événement, il serait difficile d'imaginer l'aspect terrifiant et dramatique de ce qui s'est déroulé. En se gardant de décrire la scène avec plus de détails, Alexandre omet aussi de parler de son appel aux services d'urgence et de sa demande répétée, selon le témoignage de sa conjointe, qu'elle le dénonce aux policiers.

3 Services qui centralisent les appels logés à la police.

22 Une façon de comprendre la différence narrative entre les deux témoignages est certes d'invoquer les idiosyncrasies dues au style de chacun. Il importe cependant d'observer qu'il est fréquent que le discours de nombreux hommes lorsqu'ils parlent de leur comportement violent démontre de la retenue et une pauvreté de détails (Arias et Beach, 1987). Cependant, même si au plan phénoménologique la perspective subjective avec laquelle un même événement est vécu ne peut être partagée par les protagonistes, il y a lieu néanmoins de tenter de comprendre les nombreuses omissions d'Alexandre. En effet, il choisit de n'aborder aucun des événements qui ont eu lieu après la strangulation d'Amélie, soit son appel aux services d'urgence³ ; sa requête à sa conjointe qu'elle le dénonce à la police ; sa reconnaissance de la nature problématique de sa violence ; et enfin, son désir de recevoir de l'aide professionnelle. En ce sens, ces omissions semblent être à lier à la réaction émotive d'Alexandre, comme si un sentiment de honte et possiblement de culpabilité l'empêchait de parler de ce que sa propre conjointe n'a pas voulu reconnaître, c'est-à-dire son sentiment d'impuissance devant cette perte de contrôle. Cette hypothèse est d'autant plus pertinente qu'Alexandre dit et répète tout ce qu'il n'a pas commis comme actes violents contre Amélie ; c'est-à-dire qu'il ne l'a pas cognée, ne lui a pas donné de coup de poing, ne l'a pas frappée, comme s'il cherchait à se convaincre et à convaincre son interlocuteur qu'il n'est pas vraiment violent. Autant de tentatives possiblement pour calmer son sentiment de culpabilité.

23 La série d'interactions qu'Amélie décrit comme ayant eu lieu après l'épisode de strangulation laisse supposer cependant qu'à ce moment son conjoint se sentait véritablement coupable, qu'il croyait mériter d'être puni et était désireux d'être aidé. Cependant, puisque aucune de ses réactions émotives n'ont donné lieu à une action conséquente, il est possible qu'Alexandre ait cru que le mieux à faire était de nier sa peur de recommencer et de masquer son sentiment de culpabilité. Le sentiment d'impuissance qui en résulte vraisemblablement peut aussi avoir favorisé la rationalisation dont il fait part lors de

son témoignage dont le sens est : « si elle ne me frappe plus jamais, je ne perdrai plus jamais contrôle ! » Alexandre est ainsi réduit à recourir à la pensée magique pour faire face à son problème puisque sa demande répétée d'assumer les conséquences de ses gestes et son aveu de ne pas se sentir rassuré d'être capable de ne pas recommencer sans recevoir une aide extérieure n'ont pas été reconnus par sa conjointe.

24Un tel scénario dynamique, bien qu'hypothétique, est suffisamment vraisemblable pour soulever la question de savoir pourquoi Amélie a refusé de reconnaître le désir de son conjoint de recevoir aide, contrôle et punition de gens à l'extérieur du couple. Plusieurs motivations sont possibles. Il se peut qu'Amélie se sente responsable des assauts de son conjoint ; le corollaire de ceci serait qu'elle se croit en mesure d'en contrôler les manifestations. L'alternative pour Amélie constitue une rationalisation de sa peur, comme si elle cherchait à se convaincre que les épisodes de violence sont des aberrations et que, de ce fait, ne se reproduiront plus. Malheureusement cependant, dans tous ces cas, aussi bien Alexandre qu'Amélie s'en remettent à la pensée magique.

Bertrand et Brigitte

25Le témoignage de Bertrand. Les pires fois, je ne m'en souviens pas vraiment, pour dire vrai. C'est très flou... Bien, en fait, c'est parce que toutes les fois sont très floues, qu'il y ait eu de l'alcool ou pas. Mais la raison que cette fois-là est particulièrement floue, c'est parce que j'ai bu plus que d'habitude cette fois-là. Ce jour-là on se préparait pour une rencontre avec ma mère, à son appartement. Brigitte préparait la plupart des plats et je nettoyait. Il y a toujours beaucoup de tension quand il est question de ma mère, point. Parce que ma mère est une femme très difficile.

26Plus tard, quand on est revenus à la maison, l'incident qui a tout commencé, c'est le chien qui m'a mordu et ce chien-là se comportait très mal pour, je dirais, les deux dernières semaines... On vit dans un très petit appartement, il y a deux chiens, un chat et deux personnes. En fait, on vit entassés comme ça vingt-quatre heures par jour (...) j'ai amené les chiens faire une promenade. Avant ça, on avait discuté un peu, il n'y avait pas eu de dispute. On est toujours en train de se disputer, parce qu'on n'a pas les mêmes opinions. Mais cette fois-là, il y avait rien, pas de conversation qu'on a eue qui a pu ajouter de la tension. Mais il y avait la tension de chez ma mère et on était rendus au point de voir à ça. Il fallait que je sorte les chiens et le chien en question était exceptionnellement mal élevé et j'avoue que j'ai réagi trop fort. Le chien avait la mauvaise habitude de s'accroupir en plein milieu de la rue quand les autos arrivent et moi, ça me faisait peur et ça fait peur à l'autre chien aussi. Il ne semble y avoir aucune raison logique à ce comportement. Alors, cette fois-là j'ai réagi un peu fort et le chien a eu peur, ou était fâché, je ne sais pas, et il m'a mordu. Je l'ai attrapé et j'ai essayé de le faire bouger. Et je ne me souviens pas d'avoir été plus agressif que d'habitude, parce qu'évidemment il faut que tu enlèves le chien du chemin sinon on va tous les deux se faire tuer.

27Cette fois en particulier, le chien m'a attaqué, il m'a mordu trois fois. Donc, je finis la promenade, à cause de l'autre chien et de ses besoins. Après la surprise et le choc, je suis devenu vraiment en colère et j'avais décidé, avant de rentrer, que là c'était fini. Le chien allait se faire « endormir ». Je ne savais pas comment mais il allait se faire endormir, il allait disparaître. Quand je suis entré, si je n'étais pas complètement enragé, j'étais sur le point de

l'être. Et puis Brigitte a réagi à ça, elle est devenue défensive, elle est devenue protectrice du chien et tout a déboulé à partir de là.

28J'ai probablement dit quelque chose comme : « Ce chien-ci va se faire tuer, je m'en fous de ce qu'il lui arrive. » Brigitte ne recule jamais devant moi et c'est une des raisons pour lesquelles je l'aime, que je l'aime autant. Mais parfois, et Dieu merci c'est rare, ce n'est pas une bonne idée. Elle a choisi le chien plutôt que moi. Elle ne trouvait pas qu'il devait être endormi pour ce qu'il avait fait. Je pensais que j'avais été tout à fait raisonnable mais peut-être que je n'agissais pas raisonnablement.

29En gros, c'est ce que je me rappelle. La volée, je n'en ai pas de souvenir du tout. Je ne pourrais pas vous dire quand je l'ai frappée, où je l'ai frappée, ce que j'ai fait. Dès que je me suis calmé, elle s'est approchée, elle a montré son visage et elle a dit : « Pourquoi tu m'as fait ça ? » Je lui parlais et elle dit : « Est-ce que le chien doit encore partir ? » Je ne pense pas que j'aie dit oui, j'ai dit : « Il m'a mordu, regarde, il m'a mordu. » Alors elle a pris un couteau dans la cuisine et elle a commencé à le balancer devant moi et a dit : « Pourquoi tu ne vas pas dans la chambre de bain et le tuer maintenant ? » J'ai dit : « Il n'en est pas question, je ne ferai pas ça. » Je lui ai dit : « Je suis tout à fait calme, tout est revenu à la normale, je ne suis pas énervé du tout. » Après quelques très courtes minutes, une très brève conversation, elle a réalisé qu'elle ne pouvait pas me faire fâcher, quelle ne pouvait rien me faire faire, alors elle a pris la porte. J'ai pris pour acquis qu'elle allait revenir très rapidement. Je suis allé me coucher et j'ai été réveillé par les flics. J'ai été accusé et j'ai plaidé coupable. Bien, j'ai été en prison pour un bon bout de temps.

30Le témoignage de Brigitte. Probablement que la pire fois c'était la dernière fois. On était allés dîner chez la mère de Bertrand. Il y a toujours beaucoup de conflits entre lui et sa mère, beaucoup de tension. Ça fait qu'on finit souvent par avoir des mini-disputes le temps de rentrer chez nous parce que la tension monte et monte et monte et monte tout le temps qu'on est là, mais lui il est incapable de lui dire quoi que ce soit. Je ne me souviens même pas précisément à propos de quoi on se disputait, mais ça avait rapport avec sa mère. Après, il a sorti les chiens et le temps de revenir, il était en rage parce que quelque chose était arrivé, un des chiens s'était mal comporté, je sais toujours pas quoi exactement. Mais il a dû faire quelque chose au chien parce que le chien l'a mordu, ce qui n'a pas aidé. Ça fait que quand il est arrivé, il était dans un état de rage majeure, majeure et il me disait qu'il allait faire endormir les chiens le lendemain, ce à quoi je n'ai pas très bien réagi, ce qui a parti l'engueulade et je ne sais pas comment le premier coup est arrivé, mais un œil au beurre noir, plusieurs bleus, plusieurs coups de pied dans le dos et dans le ventre et tout ça plus tard, je suis sortie pour prendre une marche. Je suis allée prendre un café et je suis allée à la cabine téléphonique la plus proche et j'ai appelé la police.

31Scénario relationnel de la violence chez Brigitte et Bertrand. Tout comme Alexandre et Amélie, Brigitte et Bertrand racontent le même événement, soit la dernière agression vécue. Quoique Brigitte et Bertrand soient tous deux avarés de détails quant aux actes de violence comme tels, ils s'entendent sur ce qui leur apparaît comme le facteur déclencheur, soit une visite chez la mère de Bertrand. Il est intéressant de noter, par ailleurs, que la morsure du chien ne semble avoir eu de l'importance que pour Bertrand et avoir été rapidement interprétée par Brigitte comme une riposte et non comme une attaque de la part du chien.

Bien qu'il soit impossible de savoir ce qui s'est passé exactement entre le chien et Bertrand, il est saisissant de constater la divergence des perspectives de chacun des partenaires à ce sujet. Pour Bertrand, le chien l'a mordu sans raison ; pour Brigitte, le chien a agi en représailles. Ni l'un ni l'autre ne semble concevoir que ce chien puisse avoir été saisi de panique.

32 Par ailleurs, l'expérience d'avoir violemment frappé sa conjointe semble à peine reconnue par Bertrand qui choisit de se coucher et de dormir après que Brigitte eut quitté leur appartement. Le témoignage de Bertrand à l'effet qu'il se sentait parfaitement calme après l'assaut indique que l'incident semblait terminé pour lui, comme s'il n'était pas intéressé à ce que venait de vivre Brigitte, ni préoccupé par sa part de responsabilité dans cette brutalité, ni inquiet des blessures qu'il avait pu lui causer. En ce sens, non seulement chacun semble éprouver de la difficulté à communiquer sa propre réalité à l'autre, mais de plus, ils apparaissent éprouver beaucoup de difficulté à être empathiques à la réalité de l'autre. D'autre part, le calme ressenti par Bertrand après l'assaut peut se comprendre sur le plan économique comme étant Hé à la décharge de la tension que l'agir a permis. Le fait de libérer le Moi d'une tension ressentie comme intolérable provoque, en effet, un apaisement qui surpasse en importance l'inconfort d'un sentiment de culpabilité hypothétique.

33 À cet effet, le sentiment de responsabilité par rapport aux blessures infligées diffère significativement entre Alexandre et Bertrand. Alors qu'Alexandre semble se sentir authentiquement coupable, Bertrand, bien qu'il élabore longuement sur les éléments qui, à son avis, ont précipité son assaut sur Brigitte et parle en détail de ses émotions à ce sujet, semble surtout se servir de ce discours dans un but d'autojustification. Cette façon de faire constitue, en ce sens, beaucoup plus une tactique défensive contre les effets du Surmoi sur le Moi que le résultat d'un travail d'introspection véritable, comme le décrivent bien Redl et Wineman (1951). La stratégie inconsciente utilisée dans son discours consiste, en ce sens, à offrir une profusion de détails sur les aspects périphériques de l'assaut, ce qui a comme effet d'occulter la gravité de ses gestes.

Cédric et Charlotte

34 Le témoignage de Cédric. Je me souviens d'une fois, c'est la seule chose vraiment violente qui soit arrivée dans notre relation. Il y a eu comme du « poussillage » et de la bousculade un peu entre nous, c'est ça... on était en haut dans notre appartement, elle se promenait avec un pot et là elle me suivait. Je ne sais pas pourquoi elle me suivait comme ça. Je ne me souviens pas de la raison de la dispute à ce moment-là et je suis allé chercher quelque chose dans l'armoire ou quelque chose comme ça et la première chose que j'ai vue, le pot me cogne la tête. En réflexe, ma main a avancé et l'a frappée.

35 Je pense que c'était un peu comme un coup de poing, juste ici (il désigne la bouche). Je ne sais pas ce qui est arrivé parce qu'elle marchait partout avec le pot et j'ai senti la casserole qui me frappait sur la tête. Je veux dire, je ne sais pas pourquoi elle ferait ça. Mais c'est que moi, je n'avais pas l'intention de la frapper. Il n'y avait rien qui m'a traversé l'esprit, c'est pas comme si j'avais pensé : « Ah oui, je vais aller, je vais aller te frapper. » C'est juste arrivé. Et vous savez, ça m'a vraiment dérangé que j'aie fait ça parce que je ne suis pas comme ça, moi. Et c'était ça. Elle était fâchée, elle était très fâchée. Mais mon argument c'était : « Elle m'a frappé sur la tête avec le pot, pas vrai ? Qu'est-ce que je suis supposé faire ? » Mais je n'avais

pas l'intention de la frapper. Je ne sais pas trop ce qui était arrivé, parce que j'avais le dos tourné et puis j'ai senti le pot me frapper et là je l'ai juste frappée.

36Le témoignage de Charlotte. Honnêtement, je n'ai jamais vraiment eu peur de lui, sauf peut-être deux ou trois fois en six ans. Mais il y a eu une fois où j'ai été vraiment terrifiée, je pensais qu'il allait me tuer. Vraiment, je pensais que j'allais être morte. Ce qui est arrivé c'est qu'on s'était séparés et que j'ai commencé à sortir avec quelqu'un d'autre. Mais il était toujours obsédé, il n'arrêtait pas de venir à ma porte, de me téléphoner tout le temps. La force de l'habitude l'a emporté, et j'ai fini par retourner. J'avais pensé lui rendre visite et j'ai voulu lui faire une surprise en passant par l'escalier de secours de son appartement et je l'ai vu avec une autre femme dans son appartement. Alors je suis entrée, mais il avait bu, et il ne boit vraiment pas beaucoup. Alors cette fois-là, il avait bu pas mal et il a mis la fille à la porte et a dit : « On ne faisait rien. » Bien, je ne les ai pas vu faire quoi que ce soit, alors je ne pouvais rien dire, mais tout est là, la femme était bel et bien là, je veux dire, je ne suis pas stupide non plus. Alors là, il a perdu la tête parce qu'il savait que j'allais partir et il m'a enfermée dans la salle de bain avec lui.

37Je pensais que j'étais pour mourir, je le jure. Je priais, j'essayais de m'en sortir en lui parlant : « Je vais rester avec toi, inquiète-toi pas, je ne suis pas fâchée. » C'était parce que j'avais tellement peur ce jour-là, j'avais tellement peur, je ne l'avais jamais vu dans cet état. Il nous a carrément enfermés dans la salle de bain et il a arraché le lavabo du mur... il m'a lancée à travers la salle de bain et la façon qu'il était, il était rendu comme fou. J'étais dans cette petite salle de bain et il criait et il hurlait. Je priais en moi-même et je me disais : « Reste calme et arrange-toi juste pour sortir d'ici... fais juste sortir de la salle de bain et calme-le. » Ça s'est passé comme ça, ce soir-là, je pense que c'est à cause de l'alcool qu'il avait bu, je ne sais même pas. Mais cette nuit-là, j'agissais différemment. Je sais que si j'avais agi comme d'habitude, si j'avais été moi-même, je lui aurais répondu. Je n'ai pas peur de tenir mon bout, mais la question est : « Est-ce que ça en vaut vraiment la peine à la fin ? » D'habitude, je me demande : « Est-ce que je veux entendre tout ça ? Est-ce que je veux passer à travers tout ça ? » Mais je sais que ce soir-là, si je lui avais répliqué, j'aurais été battue, réduite en bouillie, vraiment je le pense. Je pense que j'aurais été à l'hôpital. Je le pense vraiment, vraiment. Vous savez, ces choses, on les sent aussi.

38Scénario relationnel de la violence chez Cédric et Charlotte. L'écart entre le discours des deux partenaires de ce couple est saisissant. En effet, au cours de son témoignage, Cédric semble minimiser la survenue des incidents de violence, allant même jusqu'à affirmer que le couple n'en a vécu qu'un seul, celui qu'il narre. En outre, il semble tenter de refuser d'en assumer quelque responsabilité que ce soit dans leur survenue. Au contraire, il affirme même que sa conjointe exagérerait la gravité de son comportement et considérerait à tort son comportement comme étant violent. D'ailleurs, le seul événement que Cédric décrit comme ayant été violent consiste en une réaction à un assaut dont il se dit victime de la part de Charlotte. Bien qu'il n'y ait aucune raison de douter de l'existence de l'incident qu'il décrit, il demeure néanmoins significatif que, contrairement à la consigne voulant qu'il décrive le « pire incident de violence » vécu par le couple, il ait choisi d'être silencieux sur un événement apparemment plus dramatique, soit celui narré par Charlotte.

39 Mais comment comprendre un tel écart dans l'attribution du qualitatif du pire incident entre les deux conjoints ? Se peut-il que le fait que Charlotte se considère comme une personne « verbalement violente », qu'elle avoue participer à des incidents de bousculade avec son conjoint et se vante de se « tenir debout » devant celui-ci soit compris par Cédric comme si la violence vécue au sein du couple était « équivalente ». En l'occurrence, l'invitation de parler du pire événement de violence vécu par le couple a pu être prise au pied de la lettre par Cédric ; c'est-à-dire qu'il a pu interpréter défensivement la question ainsi : Dans quel incident avons-nous, tous les deux, été violents ? ou Quand la violence entre nous a-t-elle été « égale » ?

40 Cependant, la description que fait Charlotte de la violence entre eux, de même que sa compréhension de cette violence, n'évoquent pas l'hypothèse que leur violence réciproque puisse être qualifiée d'équivalente. La lecture de l'ensemble du témoignage de Charlotte transmet plutôt l'image d'un homme qu'il serait dangereux de côtoyer et dont les agressions brutales l'ont souvent laissée sérieusement blessée. Il est consternant, à cet effet, d'observer comment elle a tendance dans son discours à banaliser ses expériences de violence, même si elle en témoigne par ailleurs. En ce sens, les témoignages de Charlotte et de Cédric donnent l'impression que l'autre est le seul à blâmer. En effet, ni l'un ni l'autre n'assume une part de responsabilité pour les problèmes du couple ou pour la violence qu'ils y vivent, comme si chacun croyait que ses propres actions sont légitimées et pleinement justifiées eu égard aux actes de l'autre. Une impasse relationnelle semble, en ce sens, s'être développée entre eux. D'ailleurs, aucune solution n'est envisagée pour mettre un terme aux assauts violents de Cédric tout au cours de leurs témoignages respectifs. Lorsque ceci se produit, une escalade de la violence semble inévitable. Cette escalade est souvent associée à une guérilla verbale dans laquelle chacun des deux partenaires cherche désormais à « gagner » sur l'autre. Ce climat conflictuel semble constituer un terrain fertile pour les agissements violents de Charlotte et de Cédric puisque ces querelles sont vues comme leur fournissant à chacun autant de justifications, pour leurs propres agissements violents. Un tel cycle d'attaques et de contre-attaques vengeresses se perpétue souvent indéfiniment, comme nous en avons déjà discuté par rapport aux réactions aux actes de terrorisme (Casoni et Brunet, 2002). Cependant, malgré ce climat de querelle et bien que les indices à l'effet que la violence dans ce couple soit le fait des deux partenaires, les différences de force physique entre eux font en sorte que leur victimisation relative est qualitativement très différente. Il ne fait aucun doute que, même si Charlotte dit « se tenir debout » devant Cédric, elle en paie un prix déraisonnablement élevé. Tous deux sont perdants néanmoins au plan relationnel, mais de plus, Charlotte se met en situation de danger réel d'être grièvement blessée.

Daniel et Denise

41 Le témoignage de Daniel. Je l'ai frappée, je l'ai agressée verbalement, je lui ai donné des coups de poing, je lui ai donné des coups de pied, je lui ai craché au visage, je l'ai violée, j'ai fait à peu près tout ce que tu peux faire à quelqu'un. (...)

42 Il y en a « une couple » (d'incidents) qui sont assez poches les uns des autres en termes d'être les pires. Il y a la nuit des funérailles de mon ami, les funérailles étaient chez moi, c'est devenu vraiment mauvais ce soir-là (...). Il y a eu un autre soir où elle a fini par se retrouver à moitié nue chez le voisin. Elle s'est sauvée chez les voisins. Je ne sais pas comment ça escalade à ce point, mais j'ai le sang chaud, tu sais. Je ne me souviens pas de la plupart des choses. Pour

beaucoup de choses, je suis sûr qu'elle en a un meilleur souvenir que moi. La plupart des choses que je sais, c'est elle qui me les a racontées, parce que moi je suis un de ces gars qui a des blancs. Vraiment, c'est bizarre, c'est comme si j'étais à l'extérieur et que je regardais en dedans, tu sais. Je suis là mais comme si ce n'était pas vraiment moi qui agissais. Comme je me souviens de lui avoir donné des coups de pied quand elle était couchée sur le lit, mais je ne m'en rappelle pas vraiment. Je me souviens seulement des petits bouts.

43Le témoignage de Denise, Il y avait beaucoup de violence sexuelle parce que si je disais non, il me battait ou bien il me forçait à baiser. Ou bien on avait des relations anales et je pleurais tout le long. Le plus ça me faisait mal, le mieux c'était pour lui, le plus il aimait ça. Il y avait plein d'affaires comme ça, je me sentais totalement prise.

44Il y a eu la fois quand son ami est mort et qu'on avait fait la veillée chez nous et il est devenu fou. Bien, il y avait eu pas mal d'alcool et quand tout le monde est parti, il a vraiment perdu la tête. Ce soir-là a été horrible. Il m'a traînée partout dans la maison, en me tirant par les cheveux et il m'a lancé plein d'affaires, il m'a frappée à coups de pied pendant longtemps. Le lendemain, j'avais de gros bleus la grosseur de pamplemousses partout et deux yeux au beurre noir et j'avais une cicatrice ici à l'œil, parce qu'il avait une bague et qu'il me frappait. Ça saignait et c'était juste la coupure à cause de la bague. Ça a été une des pires fois. Je pense que c'est quand on est allés se coucher après que tout le monde soit parti, il voulait avoir des relations sexuelles et j'ai dit non. Il est devenu fou parce que je ne voulais pas. C'était une question de sexe, la plupart du temps c'était une question de sexe ; je lui disais non, il devenait fou, il se mettait à fulminer et à être en rage aussi. Il me battait jusqu'à temps qu'il s'endorme, il devenait trop fatigué, il s'éloignait et s'endormait. La maison a été saccagée ce soir-là. Je me souviens, avant d'aller me coucher, j'ai tout nettoyé.

45Une autrefois vraiment grave, c'était une affaire de viol. Il a forcé un ami à avoir des relations sexuelles avec moi. C'était terrible, c'était, j'imagine, le pire. On était chez son ami pour la fin de semaine et il y avait plein de monde. Ç'avait été une soirée tranquille, les gens étaient juste assis à jaser tranquillement toute la soirée. Daniel et moi on est allés se coucher et c'était la chambre de quelqu'un, j'imagine, parce qu'à un moment donné il est entré. En fait, je pense que ça a commencé quand j'ai dit non à Daniel et qu'il a commencé à me brusquer un peu et on a fini par avoir des relations quand même.

46Je pleurais parce que ça faisait mal et que je ne voulais rien savoir de ça à ce moment-là. Là, son ami est arrivé, je pense que c'était sa chambre. Je ne sais pas, je pense qu'il savait qu'on était là et se demandait ce qui se passait. Je pense qu'il était pas mal saoul lui aussi et qu'il est juste entré dans la chambre par erreur. Là Daniel dit : « Oh, rentre, toi baise-la, bla bla bla, fais-lui ci, fais-lui ça » (rires). Alors son ami ne voulait rien savoir de ça. Je pouvais voir qu'il avait vraiment peur de Daniel aussi. Il ne savait pas vraiment quoi faire, il a fini par suivre parce que la plupart avaient peur de Daniel aussi parce qu'il se battait tout le temps avec ses amis et il les manquait pas.

47Deux jours après, il y a eu une grosse volée. J'étais comme dans une zone de zombie après ça. Je n'étais comme pas du tout contente à propos de ça (rires). Je pense que j'ai essayé de dire quelque chose à propos du viol et c'est ça qui a provoqué la deuxième explosion, qui a été un incident vraiment grave celui-là aussi. Je me suis fait traîner en bas des escaliers. C'est

la fois où il m'a mis les orteils dans le sécateur et qu'il menaçait de les couper (rires) et ça été vraiment grave et j'ai dû envoyer les enfants ailleurs. Plus tard, on est retournés à la maison de son ami et j'ai encore été battue et personne n'a rien dit.

48 Scénario relationnel de la violence chez Daniel et Denise. Quoique Daniel soit très explicite lorsqu'il déclare « avoir tout fait, nommez-le » et énumère une liste de sévices infligés à Denise, son témoignage est lacunaire quant à la description d'un événement précis de violence. À cet effet, le contraste entre les témoignages des deux partenaires est saisissant et même perturbant pour tout lecteur. Quand Daniel parle, l'impression d'un homme d'une grande violence mais pas nécessairement d'un homme qui soit fréquemment violent se dégage, alors que lorsque Denise parle, il est difficile de ne pas imaginer Daniel comme un homme sadique et dangereux qui la tourmenterait sans cesse. La trajectoire de vie de ce couple a tragiquement donné raison à cette dernière.

49 Pour se protéger de son angoisse relationnelle, Daniel a recours à une forme très sévère de clivage qui a comme effet de déshumaniser Denise. En ce sens, un processus de désidentification a lieu ; il a comme conséquence de priver Denise du statut d'objet aux yeux de Daniel. Non seulement une violence extrême peut-elle ainsi être agie, mais de plus, le recours à la triade des affects maniaques, soit le mépris, le triomphe et le contrôle, permet à Daniel de dévaluer complètement Denise et de la traiter littéralement comme de la merde. Ainsi, il peut la posséder totalement, évitant illusoirement sa dépendance d'elle. À cet effet, et bien que cela ne soit pas relaté dans cet extrait de ses entretiens, Daniel témoigne de façon poignante de son incapacité à tolérer la moindre solitude ainsi que de sa tendance à perdre complètement contact avec le fait que Denise n'est pas un objet inanimé lorsqu'il devient enragé. Daniel cherche visiblement à mettre fin à ses pertes de contrôle ; il a suivi à plus d'une reprise des programmes d'intervention qui visent le contrôle de la colère ; il consulte, de façon sporadique, un psychologue qui travaille pour un centre d'intervention pour hommes violents ; et a identifié un bon nombre des déclencheurs situationnels de sa rage. Cependant, il avoue se sentir totalement démuni dès que l'angoisse s'empare de lui, il dira de lui-même qu'il devient hystérique. Bien qu'il narre quelques-unes des expériences effroyables de victimisation qu'il a connues enfant, il n'y comprend rien sinon qu'il reconnaît ressentir la même panique l'envahir juste avant de devenir enragé et de perdre la notion de la réalité. Malgré tout, l'écart qui sépare les quelques réflexions faites par Daniel au sujet de sa violence et une quelconque maîtrise de celle-ci est insuffisant pour ne pas mettre la vie de Denise sérieusement en danger.

50 Denise pour sa part témoigne amplement de sa confusion au cours des entretiens. Elle ne sait plus si elle est responsable de cette violence extrême, ni si elle peut aspirer à un autre type de relation, ni même si elle mérite de ne pas être maltraitée. Nul doute que le concept d'impuissance apprise de Seligman (1972), tel que repris par Walker (1978) dans le contexte de la violence conjugale, s'applique à Denise qui semble ne plus pouvoir faire confiance à sa capacité de jugement tant elle est effrayée et paralysée par la peur. Un des aspects troublants du témoignage de Denise est justement constitué par le fait qu'elle s'attribue la responsabilité de la violence de Daniel même si, par ailleurs, elle reconnaît qu'il a été violent avec toutes ses conjointes avant elle. De même, elle semble se sentir indignée d'être mieux traitée en dépit de ce que lui dit sa bonne intelligence et ce que lui démontre sa capacité de fonctionner

socialement. En effet, malgré les nombreuses séparations du couple, elle se sent attirée par Daniel, comme par une force qu'elle ne maîtrise pas.

51 Au-delà du scénario relationnel que nous venons de décrire, il y a lieu de souligner que Daniel semble souffrir de conflits psychiques complexes et présenter des perturbations psychologiques certaines. Les graves épisodes de violence dont il s'est rendu responsable à la suite de ces entrevues en donnent la mesure. De même, la panique extrême qui s'empare de lui à la simple idée de se sentir seul est signe d'une carence affective importante, notamment d'une introjection insuffisante d'un objet bon. Sa tendance systématique à recourir à l'assaut violent, à créer un climat de terreur et à humilier Denise si outrageusement laissent supposer, en effet, qu'outre les déficits du Moi qui font qu'il est incapable de contrôler ses comportements violents, il présente aussi vraisemblablement des perturbations surmoïques importantes, soit dans le sens des défenses contre le Surmoi décrites par Redl et Wineman (1951), soit dans le sens des désordres dans la structuration du Surmoi tels que proposés par Kernberg (1970, 1992 a, 1992b). Denise, pour sa part, semble présenter une paralysie comme on en observe chez les gens qui souffrent de traumatismes psychiques. Nul doute qu'ainsi assujettie, elle ne sache plus qui elle est, ce à quoi elle est en droit d'attendre de la part de Daniel, ni si elle est ou non en partie responsable de ce qui lui arrive.

La peur de perdre : élément commun chez ces quatre couples

52 À travers chacun des quatre scénarios relationnels dégagés par l'analyse des témoignages de ces quatre couples, une angoisse commune ressort clairement, soit la peur de perdre l'autre. Que ce soit à la suite d'une distanciation physique ou affective de la part de la conjointe ou encore que cette impression de distanciation fasse suite à un refus ou un éloignement de sa part, la violence de chacun de ces quatre hommes semble mue par l'angoisse éveillée par l'impression subite de perdre contact avec l'être cher. Quel que soit le motif ou la cause de la non-disponibilité temporaire de leur conjointe, ces hommes semblent ressentir son absence physique ou psychologique comme une absence définitive et permanente, parfois vécue comme rejet ou une non-reconnaissance de leur propre existence. L'angoisse qui en est éveillée est alors essentielle comme étant intolérable, ce qui semble susciter une réaction imprévisible chez eux dont la violence peut les surprendre eux-mêmes.

53 Cette impression qu'un bris de la relation a été effectué par sa femme ressort particulièrement bien dans le cas de Bertrand alors que tous deux rapportent l'observation qu'une rupture dans leur entente mutuelle a provoqué l'attaque violente de Bertrand contre Brigitte. Bertrand présente cette rupture comme étant de nature émotive, comme une trahison : « Elle a choisi le chien plutôt que moi. » Cependant, Brigitte représente ce bris dans l'entente dans le couple comme étant une réaction de sa part aux affirmations enragées de son conjoint à l'effet qu'il allait faire tuer le chien : « ... ce à quoi je n'ai pas très bien réagi, ce qui a fait que l'engueulade a commencé. »

54 Pour Cédric, la peur de perdre Charlotte est très évidente puisque c'est au moment où celle-ci, en colère, veut quitter l'appartement de Cédric qu'il la séquestre dans la salle de bains. Cette hypothèse est, en outre, soutenue par la description de Charlotte du harcèlement dont Cédric aurait fait preuve à la suite de leur précédente rupture. Il semble, en effet, que la crainte de perdre Charlotte suscite une angoisse insoutenable chez Cédric, qui y répond avec des moyens extrêmes.

55Quant au couple formé par Denise et Daniel, il est très clair pour Denise qu'elle doit se montrer d'une disponibilité entière à Daniel et elle rapporte son extrême vigilance à ne pas « lui faire défaut ». De son côté, Daniel explique comment il est incapable de tolérer la moindre solitude et, qu'à chaque fois que Denise est occupée ou silencieuse, il ressent une angoisse panique le submerger. Dans ce contexte affectif, il est aisé de comprendre comment le refus des avances sexuelles de Daniel puisse être directement lié, dans la narration de Denise, à ses assauts violents contre elle. L'angoisse ressentie par Daniel devant ce refus de Denise semble d'autant plus intolérable lorsque l'on sait que le couple aurait, selon leurs témoignages respectifs, des rapports sexuels plusieurs fois par jour. Que les refus occasionnels de Denise provoquent chez Daniel des réactions aussi violentes semble, en ce sens, relié à une sensibilité extraordinaire chez Daniel à toute menace, même minime, de perte d'objet ou plus spécifiquement d'un refus de l'objet d'être absolument disponible, voire possédé, signe d'une intériorisation déficiente d'un objet bon. Le défaut d'intériorisation d'un objet bon laisse, en effet, l'individu dans la crainte permanente de l'absence ou de l'indisponibilité de l'objet externe.

56La peur de la perte ressort aussi pour Alexandre alors que le couple relate, chacun à sa manière, l'escalade dans la dysharmonie relationnelle qui a précédé le dénouement violent qu'ils décrivent. Il semble qu'Alexandre se soit senti menacé de perdre l'objet en raison de la distance émotionnelle et physique d'Amélie. D'ailleurs, les gestes de lancer la pizza et de tenter de gifler Alexandre contiennent dans leur essence même la signification de repousser l'autre ; signification qu'Amélie elle-même attribue à ses gestes. Il y a lieu aussi de noter qu'en dépit de sa détresse manifeste, Alexandre ne voulait surtout pas qu'Amélie quitte l'appartement après cette agression. Comme beaucoup d'hommes violents, Alexandre semble ressentir une angoisse panique de perdre la femme de sa vie.

Psychodynamique des relations passionnelles violentes

57Les relations passionnelles violentes sont certes des relations extrêmement complexes qui éveillent chez leurs protagonistes des affects, des angoisses et des enjeux dont l'intensité est inhabituelle même pour les personnes qui y sont impliquées. Comme les quatre portraits précédemment esquissés l'illustrent, les relations passionnelles violentes agissent comme un aimant qui soude un homme et une femme dans une relation dont ils se sentent prisonniers, et ce malgré les souffrances qui découlent de leur lien.

58Mais au-delà de l'angoisse de la perte que nous avons identifiée chez les hommes violents, quels sont les éléments dynamiques déterminants à l'œuvre dans la relation violente de ces hommes ? Et parallèlement, quels sont les éléments dynamiques déterminants que l'on peut dégager chez les femmes qui subissent de la violence dans une relation conjugale ? Dans la section suivante, nous présenterons d'abord les cinq propositions qui se dégagent de notre compréhension de ces hommes, puis, à un second niveau d'analyse, nous proposerons un modèle pour comprendre comment ces éléments dynamiques interagissent entre eux. Puis, nous décrirons les cinq propositions qui émergent de notre analyse des femmes qui subissent de la violence conjugale et en dégagerons enfin un modèle qui vise à comprendre comment ces phénomènes agissent pour soutenir le cercle vicieux de violence dans lequel elles sont prises.

59 Les exemples qui illustrent chacune de ces propositions proviennent de l'expérience conjugulée de notre pratique clinique et d'entrevues effectuées au cours des années dans différents contextes de recherche. Chez les hommes, cinq propositions sont isolées, soit l'angoisse de perte d'objet, le sentiment d'impuissance, la recherche d'identification des déclencheurs de la violence, la banalisation des actes de violence et enfin, la qualité passionnelle de l'amour ressenti. Chez les femmes, les cinq propositions qui émergent sont l'appréhension de la victimisation future, l'identification à la dimension infantile du conjoint, la collusion avec le conjoint, la force de résistance et la qualité passionnelle de l'amour ressenti.

Chez les hommes

60 L'angoisse de perte d'objet L'angoisse de perdre l'objet est une angoisse ressentie universellement. Elle prend ses racines dans le lien de dépendance du petit enfant à ses parents et dans sa peur de les perdre. Bien qu'au cours de son développement, l'enfant apprivoise cette angoisse, elle continue néanmoins à jouer un rôle dont l'importance varie tout au cours de la vie de chacun. Alors que la mort constitue la perte la plus absolue, des formes atténuées de perte comme la rupture, la séparation, l'éloignement, le manque de disponibilité affective peuvent éveiller des angoisses tout aussi intenses. Mais pour qui est sensible à l'angoisse de la perte, les pertes symboliques que sont la distance physique ou affective peuvent être difficiles à supporter. Chez les hommes qui sont violents dans le contexte amoureux, la peur de la perte constitue une angoisse importante. Bien que prenant des formes différentes, cette angoisse est ressentie intensément dans le rapport à l'être aimé. Ainsi, elle se manifeste soit comme une angoisse d'abandon, comme une vulnérabilité au sentiment d'être rejeté ou encore par le besoin compulsif d'être rassuré. De plus, l'angoisse de perte peut donner naissance à une série de manifestations défensives psychologiques et comportementales comme le contrôle, l'emprise ou la domination, afin d'éviter de ressentir cette angoisse de perte.

61 Les hommes pour lesquels l'angoisse d'abandon est intense se sentent facilement menacés par toute distance affective ou physique de la part de leur conjointe. Cette angoisse traverse tous les moments de leur vie et fait que tout état de non-disponibilité de la part de leur conjointe constitue une menace de perte pour eux. Dans les mots de Michel : « Quand elle s'endort avant moi, je ne peux pas le prendre, ça m'enrage ! Je me sens mal, anxieux. Je me lève, je fume, je regarde la télé. Je finis habituellement par la réveiller tellement je suis agité mais là moi, au moins, je peux dormir. Même si cela la fâche, au moins je sens sa présence. »

62 Alors que Michel ressent le sommeil de sa conjointe comme une absence, ce qui peut, à un plan inconscient être associé à une angoisse de la mort, Stéphane, quant à lui, a tendance à interpréter la perte de disponibilité de sa conjointe comme si elle le rejetait violemment, soit une interprétation davantage colorée par une vision paranoïde, comme s'il était convaincu que l'objet le méprisait : « Quand elle se met à écouter ses téléromans et que je lui parle et quelle me répond en hochant la tête comme pour pas être dérangée, ça me met hors de moi. Quoi, la télé est plus importante que moi, je n'existe plus, quoi ! Je me sens comme la chaussette de la veille ! Ça m'enrage ! Je vois rouge ! »

63 Parfois, le besoin compulsif d'être rassuré est associé consciemment à la peur du rejet ; dans ces cas de figure, l'homme peut devenir harcelant et exiger sans cesse que sa conjointe

le rassure en lui prouvant qu'elle l'aime toujours malgré la violence dont il vient d'user envers elle. Dans d'autres cas, le besoin compulsif d'être rassuré semble davantage hé à une intolérance de la culpabilité ressentie. Simon l'exprime ainsi : « Je suis un individu qui n'aime pas la dispute. Si nous nous sommes engueulés, pour moi, 5 minutes après, c'est fini ! C'est fini ! Point final ! Quand elle est là, silencieuse et ne me regarde plus, ne me parle plus, je me sens mal. Elle dit qu'elle n'est pas prête à me parler, mais moi, je trouve ça très dur, je ne la comprends pas. Si j'ai eu tort et que je lui ai demandé pardon eh bien je veux que ce soit fini, qu'on soit comme avant. Je ne supporte pas de me sentir mal indéfiniment. Dans ce temps-là, je ne la lâche pas. Je veux qu'elle me parle, qu'elle me dise que c'est correct, que c'est fini, quelle ne m'en veuille pas, quelle m'aime toujours. »

64Le sentiment d'impuissance. L'impuissance constitue un autre vestige du temps où le jeune enfant est dépendant de ses parents. Son impuissance est alors très réelle puisqu'il est encore incapable de répondre de façon autonome à ses besoins et désirs et n'est pas en mesure, seul, de maîtriser ses angoisses. Le parent sensible à la vulnérabilité et à l'impuissance ressentie par son enfant prendra soin de créer un environnement qui minimisera la confrontation trop brutale avec l'angoisse que la vulnérabilité provoque. Il prendra soin de protéger son enfant des états où il sera trop envahi par l'angoisse, dépassé par la réalité ou paralysé devant la tâche à accomplir, notamment en mesurant son exposition aux épreuves à ses capacités d'y faire face avec succès. Ce ne sera qu'au fur et à mesure que son enfant sera capable d'agir sans être submergé par l'angoisse qu'il le laissera peu à peu affronter des réalités éprouvantes. D'autres parents, hélas, ne démontrent pas cette sensibilité et leurs enfants sont trop souvent paralysés par la panique et confrontés à leur impuissance au point qu'ils en viennent à développer une hypersensibilité à toute situation où ils seraient susceptibles de se sentir vulnérables et impuissants.

65Chez les hommes qui présentent les formes les plus sévères de violence conjugale, l'impuissance ressort comme une représentation prédominante associée à leur compréhension de leur violence. Ces hommes ressentent, en effet, des sentiments terrifiants de passivité dans l'interaction avec leur conjointe, sentiments de passivité qui semblent liés à des expériences d'impuissance du passé. Certains hommes expriment très clairement ce sentiment d'être tellement envahis par des émotions confuses qu'ils ne peuvent plus penser ; d'autres parlent plus métaphoriquement de se sentir le dos au mur, d'être prisonnier, de ne pas pouvoir s'échapper. Ces impressions décrivent très bien le débordement du Moi qui est submergé et envahi par les affects, les angoisses et les motions pulsionnelles.

66Thomas, quant à lui, associe très clairement le sentiment d'impuissance qu'il ressent avec sa conjointe aux « jeux de domination » que ses frères aînés lui imposaient : « Quand on se querelle et qu'elle croit qu'elle a raison, elle n'arrête pas d'argumenter et plus elle argumente, plus je paralyse. Et là, je ne peux plus penser, je ne peux plus argumenter, je reste figé là et je me sens complètement bouché, mais en même temps il y en a trop, ça va trop vite et là la rage monte tout d'un coup et je veux la tuer, je veux juste la frapper, la frapper pour quelle se taise... C'est exactement comme ça que je me sentais quand mes frères me clouaient au sol quand j'étais petit, ou quand ils m'attachaient à un arbre dans le bois derrière chez nous. Moi j'étais le plus jeune, je les suivais partout et quand ils en avaient assez de moi, parce que je les achalais, ils se mettaient tous sur moi, et là moi j'étais retenu au sol et ils me tenaient la tête et me crachaient au visage. Je devenais bleu mais je ne pouvais rien faire, ils étaient plus forts

que moi et puis si je pleurais, ils me traitaient de bébé et... j'étais enragé et j'avais peur... surtout qu'ils m'ont oublié plus d'une fois attaché dans le bois, puis moi j'étais jeune, 4-5 ans, j'avais peur, mais je n'étais pas capable de me détacher (rires). »

67La recherche des déclencheurs de la violence. Bien entendu, le contexte clinique dans lequel plusieurs de ces hommes ont été vus favorise le travail introspectif. Dans ce sens, la recherche active des déclencheurs de comportements violents peut se comprendre comme une manifestation du questionnement sur soi que le travail psychothérapeutique soutient. Cependant, même parmi les hommes rencontrés en contexte de recherche, leurs tentatives d'identifier des déclencheurs de leur violence émergent comme une préoccupation importante. Deux différences qualitatives notables sont toutefois à remarquer. Ainsi, certains hommes semblent chercher à l'extérieur d'eux-mêmes les déclencheurs de leur violence. Dans ces cas, un but d'autojustification semble les motiver, comme s'ils cherchaient surtout à se protéger de sentiments pernicious de culpabilité plutôt que de tenter de réellement comprendre et, ultimement, agir sur leur violence.

68Cependant, d'autres hommes portent leur regard davantage vers eux-mêmes et tentent d'identifier des déclencheurs internes de leur violence, que ce soit au plan des émotions vécues ou de l'angoisse ressentie. Alors que la recherche de déclencheurs externes semble participer à la dynamique projective de ces individus, elle vise surtout à identifier un coupable. Cette recherche d'un déclencheur externe rejoint ce qui a été décrit par Green (1993) comme un phénomène de « désobjectivation » ou de « désengagement subjectal » à travers lequel non seulement la source pulsionnelle de l'agir est projetée sur l'objet, mais de plus le Moi semble se soustraire à ses propres tensions internes.

69Par exemple, Patrick explique : « Elle le sait, à chaque fois qu'elle me contredit en public, je réagis comme un con. OK, je ne devrais pas le faire, mais elle ajuste à arrêter de me provoquer comme ça ! » Patrick trouve ainsi une justification externe à sa violence et, ce faisant, ne se voit pas comme le « sujet » de sa violence mais comme « l'objet » d'une provocation. Cependant, Francis analyse les déclencheurs de son comportement de façon moins défensive : « Je sais que c'est en moi. Je le sais que si je la sens distante, ce n'est pas parce qu'elle pense à me quitter, mais c'est plus fort que moi, cette idée-là me torture et je commence à paniquer et là, il faut que je me calme tout de suite. Il faut que j'arrête dépenser comme ça sinon c'est l'escalade, je l'accuse de vouloir me quitter, je ne la crois pas si elle me dit que ce n'est pas le cas... je peux perdre contrôle, c'est comme ça que ça arrive... puis après, je me hais tellement que je trouve qu'elle devrait me quitter. Ce n'est pas elle qui provoque ça, c'est moi. C'est en moi. Je panique et je ne sais pas toujours pourquoi ! C'est pas elle, c'est moi ! » Malgré la présence de projection : « C'est plus fort que moi... je l'accuse... » un processus de désengagement subjectal, tel que décrit par Green ne s'ensuit pas. Francis est à la recherche d'un sens, d'un déclencheur qui fait de lui le sujet de ses actes. Il se dégage nettement de ces illustrations comment le désengagement subjectal peut piéger l'individu, l'enfermant dans un cercle vicieux d'agirs et de projections qui l'empêche de se comprendre, d'évoluer et de trouver une solution à ses conflits.

70La banalisation des actes de violence. Quoique la plupart des hommes que nous avons rencontrés aient tendance à banaliser la violence dont ils font preuve envers leur conjointe, cette banalisation de la violence peut prendre plusieurs formes. Une façon de banaliser la

violence consiste à regrouper tous les comportements violents ensemble, comme le fait Xavier : « J'ai tout fait-il n'y a rien que je n'ai pas fait. Nommez-le, je lui ai fait ! » Une autre façon de banaliser la violence consiste à en diminuer la fréquence, la gravité ou à modifier la nature des actes. Dans les mots d'Alexandre qui minimise la gravité et modifie la nature du geste d'étrangler Amélie : « Je voulais juste lui transmettre le message qu'elle ne pouvait pas me faire ça, mais j'imagine que je l'ai étranglée un peu trop fort ou quelque chose. Mais je ne lui ai pas donné de coups de poing je ne l'ai pas frappée, ni cognée, mais je l'ai étranglée peut-être pour, je ne sais pas comment longtemps ; vingt secondes. »

71 Les exemples les plus évidents de banalisation consistent cependant à nier le caractère violent d'actes qui par définition le sont, comme le fait Jean : « Ce n'est pas de la violence, la bousculer, lui serrer le bras, la pousser un peu, il n'y a rien là. Un bleu de temps en temps, un petite goutte de sang c'est rien. »

72 Le caractère défensif de la banalisation ressort clairement des exemples présentés plus haut. Contrairement à la recherche de déclencheurs de la violence qui peut parfois procéder d'un souci authentique de comprendre et d'agir sur la source interne de ces comportements, la banalisation quant à elle vise explicitement son contraire ; c'est-à-dire la méconnaissance de la source interne de la violence, en minimisant les gestes faits ainsi que leurs conséquences. Ce faisant, à travers la banalisation, le responsable de la violence se disculpe implicitement. En se mentant à lui-même, il se protège bien entendu du jugement moral auquel son comportement devrait le confronter, comme l'explique Redl et Wineman (1951) dans leur conceptualisation des défenses contre le Surmoi.

73 La qualité passionnelle de l'amour ressenti. Il peut paraître redondant d'isoler le phénomène de la passion dans un modèle qui vise justement à comprendre les relations passionnelles violentes. Pourtant, les hommes décrivent eux-mêmes leur violence dans des termes qui impliquent la passion. En effet, lorsqu'ils parlent de leur violence envers leur conjointe, ils attribuent un caractère particulier, exceptionnel mais aussi excessif aux sentiments qui les animent envers celle-ci. Toutefois, la passion dont témoignent les hommes que nous avons rencontrés se différencie selon que les émotions en jeu, outre l'amour, sont de l'ordre de la colère ou de la haine. En effet, chez les hommes les plus violents, le caractère excessif de l'amour alterne avec un sentiment violent de haine et non avec de la colère. La haine ressentie possède, en effet, un caractère d'absolu et a comme effet de déshumaniser instantanément l'autre, en l'occurrence, l'être aimé. Ils deviennent incapables de reconnaître que c'est la même femme qu'ils vénèrent et qu'ils haïssent et maltraitent. Un clivage profond de l'objet s'observe chez ceux-ci. À ce clivage de l'objet, un clivage du Soi s'opère également. Leur conjointe observe souvent l'effet de ce clivage. Pierrette dit : « Ce n'est plus le même homme. Il y a le Maurice que j'aime et puis soudainement il n'est plus là, ses yeux deviennent fous et je ne le reconnais plus. C'est un monstre. Quand il est comme ça, il pourrait me tuer, il ne s'en rendrait même pas compte que c'est moi... » Maurice, pour sa part, dit laconiquement : « Je perds la carte, je ne sais même pas que c'est moi qui frappe. Je ne sais pas que c'est elle que je frappe. Je pourrais être en train de frapper un mur, je ne sais pas, je ne fais pas la différence. » Des hommes comme Maurice admettent paradoxalement aimer leur conjointe plus que toute autre femme avant elle. Maurice dira d'ailleurs de Pierrette : « Elle est parfaite, je l'aime ».

74 Mais que peut-on appeler amour passionnel ou haine passionnelle ? La passion réfère d'une part à la notion d'une quantité telle (d'amour ou de haine) que le Moi craint de ne pouvoir maîtriser adéquatement cette quantité. D'autre part, et de façon complémentaire, il nous semble que dans la passion, et c'est ce qui ressort des relations passionnelles dont il est question ici, le Moi adopte comme solution de se mettre entièrement au service de la pulsion plutôt que de tenter de la combattre ou d'en maîtriser l'intensité. La relation passionnelle est un révélateur du facteur « quantitatif » propre à la théorisation psychanalytique. Ce facteur quantitatif qui se manifeste par l'intensité d'un éprouvé pulsionnel tel qu'il a pour issue un débordement et une capitulation du Moi est compris par Balier (1988) comme l'effet d'une certaine désintrinsication pulsionnelle.

75 L'intensité pulsionnelle, qui déborde le Moi et qui, chez certains, donne lieu à une capitulation du Moi — qui s'offre alors comme instrument de réalisation de la violence pulsionnelle —, entraîne une « désobjectalisation » de l'autre, particulièrement lorsque c'est la haine qui est en jeu. Alors qu'une relation passionnelle dans sa dominante libidinale conduit à une surestimation de l'objet, à son idéalisation, la relation passionnelle dans son versant hostile conduit à une déshumanisation de l'objet. L'autre n'est alors pas tant un alter ego ayant une subjectivité propre que ce par quoi l'affect violent sera assouvi. En ce sens, le besoin d'exercer un contrôle sur l'autre devient impérieux.

76 La haine passionnelle possède donc un caractère d'absolu qui peut cependant être transitoire. Ainsi, il arrive souvent chez les hommes que nous avons rencontrés qu'après la décharge rageuse, la haine disparaît et que l'indifférence ou l'amour envers la conjointe refasse surface. Car le contraire de la haine passionnelle n'est pas l'amour mais l'indifférence.

77 Lorsque la nature passionnée de l'amour alterne avec de la colère envers la conjointe, les hommes insistent pour souligner que l'amour est plus fort que la colère, même si l'intensité de la colère est extrême. Stéphane dit : « Je ne veux plus la voir quand je suis fâché, je vois rouge, je me fâche encore plus quand je la vois. Elle est mieux de ne pas être dans mon angle de vision sinon je ne réponds plus de moi, j'ai juste le goût de la... puis là, après, je pars, je ne pense plus à elle, puis la première chose que je sais, elle me manque, j'ai le goût d'être avec elle et je ne me souviens même plus ce qui m'a fâché comme ça. »

78 Interaction des cinq propositions chez les hommes. Ces cinq propositions ne sont certes pas toutes de même nature. Certaines sont nettement de nature affective ; l'angoisse de perte d'objet, le sentiment d'impuissance ainsi que la qualité passionnelle de l'amour ressenti sont nettement à distinguer des propositions qui concernent les tactiques de nature défensive, qui servent au Moi pour faire face à la détresse éveillée par les aléas de la relation avec leur femme. Les éléments de nature affective agissent comme des forces qui servent de déclencheurs à des réactions de violence. Si ces affects déclenchent des réactions aussi violentes, c'est parce qu'ils débordent les capacités de contenance du Moi ou que secondairement ils éveillent des sentiments d'angoisse qui débordent les capacités du Moi. D'ailleurs, l'état d'impuissance soudainement ressenti devant cette surcharge d'angoisse nourrit le sentiment croissant de panique qui s'empare de ces hommes. C'est en ce sens que la qualité passionnelle de l'amour ressenti rend ces hommes vulnérables. Ce qui pour un autre serait vécu comme un simple conflit relationnel prend pour ces hommes violents une signification de catastrophe relationnelle intolérable en raison de la passion, de l'intensité de

l'angoisse et des sentiments d'impuissance vécus par rapport à l'être cher ainsi qu'à cause de l'incapacité du Moi à maîtriser adéquatement la grande quantité d'affects.

79 Incapable de gérer cette quantité qui fait effraction, le Moi est submergé et se met au service de la pulsion en cédant à l'agir agressif. Ce n'est que dans un second temps, postdécharge agressive, que les composantes défensives en question prennent naissance. Celles-ci visent spécifiquement à protéger le Moi de la détresse ainsi que du sentiment de vulnérabilité qui sont associés au fait de perdre ainsi toute maîtrise de son comportement, et au fait que le Moi n'est plus maître dans sa maison. Cette série de propositions est donc constituée d'éléments dont la fonction est davantage défensive et vise à protéger le Moi, à calmer les sentiments de culpabilité ou encore à restaurer l'estime de soi. La banalisation et même la recherche de déclencheurs jouent donc une fonction défensive. Toutefois, il arrive que la recherche de déclencheurs transcende cette fonction défensive et constitue une authentique tentative d'introspection. Cependant, hors du cadre psychothérapeutique qui offre le soutien nécessaire au Moi pour tolérer un tel travail introspectif, nous avons peu souvent rencontré des hommes violents capables de supporter la souffrance psychique associée à un tel travail d'introspection. En outre, lorsqu'ils s'aventurent dans cette voie, le Moi est souvent submergé de sentiments de culpabilité énormes qui les rendent vulnérables à la dépression qui est parfois accompagnée de sentiments d'indignité et de pensées suicidaires.

80 Par ailleurs, il est à noter que la qualité passionnelle de l'amour semble aussi parfois utilisée à des fins défensives. Bien que l'intensité de la passion amoureuse nourrisse l'angoisse ainsi que les sentiments d'impuissance, elle peut aussi servir un but défensif en compensant, à travers des déclarations et des sentiments d'amour, le tort causé à la conjointe par la violence exercée contre elle. Il ne s'agit pas tant du processus de réparation décrit par Klein (1940), qui se base sur une prise de conscience du tort fait à l'objet, mais plutôt d'une tentative de maintien d'une certaine image positive de soi à travers un clivage de soi et de l'objet.

81 Une autre façon de présenter notre modèle serait de proposer que l'agir violent est déclenché en réponse à un état intolérable de passivité et d'impuissance. Un mécanisme inconscient qui permet de passer de cet état de passivité à un état contraire, d'activité, semble survenir ; un peu à la manière de ce que Freud décrit dans l'identification à l'agresseur. L'angoisse de perte d'objet donne impulsivement naissance à une tentative de reprendre l'objet par la force. Ainsi, être dans un état de violence hors de contrôle semble constituer une façon de reprendre contrôle. D'une part, le sujet reprend le contrôle de l'objet, d'autre part, le Moi se défait de son impuissance devant la pulsion en s'alliant à elle. Bien que ces hommes témoignent de façon non équivoque du fait qu'ils se sentent débordés lors de leurs agirs violents, il semble que cet état spécifique de débordement leur apparaisse comme étant moins menaçant que le débordement du Moi, impuissant devant la quantité d'affect qui l'assaillait auparavant. Devenir actif, bien qu'hors de contrôle, semble donc constituer une expérience affective moins anxiogène que l'est le sentiment de passivité impuissante associé à l'angoisse de perte.

82 Cependant, au moins un autre élément semble présent chez bien des hommes violents pour que ces angoisses et les défenses qu'elles suscitent donnent lieu à des actes de violence : soit une identification à l'agresseur. Une identification à l'agresseur, surtout lorsqu'elle est

soutenue par une légitimation socioculturelle à exercer son pouvoir de façon abusive envers plus faibles que soi, constitue un puissant déterminant de la tendance à user de violence dans ses relations amoureuses et familiales.

83En effet, l'histoire personnelle de tous les hommes que nous avons rencontrés qui ont recours à la violence dans leur relations interpersonnelles démontre bien l'importance que joue dans leur dynamique personnelle le fait d'avoir été eux-mêmes non seulement victimes de mauvais traitements physiques de la part de leurs proches alors qu'ils étaient enfants, et impuissants à s'en échapper, mais de plus de s'être profondément identifiés à ce mode relationnel. La référence aux figures 6.1 et 6.4 produites par Statistique Canada (1999) permet d'observer comment, d'une part, les enfants exposés à la violence conjugale sont témoins d'actes gravissimes (figure 6.1) et comment, d'autre part, ils en sont affectés dès l'enfance, notamment en présentant plus de conduites agressives que les enfants qui ne sont pas témoins de violence contre leur mère (70 % des cas) ou contre leur père (30 % des cas) (figure 6.4). Comme nous en avons déjà discuté dans le chapitre 3, dans la section sur l'identification à l'agresseur, lorsqu'un individu est placé dans une situation relationnelle violente dont il ne peut s'échapper, la voie de sortie psychique que constitue l'identification à l'agresseur constitue une des seules voies de survie psychique possibles.

84Cependant, même si garçons et filles peuvent être indifféremment l'objet de maltraitance physique, les fillettes maltraitées, devenues femmes, n'infligent que rarement des blessures à leur conjoint. Toutefois, elles peuvent se rendre responsables de mauvais traitements envers des êtres physiquement plus faibles quelles, soit des enfants ou des vieillards. En ce sens, deux éléments semblent jouer dans le fait de passer du rôle de victime à celui d'agresseur au cours du développement : d'une part, la possibilité physique de s'imposer par la force à autrui et, d'autre part, la présence d'une identification à l'agresseur et ce, d'autant plus lorsque les conditions socioculturelles en tolèrent ou en favorisent l'expression, comme le rappellent Johnson (1995) ainsi que Doumas et coll. (1994).

Chez les femmes

85L'appréhension de la victimisation future. Le sentiment d'être l'objet de l'emprise du conjoint apparaît comme déterminant dans l'appréhension de la victimisation future qui se dégage chez les femmes victimes de violence. Cette représentation d'une crainte d'être de nouveau victimisées crée un sentiment insidieux d'insécurité qui fait que ces femmes se sentent dépendantes de l'état émotionnel de leur conjoint. Noémie décrit son appréhension ainsi : « Quand je le sens de mauvaise humeur le matin, je deviens immédiatement tendue et je le demeure toute la journée. Ça monte en moi, je me ronge les ongles, je ne peux pas m'en empêcher même si je sais qu'il va me le reprocher et quand je rentre à la maison, je fais tout pour mettre les enfants au lit au plus vite et là quand j'entends son pas dans l'escalier, je me raidis et j'attends... c'est..., bien... parce que je sais que tout peut arriver quand il est comme ça... Il y a des fois où je n'en peux plus et je lui dis : "Envoie, frappe-moi qu'on en finisse !" ».

86L'identification à la dimension infantile du conjoint. Cette caractéristique renvoie à la façon dont ces femmes, dans un effort pour comprendre la violence de leur conjoint, s'identifient à une dimension infantile qu'elles perçoivent chez lui. En fait, pour être plus précis, ces femmes voient chez leur conjoint une dimension infantile qui peut être présente mais qui est aussi une projection de la propre dimension infantile non reconnue d'elles-mêmes. Ces femmes

semblent donc percevoir avec une grande perspicacité l'impuissance et la vulnérabilité de leur conjoint, sans toutefois réaliser ce que leur perception doit à leur propre vulnérabilité projetée sur lui. Le choix de l'adjectif infantile réfère, entre autres, au fait que ces femmes associent cette vulnérabilité impuissante à l'enfance, comme si elles rapprochaient les angoisses de leur partenaire non pas aux leurs, vécues comme adulte, mais à celles habituellement vécues par un jeune enfant. Jeannine en parle ainsi : « Je me dis qu'il faut que je le comprenne, il a vécu des choses terribles dans sa famille, et je sais qu'il n'agirait pas comme ça s'il pouvait s'en empêcher, c'est plus fort que lui ! Il ne sait plus ce qu'il fait dans ces moments-là ! » Lucie, quant à elle, explique les accès violents de son conjoint ainsi : « Il me fait pitié dans le fond quand je le vois tout bouleversé parce que je ne suis pas là ou quelque chose comme ça, et puis dans le fond je sais que c'est parce qu'il est attaché à moi. S'il ne m'aimait pas tant, il ne réagirait pas comme ça ! » Par leur sensibilité aux angoisses infantiles de leur conjoint, plusieurs de ces femmes tentent en quelque sorte d'apprivoiser, à travers le détour par l'objet, leurs propres angoisses ainsi que les blessures de leur propre enfance.

figure 6.4. Comportement des enfants témoins ou non de violence

figure 6.4. Comportement des enfants témoins ou non de violence

Agrandir Original (jpeg, 85k)

Source : Statistique Canada, Enquête longitudinale nationale sur les enfants et les jeunes, 1998-1999.

87La collusion avec le conjoint. Un phénomène particulièrement déconcertant est la collusion qui s'établit avec le mari par rapport à la violence. Cette collusion avec le conjoint s'exprime soit par le fait de justifier son comportement, de s'attribuer la responsabilité pour la survenue de la violence ou encore de participer à en cacher les manifestations. Toutes les femmes que nous avons rencontrés ont à un moment ou un autre exprimé cette collusion alors quelles cherchaient visiblement à marquer leur alliance avec leur conjoint spécifiquement par rapport à sa violence, comme si elles ressentaient le besoin de le dépeindre comme victime des divers acteurs sociaux qu'elles posent comme étant contre lui. Simone exprime ce phénomène en excusant le comportement violent de son conjoint : « Il travaille très fort et a besoin d'avoir un peu de calme et de tranquillité et il ne le fait pas exprès. Il fait des efforts et puis, ça arrive moins souvent qu'avant ! » Quant à Lyne, elle s'attribue la responsabilité d'un grave assaut de son mari de façon explicite : « Je l'ai mal accueilli, le repas était froid, la petite pleurait, je n'avais pas le temps de l'écouter. Normalement, je suis mieux organisée que ça... Pour être tout à fait honnête, je dois dire que ce qui est arrivé, c'est aussi ma faute parce que je n'aurais pas dû perdre patience comme je l'ai fait. » Une autre forme de collusion avec le conjoint consiste à effacer activement les traces des assauts, soit en cachant les marques laissées sur le corps ou en réparant les dégâts matériels causés ou encore en trompant les enfants sur ce qui est arrivé. Nicole décrit comment elle a systématiquement trompé ses enfants sur les raisons qui motivaient ses visites à l'hôpital ou ses ecchymoses multiples : « Quand j'y pense aujourd'hui, je suis certaine que les enfants savaient que leur père me frappait, ils ne pouvaient pas ne pas nous entendre et plus d'une fois le petit l'a surpris en train de me frapper mais je leur ai toujours inventé une raison pour expliquer mes points de suture ou mes blessures, c'était la même raison que je donnais à l'hôpital et encore aujourd'hui les enfants disent : "Ah ! tu te souviens la fois où tu es tombée dans la baignoire ou la fois que tu es tombée dans l'escalier", puis c'est comme si c'était devenu l'histoire officielle et le plus drôle

c'est que même mon mari semble le croire. Je ne sais pas pourquoi j'ai toujours fait ça, ce n'est pas comme si j'étais très convaincante (rires). On dirait que je trouvais ça normal ! »

88La force de résistance. Le quatrième élément concerne l'impression que la femme entretient de posséder une force de résistance qui s'exprime soit à travers une banalisation de la violence de son conjoint soit à travers un sentiment de compétition pour déterminer lequel des deux est le plus fort ou le plus résistant. Dans le premier cas, la femme, en minimisant la sévérité, la fréquence ou les conséquences des actes de violence, transmet le message suivant : « Sa violence ne m'impressionne pas ; je peux en prendre ! » Parfois, c'est un sentiment d'abnégation ou de résignation qui est ainsi exprimé alors que pour d'autres, un élément de compétition avec le conjoint ressort clairement, comme l'exprime Sabine en décrivant un incident où elle a humilié son mari devant ses amis : « Cette fois-là, je l'ai bien eu, je ne me laisse pas mener par le bout du nez, mais là il a vu à qui il avait affaire ! » Ce qui est paradoxal d'une pareille affirmation de force est que Sabine, à la suite de cette victoire, a été frappée violemment en représailles à son humiliation publique de son mari.

89Il semble que le sentiment éphémère de remporter une victoire morale ou d'avoir peut-être infligé une blessure à son tour est mis de l'avant, comme pour restaurer un tant soit peu une estime de soi profondément meurtrie. La tactique inverse est utilisée par les femmes qui paraissent résignées. L'une d'entre elles, Patricia, lorsque invitée à parler de ses expériences de vie avec un conjoint violent n'a fait que hausser les épaules, puis a dit après un long silence : « Il se pense le plus fort, je le laisse le penser. » Bien que cette résignation à être maltraitée par un conjoint très violent renvoie assurément à une expérience chronique de maltraitance, à un profond sentiment d'impuissance et à un sentiment de ne pas mériter mieux dans la vie, Patricia exprime aussi paradoxalement une force de résistance passive très puissante, qui d'ailleurs, de son propre aveu, enrage son conjoint. L'attitude de Patricia, en ce sens, illustre comment les personnes qui, comme elle, sont placées dans une situation de maltraitance chronique depuis l'enfance les contraignant à une position de soumission, n'ont d'autre choix pour maintenir une certaine estime d'elles-mêmes que d'investir leur narcissisme sous forme de masochisme moral.

90En effet, le besoin du Moi de trouver une compensation narcissique, c'est-à-dire pour Patricia de compenser son sentiment d'impuissance et sa faible estime d'elle-même, est une facette normale de la réaction du Moi à l'adversité. Malheureusement, lorsque l'adversité et les épreuves s'additionnent, le drame est que le Moi n'a guère d'autres secteurs où il peut investir son amour pour lui-même. Hesnard (1963) fait cette distinction en parlant de jeunes femmes victimisées depuis l'enfance et dont le devenir en est marqué de façon extrême. Ce n'est pas tant qu'elles désirent être maltraitées ou humiliées qui fait qu'elles se retrouvent toujours auprès de quelqu'un qui les maltraite, mais que, n'ayant connu que cette réalité et y étant prisonnières faute de moyens, elles refusent la solution de l'autoaccusation dépressive, trouvant dans la valorisation de leur force de résistance le seul élément pour nourrir leur narcissisme. Bien entendu, cette intrication du masochisme dans l'investissement narcissique de soi rend le dépassement d'une position de victime très difficile car le Moi y a trouvé une façon relativement efficace de maintenir l'estime de soi et un certain équilibre psychique. Par ailleurs, il arrive que le masochisme moral, que nous venons de décrire, soit confondu avec le masochisme pervers. En fait, le masochisme pervers est une forme de sexualité qui exige la

souffrance physique pour atteindre le plaisir sexuel et constitue une conduite dont l'individu est pleinement conscient.

91 La qualité passionnelle de l'amour ressenti. La passion ressentie pour le conjoint se présente de façon similaire chez les femmes et chez les hommes. La passion est une émotion qui transporte celui ou celle qui la vit d'un extrême à un autre. Souvent, les gens qui vivent une relation passionnelle se sentent totalement dépendants des émotions vécues, se sentant entièrement à la merci de la fluctuation subite de leurs émotions envers l'autre. Il y a lieu de noter que ce qui est communément appelé « avoir une passion » est à distinguer de ressentir de la passion pour autrui ; « avoir une passion » renvoie au fait d'entretenir un intérêt, ou d'avoir un violon d'Ingres. Dans les mots de Roxane, la force des émotions qu'elle ressent envers son conjoint est exceptionnelle : « Jamais je n'ai ressenti quelque chose de semblable envers quelqu'un. La première fois que je l'ai vu, j'ai su immédiatement que ce qui se passerait entre nous ne serait pas ordinaire ! Je n'avais pas tort, mais je n'ai jamais pensé que ce serait aussi violent, je veux dire aussi violent dans l'amour que ce ne l'est dans la rage ! Il y a des fois où je le hais tellement, je ne peux pas arrêter de penser à comment je le hais, et je voudrais ne l'avoir jamais rencontré, et je maudis le jour où je suis retournée à la maison après notre séparation... Mais la plupart du temps, je l'aime tellement que je ne peux pas imaginer vivre sans lui ! »

92 Dans certains cas, l'amour alterne avec la colère, Nicole l'exprime ainsi : « Quand il se passe quelque chose entre nous... c'est comme la dernière fois, quand je me suis retrouvée avec un œil au beurre noir, eh bien à chaque fois que ça arrive, je reste fâchée aussi longtemps que ça me fait mal ! Et à chaque fois que je me voyais dans le miroir, j'étais fâchée : "Maudit que tu m'enrages, il peut bien t'arriver n'importe quoi, je m'en fous comme de l'an quarante !" Mais, ça finit toujours par passer, on dirait que je ne m'en souviens plus jusqu'à la prochaine fois... c'est fort dans le fond, entre nous je veux dire. »

93 Interaction des cinq éléments chez les femmes. Un modèle qui vise à comprendre comment interagissent ces divers phénomènes chez les femmes victimes de violence conjugale doit d'abord prendre comme prémisse qu'elles sont victimes. Quand bien même certaines d'entre elles peuvent être agressives dans leur rapport à leur conjoint, voire violentes elles-mêmes, il n'en demeure pas moins que toutes ces femmes ont déjà été blessées, certaines grièvement et plusieurs ont craint, avec raison, pour leur vie. Aussi, il est important de remarquer que parmi les hommes et les femmes que nous avons rencontrés, aucun homme n'avait peur physiquement de sa femme. Cette différence qualitative importante se dégage d'ailleurs clairement d'une des convictions que partagent toutes les femmes victimisées, soit leur crainte d'être à nouveau victimes de mauvais traitements de la part de leur conjoint.

94 Contrairement au modèle développé pour comprendre les éléments dynamiques motivant le comportement des hommes violents, le modèle concernant les femmes ne permet pas d'inférer de motivation à devenir victimes. Plutôt, ce modèle tente de comprendre comment s'organise dynamiquement le vécu de victime.

95 L'appréhension d'une future victimisation constitue une angoisse importante qui semble déterminer un grand nombre de conduites chez les femmes que nous avons rencontrées. Chez bon nombre de femmes qui rencontrent un homme violent, cette angoisse sera suffisante

pour les inciter à consulter un professionnel, solliciter de l'aide extérieure ou encore quitter cet homme. Pour plusieurs femmes, cependant, cette appréhension semble avoir acquis un sens traumatique qui les paralyse au lieu de les inciter à l'action (Casoni, 2002). C'est ainsi que, outre l'appréhension de la victimisation, et, jusqu'à un certain point, en dépit de la qualité passionnelle de l'amour, les autres phénomènes dégagés sont essentiellement de nature réactive, dans le sens où ils concernent principalement leurs efforts, postvictimisation, pour intégrer psychiquement leurs expériences. Dans ce sens, le modèle suivant peut être considéré comme visant à conceptualiser une expérience de type posttraumatique.

96Cependant, bien que nombre de femmes victimes de violence conjugale puissent présenter un état de stress posttraumatique, dans le sens psychopathologique du terme, comme cela semble être le cas pour Denise (témoignage 4), ce ne sont pas toutes les femmes qui présentent un tel état pathologique. Néanmoins, pour chacune, l'identification à la dimension infantile du conjoint, la qualité passionnelle de l'amour, la collusion avec le conjoint ainsi que la force de résistance apparaissent comme des tentatives, postvictimisation, pour intégrer une réalité bouleversante, voire traumatogène. Quant à la qualité passionnelle de l'amour, cette dimension permet certes de justifier défensivement la poursuite d'une relation qui cause beaucoup de souffrance, en ce que la qualité exceptionnelle de l'amour est opposée, de façon compensatoire, aux blessures narcissiques, aux attaques à l'estime de soi et à la souffrance endurée.

97Puisqu'il s'agit d'un seul et même homme qui est tour à tour aimant et violent, ces femmes sont confrontées à la nécessité de s'expliquer à elles-mêmes la poursuite de leur relation amoureuse. Dans le modèle posttraumatique que nous proposons, le caractère passionnel de l'amour constitue le fondement de ce discours intérieur qui donne naissance à un système de rationalisations à trois niveaux. À un premier niveau, la perception de la détresse du conjoint donne naissance à une identification aux aspects infantiles de ces pertes de contrôle pulsionnel, qui est transformée défensivement en une vision infantilisante du conjoint. Cette infantilisation, étant associée à une position parentale par rapport au conjoint, donne naissance secondairement à un sentiment de supériorité vécue comme la possession d'une force ou d'une résistance par rapport à sa violence. Puis à un troisième niveau, la collusion avec le conjoint constitue le dénouement temporel logique de cette séquence de rationalisations.

98Ainsi, sous l'effet de l'appréhension de leur victimisation future, mais aussi profondément affectées par leur victimisation passée, ces femmes paraissent paralysées. Bien qu'elles cherchent à comprendre ce qui leur arrive en portant leur attention sur ce qui se passe chez leur conjoint, cette compréhension paraît initier un cercle vicieux qui les inhibe au lieu de les aider à prendre les décisions qui s'imposent. C'est ainsi que, dans leur tentative pour faire sens avec ce qui est insensé, elles se perdent dans le piège de la rationalisation. Bien que leur compréhension de ce qui se passe chez leur conjoint semble très souvent juste, cette compréhension leur sert ultimement à justifier leur inaction. En expliquant le comportement aberrant de leur conjoint, elles semblent s'oublier, oublier leur victimisation et s'exposer paradoxalement à leur future victimisation. Josée résume cette inertie traumatique de façon éloquente lorsqu'elle dit : « Ce n'est que quand j'ai compris qu'il s'en prendrait aussi un jour à Jason (leur nouveau-né) que j'ai été saisie par le côté tout à fait inacceptable de sa violence par rapport à moi et que je l'ai quitté. »

99La force de résistance face à leur conjoint violent démontrée par un bon nombre de ces femmes les rend malheureusement souvent vulnérables à la revictimisation. De même, bien qu'elles comprennent souvent avec justesse et avec intuition certaines des angoisses suscitant ces réactions violentes de leur conjoint, la plupart du temps, la maîtrise des accès pulsionnels destructeurs de leur conjoint se situe nettement au-delà de leur capacité ou de leur influence.

Violence conjugale ou relations passionnelles violentes ?

100Un des aspects qui se dégage de notre expérience clinique auprès d'hommes et de femmes aux prises avec un problème de violence conjugale est le fait que chacun des deux conjoints semble pris dans un cercle relationnel duquel ils croient, à tort, ne pas pouvoir sortir. Bien entendu, cette observation vaut pour des environnements culturels, économiques, politiques et sociaux précis. Loin de nous la prétention de penser que toutes les femmes de par le monde qui subissent un état d'asservissement mis en place, entretenu, justifié moralement et légitimé légalement par des systèmes politiques patriarcaux, soient en mesure, de quelque façon que ce soit, d'échapper à de tels jougs. La question se pose cependant pour les situations de violence conjugale vécues dans un environnement culturel, politique, social et économique où des choix s'offrent aux hommes qui maltraitent leur conjointe et aux femmes qui sont victimes de violence conjugale.

101Les éléments que nous avons fait ressortir des dynamiques masculines et féminines des relations conjugales violentes contribuent certes à éclaircir les enjeux qui font que certaines femmes, dans un contexte européen ou nord-américain, soient, malgré le contexte, tout de même victimisées à répétition, soit par le même partenaire ou par une série de partenaires. Les propositions avancées contribuent aussi à comprendre pourquoi certains hommes ne peuvent s'empêcher d'agir leur violence contre leur conjointe.

102Une part de la réponse aux interrogations soulevées semble ainsi liée à la nature passionnelle du lien qui unit les hommes violents et les femmes qui en sont victimes. En effet, il n'est pas rare d'entendre des femmes dire qu'elles aiment leur partenaire, en dépit de sa violence, plus qu'elles n'ont jamais aimé avant, ou encore que leur partenaire, quand il n'est pas violent, est l'homme le plus gentil et attentionné qu'elles aient jamais connu. De même, nombre d'hommes décrivent leur conjointe avec des superlatifs où alternent les qualificatifs de la femme la plus aimée et la plus haïe. Cette passion éprouvée pour l'autre n'est pas rare même si elle ne caractérise pas tous les couples qui sont aux prises avec un problème de violence conjugale. Chez ces couples cependant, une projection du Moi idéal sur le partenaire semble contribuer à rendre l'amour ressenti pour l'autre d'une qualité exceptionnelle. Dans ces cas, lorsque des épreuves de réalité, des déceptions relationnelles ou des attentes par rapport à l'autre ne se réalisent pas, la qualité passionnelle change de nature. L'être qui était jusqu'alors passionnément aimé devient subitement passionnément haï. Lorsque de surcroît, des mécanismes de défense puissants tels que le clivage, le déni et la projection sont activés pour se protéger de l'angoisse que ces déceptions relationnelles suscitent, une représentation déshumanisée de l'autre prédomine, ce qui contribue d'autant plus à lever les inhibitions contre la violence ; dans les mots de Daniel : « Quand je deviens dans cet état de rage, une table, une chaise, une lampe, un cadre de porte ou elle c'est pareil ; je ne vois pas la différence. »

103Cependant, concevoir un certain type de violence conjugale comme étant directement relié à une relation passionnelle a deux implications. D'abord, qu'il faille s'intéresser aux deux partenaires du couple. En effet, il serait illogique de consacrer l'étude des relations passionnelles uniquement aux hommes ou aux femmes puisqu'ils sont, les uns comme les autres, d'emblée posés comme parties prenantes d'une interrelation complexe. Aussi, cela implique d'élargir la problématique au-delà du strict cadre conjugal pour y inclure toutes les formes de relations interpersonnelles où des personnes sont apparemment libres de choisir de rester dans une relation problématique malgré les abus dont elles sont victimes. En ce sens, certains cas d'abus de pouvoir dans un cadre sectaire ou au sein de relations soi-disant thérapeutiques, notamment quand l'idéologie thérapeutique totalitaire consiste à briser une personnalité dite pathologique, sont à considérer comme des cas de relations passionnelles où la violence risque parfois d'émerger. En ce sens, bien que les exemples cliniques que nous avons utilisés soient puisés auprès de personnes vivant en couple des situations gravissimes de violence, la compréhension psychodynamique qui a été dégagée nous semble valable pour d'autres formes de relations passionnelles.

LES ENFANTS TÉMOINS DE VIOLENCE CONJUGALE : IMPACTS SUR LEUR DÉVELOPPEMENT

Il est désormais établi que le fait pour des enfants d'être témoins de violence conjugale a des impacts négatifs sur leur développement. Parmi ces effets, plusieurs chercheurs (Fantuzzo et coll., 1991 ; Hershorn et Rosenbaum, 1985 ; Jaffe et coll., 1986 ; Jaffe et coll., 1990 ; Sternberg et coll., 1993 ; Wolfe et coll., 1985) notent que ceux-ci présentent beaucoup plus de troubles de comportement, de débordements de colère et ont plus souvent recours à la violence comme mode de résolution de conflits que des enfants non exposés à la violence conjugale. De plus, selon plusieurs auteurs (Fantuzzo et coll., 1991 ; Jaffe et coll., 1986a ; Wolfe et coll., 1985), les enfants témoins de violence conjugale présentent un niveau plus faible de compétences sociales, dont une capacité réduite de communication avec les autres, une plus faible capacité d'empathie, une faible estime de soi, ont plus tendance à souffrir de dépression et d'anxiété, sont facilement irritables et éprouvent plus souvent des troubles du sommeil que les enfants des groupes contrôle ; enfin ces enfants ont tendance à développer un style d'attachement anxieux (Christopoulos et coll., 1987 ; Fantuzzo et coll., 1991 ; Holden et Ritchie, 1991 ; Wolfe et coll., 1985).

Par ailleurs, les études longitudinales de Cooper (1992), Fortin et coll. (2000) ainsi que Wilson (1997) démontrent que les difficultés de développement des enfants qui sont témoins de violence conjugale varient selon l'âge où ils sont exposés à la violence conjugale. Ainsi, selon Cooper (1992) et Wilson (1997), l'enfant de la naissance à deux ans connaît principalement des difficultés d'attachement ; alors que l'enfant âgé de trois à cinq ans peut avoir tendance à se sentir responsable de la violence ainsi que de la sécurité de sa mère. Chez les enfants âgés de 6 à 12 ans, les problèmes liés à leur expérience de témoins de la violence conjugale de leurs parents se manifestent surtout au plan de leurs relations avec les pairs, envers lesquels ils sont souvent hostiles et agressifs. Ils présentent également souvent des problèmes scolaires marqués dont la phobie de l'école, l'absentéisme et de faibles résultats scolaires. Ces enfants ont également peu d'activités à l'extérieur de la maison familiale, soit parce que le père les proscrit, soit parce que l'enfant préfère rester à la maison afin de protéger sa mère, soit enfin parce qu'il se sent trop différent de ses pairs. Il arrive également qu'à cet âge, les enfants puissent souffrir d'un conflit de loyauté, ressentant le désir de protéger leur mère tout en demeurant ambivalents par rapport aux doléances de leur père. Ils se donnent ainsi souvent

une mission de préserver l'harmonie familiale, mais devant leur incapacité à le faire, ils se sentent coupables.

Certaines chercheurs (Hughes et coll., 1991 ; Sternberg et coll., 1993) ajoutent qu'il arrive souvent que dans les foyers où sévit la violence conjugale, les enfants sont souvent susceptibles d'être eux aussi victimes de violence physique et psychologique. Comparés à des enfants qui tout en étant témoins de la violence conjugale de leurs parents ne sont pas pour autant victimes eux-mêmes de violence, les enfants victimisés présentent plus de symptômes d'inadaptation sociale, de troubles de comportement ou d'une faible estime de soi. Nombre de chercheurs (Elliott et coll., 1989 ; Smith, 1991 ; Scudder et coll., 1993) notent que le fait d'être témoin de violence conjugale ou victime de violence familiale augmente le risque de devenir délinquant.

NOTES

1 Ce chapitre a été écrit en collaboration avec Kathryn Campbell.

2 Ces portraits proviennent de la recherche doctorale de Kathryn Campbell. Les noms ont été changés et tous les détails de lieux et de temps permettant d'identifier ces personnes ont été soit exclus, soit modifiés. En outre, chacun a consenti à ce que son témoignage donne éventuellement lieu à une publication.

3 Services qui centralisent les appels logés à la police.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Titre figure 6.1. Taux d'homicides autochtones/non autochtones

Légende Source : statistique Canada, Centre canadien de la statistique juridique. Enquête sur l'homicide. 1991 à 1999

URL <http://books.openedition.org/pum/docannexe/image/13671/img-1.jpg>

Fichier image/jpeg, 76k

Titre figure 6.2. Taux d'homicides conjugaux, 1991-1999.

Légende Source : Statistique Canada. Centre canarien de la statistique juridique, Enquête sur l'homicide, 1991 à 1999.

URL <http://books.openedition.org/pum/docannexe/image/13671/img-2.jpg>

Fichier image/jpeg, 64k

Titre figure 6.3. Déclin récent des taux d'homicides entre conjoints, 1978 à 1999.

Légende Source : Statistique Canada. Centre canadien de la statistique juridique. Enquête sur l'homicide.

URL <http://books.openedition.org/pum/docannexe/image/13671/img-3.jpg>

Fichier image/jpeg, 64k

Titre figure 6.4. Comportement des enfants témoins ou non de violence

Légende Source : Statistique Canada, Enquête longitudinale nationale sur les enfants et les jeunes, 1998-1999.

7. Illustrations cliniques
p. 203-226

[TEXTE NOTES](#)

TEXTE INTÉGRAL

1Le présent chapitre présente des illustrations cliniques portant sur cinq personnes rencontrées dans différents contextes cliniques. La présentation de ces cas vise à illustrer les composantes dynamiques discutées dans les chapitres précédents. Le choix des trois premiers cas a été fait afin d'isoler des aspects particuliers de la psychodynamique délinquante. Certes, la psychodynamique d'Alain, René et Mario ne se résume pas uniquement aux aspects analysés, cependant le fait de concentrer l'analyse sur ces éléments nous permet de mettre des points précis en lumière. Le quatrième cas présenté diffère des trois premiers en ce qu'il s'agit de la présentation de la trajectoire de vie d'un homme, du point de vue de sa délinquance, de son enfance à sa sortie d'un mode de vie délinquant. L'analyse de la psychodynamique de Victor a donc été volontairement réduite aux aspects les plus évidents, afin de mieux dégager sa trajectoire. La dernière présentation, celle de Frédérica, illustre comment certaines crises violentes peuvent être analysées avec l'aide de concepts psychanalytiques.

2Outre les autorisations d'usage, des précautions additionnelles de confidentialité ont été prises qui tiennent compte des recommandations éthiques de Gabbard (2000) sur la présentation de matériel clinique. Notamment, tous les noms ont été changés, les données permettant l'identification de lieux et de périodes temporelles ont été soit omises soit modifiées, enfin tous les détails permettant l'identification de personnes ont été transformés.

[Alain : l'alliance avec le moi idéal et la violence](#)

3Alain est un adolescent de 15 ans. Il présente des comportements d'intimidation : il est accusé de « taxage » par les autorités de son école et serait responsable de nombre d'actes de vandalisme. Également, il a été accusé d'avoir participé à des bagarres armées entre adolescents et d'avoir intimidé au couteau des jeunes sortant du métro, des jeunes qu'il identifie comme étant des « homosexuels ».

4Alain veut devenir mécanicien d'automobiles de course. Il n'a cependant rien entrepris en ce sens, n'ayant pas fréquenté le cours de mécanique auquel il était inscrit. Cela illustre comment Alain, lorsqu'il se projette dans l'avenir, a plutôt recours à la pensée magique qu'à une mise en place de moyens pour réaliser ses projets. Le Moi n'inscrit pas ses idéaux dans une démarche basée dans la réalité et, en ce sens, il s'agit davantage de rêves associés à un investissement du Moi idéal que de projets liés à de l'Idéal du Moi.

5Alain est surtout intéressé aux bagarres, aux combats de karaté, aux altercations au couteau et à la vie que mènent les motards criminalisés. À leur sujet, il dit d'ailleurs : « *Eux ils sont corrects, ils travaillent pour leur argent.* » Alain semble avoir choisi les motards criminalisés comme objets idéalisés. Ses références concernant le bien et le mal, et ce qui est « *correct* » ou « *pas correct* », sont profondément influencées par ce clivage de soi et des objets. Ainsi, il décrit longuement sa vision des criminels « corrects » et des autres qui ne le sont pas. Lui-même, par exemple, estime pouvoir attaquer des gens à la pointe du couteau puisqu'il n'attaquerait que des gens qui l'auraient mérité. Ainsi au clivage s'ajoutent des rationalisations qui servent à justifier sa conduite afin de se défendre soit de la culpabilité, soit

d'un jugement narcissique à son égard, c'est-à-dire de ne pas être « correct » par rapport à son idéal.

6 Dans son discours, Alain parle sans arrêt des motards criminalisés qui font les manchettes des journaux. Il s'enorgueillit de connaître les frères des uns et des autres et cherche à donner l'impression d'être aussi prestigieux qu'ils le sont à ses yeux. À ses interlocuteurs, Alain cherche sans cesse à donner l'impression non seulement d'être important mais d'être quelqu'un de fort et de puissant qu'il faut craindre. Visiblement, Alain semble chercher à trouver dans l'admiration de ses interlocuteurs la valeur qu'il recherche pour lui-même.

7 En revanche, et ceci constitue le versant persécutif du clivage de l'objet, Alain se sent constamment menacé. Il a l'impression que beaucoup de gens veulent sa peau. Cette impression est omniprésente et dès qu'Alain a un différent avec quelqu'un, il est convaincu que l'autre lui en veut « *à mort* ». La projection sur le monde extérieur de l'objet clivé, dans son versant persécutif, fait en sorte qu'Alain se sent constamment attaqué. C'est pour cette raison qu'il se sent justifié d'avoir constamment une arme sur lui ; qu'il se sent toujours prêt à se battre et qu'il a l'impression de devoir être accompagné d'amis « *qui pourront le défendre au cas* ». Sa vision du monde est indéniablement paranoïde.

8 L'agressivité est l'affect le plus souvent ressenti par Alain dans ses relations interpersonnelles. Dès que quelqu'un brime le moindre de ses désirs, Alain interprète la situation comme s'il devait se défendre d'une menace de domination : « *Il me cherche, il va me trouver !* » ; « *Il ne me pilera pas sur les pieds si facilement* ». En somme, toute relation est vécue comme une lutte pour la domination de l'autre.

- **1** Le Thematic Aperception Test (T.A.T.) est un test projectif développé par Bellak. (Voir Bellak, L. (...))

9 Lors d'une évaluation psychologique, Alain voit dans les images neutres de plusieurs cartes du T.A.T. **1**. des représentations de batailles, de disputes avec des blessés et des morts. Un bouillonnement pulsionnel difficile à contrôler se dégage ainsi de l'ensemble des épreuves projectives. Les contenus agressifs l'attirent comme un aimant. Alain adore, d'ailleurs, louer des films dans lesquels il y a des scènes de violence, des bagarres. En ces moments, Alain devient surexcité, le Moi s'identifiant massivement aux protagonistes et ne parvenant plus à maîtriser le bouillonnement qu'il ressent en lui. Alain éprouve alors un irrésistible besoin de se battre qu'il ne peut totalement réprimer. Il lui arrive ainsi de se lever et de donner quelques coups de poing sur un mur « pour se défouler » ou, ce qu'il préfère, s'en prendre à son frère cadet à qui il administre plusieurs coups de poing sur les épaules jusqu'à ce que ce dernier s'avoue vaincu. Se battre est décrit comme un jeu. Alain raconte avec un plaisir évident comment il s'emploie à traquer des jeunes qui lui semblent frêles : « *Je m'amuse avec...je le tiens sur le mur et je lui donne des taloches... juste assez pour le faire pleurer.* » Mais il ajoute que tout cela n'est pas méchant, banalisant ses actes en recourant à une rationalisation qui laisse voir une certaine désidentification à l'œuvre. En outre, il dira que ses victimes s'attirent ce traitement puisqu'elles seraient des « *tapettes* », rationalisation qui contribue aussi à se protéger de tout remords possible.

10 Alain a pris le parti de s'identifier complètement à l'agressivité en lui, il devient pour ainsi dire l'agresseur afin d'expulser loin de lui sa peur d'être agressé. Il s'identifie donc à l'agresseur et projette sur les autres ce qu'il ne veut ressentir en lui, c'est-à-dire une angoisse d'être méchant, une peur d'être petit et vulnérable, comme le sont ses victimes. Ce qui apparaît à première vue comme une peur de l'homosexualité, vu son homophobie, appartient, en effet probablement davantage à la peur de l'impuissance et de la vulnérabilité associée à l'enfance. Néanmoins, le jeu croisé du clivage et de la projection semble lui

permettre de se sentir relativement à l'aise avec l'image qu'il a de lui-même, malgré la violence qu'il agit sans cesse. En effet, malgré sa violence, le recours au clivage du Moi lui permet de se situer défensivement parmi les « corrects », et ce d'autant plus aisément que la projection et la rationalisation lui permettent de voir sa violence comme un acte d'autodéfense justifiée. Alain semble ainsi pouvoir laisser librement cours à une grande violence : « *Je n'y peux rien, je fesse sans m'arrêter !* », sans en ressentir de remords, ni de honte. Cette violence extrême semble aussi procurer à Alain une grande satisfaction narcissique en raison de l'admiration qu'il suscite auprès d'une petite bande dont il est, en grande partie grâce à la peur qu'il inspire, le leader. En ce sens, tant qu'au plan économique et dynamique son équilibre actuel est maintenu, Alain ne ressentira que peu de motifs pour changer.

René : le double narcissique

11 René est un garçon de 13 ans, au physique harmonieux, au regard sérieux et qui n'a aucune difficulté à entrer en contact avec les autres. Il parle facilement et sans timidité. On l'envoie pour un examen psychologique à la suite d'une agression sexuelle sur une petite fille de sept ans, commise avec son frère. Il est rapporté que René et son frère ont attiré la fillette en lui disant que sa mère l'appelait. Ils l'auraient d'abord attachée à un arbre puis contrainte à la fellation de chacun d'eux, puis la dévêtant, ils l'auraient soumise à des attouchements de ses organes génitaux et pénétrée avec les doigts ainsi qu'avec des objets. Enfin, ils auraient menacé de la tuer et de tuer sa mère si elle en parlait à quiconque.

12 Bien que René se présente de façon très décontractée, il devient vite évident qu'il veut épater son interlocuteur. Malgré ses tentatives d'impressionner par le côté extraordinaire de ses propos, là où ses dires sortent vraiment de l'ordinaire, c'est lorsqu'il parle de son frère. René explique qu'ils sont tous deux inséparables, « *comme les doigts de la main* », précise-t-il. Il ajoute qu'ils s'aiment, qu'ils ont le même caractère, les mêmes qualités, les mêmes goûts, qu'ils sont toujours ensemble et font tout ensemble. Lorsqu'il parle de son frère, les yeux de René s'illuminent et on sent en lui une grande fierté. René va jusqu'à dire que son frère et lui sont tellement identiques qu'il peut se contenter de ne parler que de l'un d'eux et que cela vaudra pour l'autre. René énumère les exploits de leur duo qui tous sont invraisemblables, par exemple d'avoir rencontré le pape en privé, d'avoir fait le tour du monde à plus d'une reprise avec son frère, de voyager régulièrement avec des vedettes internationales du sport ou de la chanson populaire.

13 René utilise aussi des superlatifs pour décrire le « *mauvais caractère* » qu'il partagerait avec son frère. Il ajoute que lorsqu'ils sont fâchés, ils peuvent tuer : « *Rien ne peut nous arrêter.* » En fait, René croit que seul son frère a la puissance nécessaire pour l'arrêter quand il est fâché, et que la réciproque est également vraie : « *Ça prend un frère pour arrêter l'autre.* »

14 Tout au long de ses récits, René demeure très sérieux et très cohérent. Il répond aux questions en fournissant des précisions adéquates, ne se trompe pas dans ses « faits » et démontre même une bonne connaissance de la géographie des pays dont il est question. Il faut dire que l'évaluation intellectuelle de René montre une intelligence supérieure caractérisée par l'ampleur des connaissances ainsi que de grandes capacités d'organisation, de concentration et de pensée abstraite.

15 À première vue, les propos de René peuvent faire douter de son contact avec la réalité et on pourrait le croire psychotique. Il n'en est rien. L'évaluation psychologique montre toutefois que René s'est construit une image fantastique de lui-même qu'il endosse comme un acteur entre dans son personnage. À la manière d'un faux *self* (Winnicott, 1952,1954) ou d'une personnalité *as-if* (Deutsch, 1934,1942), il semble emprunter ailleurs une identité pour pallier

ses défaillances et ses manques. Évidemment, la question est de savoir pourquoi René est ainsi obligé d'adopter une identité d'emprunt aussi exceptionnelle mais surtout de comprendre à quoi correspond et où se situe, dans sa dynamique, le passage à l'acte particulièrement violent qu'il a commis avec son frère sur cette fillette.

16Ce n'est qu'après de nombreuses heures d'entretien que René ouvrira la porte pour laisser voir certains des drames qui ont marqué sa vie. L'événement qu'il dit avoir été le plus triste de sa vie est la mort subite de son grand-père alors qu'il avait 11 ans. Il semble que ce grand-père ait été très important pour René puisqu'il avait assumé pendant de nombreuses années la garde des garçons. Sa mort semble avoir provoqué un épisode dépressif sévère quoique bref chez René qui se rappelle avoir pleuré pendant des heures et des jours entiers immédiatement après son décès. Également, il en vient à aborder la séparation, avec son frère, de leur mère, à la suite d'un accident, réel, qui l'a laissée avec de graves séquelles permanentes. Son père, d'ailleurs, qui les avait abandonnés lorsque les garçons avaient 5 et 6 ans, n'a pas accepté de reprendre ses fils à la suite du décès du grand-père, son propre père.

17Souvent des pertes objectales de cette importance — René avait perdu son père, puis sa mère, puis son grand-père, puis de nouveau son père — peuvent mener un enfant à une dépression qualifiée souvent de narcissique, à la suite d'une hémorragie des investissements libidinaux ; des objets réels sont disparus, et le Moi en est soudainement et profondément appauvri, vidé de ses investissements lui aussi. Plutôt que de se sentir trop abandonné, vide, vulnérable, délaissé et impuissant, René s'est construit un monde, qui sans être en rupture avec la réalité, modifie du tout au tout sa réalité subjective. Il cherche activement à se confirmer dans cette vision renversée de lui-même en partageant avec autrui ces fantaisies à travers lesquels il apparaît fort, important et admirable. Il est possible de croire que le fait qu'il ait conservé le lien à son frère — bien réel, lui — ait non seulement permis d'éviter la psychose en lui donnant la possibilité de conserver un lien important à un objet significatif, mais ait aussi procuré la « forme » de ses fantaisies défensives. En effet, la création d'un « double » narcissique, constitué par le fantasme d'un frère identique à lui-même, permet d'assurer un contrôle sur l'angoisse de perdre le dernier objet de la réalité auquel il se sent attaché. Il est sûrement plus sûr de s'appuyer sur son frère en construisant une sorte d'identité à deux que de colmater seul, isolément, l'hémorragie objectale qui le submerge. Comme le démontrera l'évaluation psychologique, un recours à la grandiosité du Moi idéal est venu recouvrir et compenser ce qui aurait probablement été une dépression essentielle ou une dépression narcissique. Plutôt que de sombrer dans cette forme particulièrement sévère de dépression à la suite du décès de son grand-père et du rejet de son père, l'équilibre de personnalité de René s'est réorganisé par un nouvel investissement du Moi, soit un investissement narcissique dont la source est constituée du bassin des fantaisies archaïques de grandeur et de puissance du Moi idéal. Le Moi, en effet, vidé de ses objets et ayant perdu l'énergie vitale des investissements libidinaux et objectaux, a choisi la voie de la régression vers le Moi idéal plutôt que l'effondrement dépressif.

18René n'est certes pas un *délinquant habituel*, selon la terminologie de Mailloux (1971) et son évolution donne plus à penser qu'il se dirige vers la délinquance sexuelle violente, à l'exclusion des autres formes d'agirs délictueux. Cependant, le phénomène de compensation narcissique, le recours aux fantaisies du Moi idéal, le recours à une identité d'emprunt ne sont pas très différents chez lui de ce qu'on peut retrouver chez nombre de délinquants, même si en général, ces identités d'emprunt ont moins l'allure maniaque que ce qui est perceptible chez René.

19 Néanmoins, la grandiosité de René l'a amené tout de même à faire des gestes qui montrent, d'une part, que le recours à l'agir fait partie de la solution psychique à son problème narcissique et que, d'autre part, l'influence du Surmoi est tout à fait contrecarrée par le Moi idéal qui recouvre entièrement le Moi sous son influence. Pour René, l'agression sexuelle sur la fillette est vécue dans le contexte d'une identification massive avec son frère qu'il idéalise. Il devient son frère, et participe à sa puissance en agissant comme lui. Mais quand bien même l'agression sexuelle de cette fillette par René aurait été commise dans un état d'identification massive à son frère, il n'en demeure pas moins qu'il y a trouvé un plaisir très grand à assujettir cette fillette, à la contrôler et à la terroriser. En ce sens, on peut poser l'hypothèse, compte tenu du passé traumatique de René, que l'emprise exercée sur la fillette met en scène un scénario basé sur une haine des objets perdus qui s'exprime à travers une tentative de contrôle de ces objets. En ce sens, le plaisir de maîtriser et de contrôler l'objet renverse complètement les sentiments de passivité et d'impuissance que René a probablement vécus à la suite de la perte successive du père, de la mère, du grand-père. On reconnaît ici les mécanismes de base du fonctionnement psychique devant un événement traumatique, soit le retournement du passif en actif dans une tentative de maîtrise du sentiment d'impuissance et le retournement de la position de victime en celle d'agresseur. Quant aux composantes plus sexuelles impliquées dans l'agression de cette fillette, les entretiens avec René n'ont pas donné accès à cet univers fantasmatique.

Mario : la « déprivation »

20 Mario est un adolescent de 15 ans qui fugue à répétition, d'abord de chez lui, puis du centre pour jeunes en difficulté auquel il est confié. Il avoue se prostituer depuis sa puberté. Il appartient à un petit réseau de prostitués, commet des vols occasionnellement aux dépens de ses clients et a été accusé d'usage de faux et de fraude.

21 Au premier abord, Mario semble un peu distant, peut-être méfiant ou sur la défensive. Cependant, assez rapidement, il devient plus spontané et semble même prendre goût à l'échange avec le psychologue chargé de faire des recommandations à la Cour. Rapidement, il se montre curieux de son interlocuteur et lui demande s'il est marié, s'il a des enfants, affirmant d'emblée : « *Vous devez être heureux, avoir une femme et des enfants.* » Ce qui est particulier de l'attitude de Mario, c'est qu'il ne semble pas s'agir de manipulation ou d'une façon de « séduire » l'autre mais plutôt d'un intérêt authentique pour l'autre ; il est prêt à croire après quelques minutes d'entretien que son interlocuteur était effectivement quelqu'un de bien et d'heureux.

22 Les propos de Mario laissent cependant songeur quant à ses capacités intellectuelles, et à sa capacité de raisonnement logique, malgré le fait qu'une évaluation intellectuelle le situe au niveau de l'intelligence moyenne. En effet, Mario semble avoir beaucoup de difficultés à situer ses propos dans le temps, qu'il s'agisse de son histoire personnelle ou de la séquence des événements qui l'ont amené à être confié à un centre d'accueil. Par exemple, Mario dit ne pas avoir fait de vols depuis plusieurs années mais pratiquement dans la même phrase, il raconte un vol ayant eu lieu deux semaines auparavant. Il ne s'agit pas d'une tentative de nier la perpétration de vols mais plutôt de l'expression d'une confusion temporelle importante. D'ailleurs, Mario dit ne pas se souvenir si tel événement est arrivé avant ou après tel autre. On peut s'interroger sur la nature de cette confusion. S'agit-il d'une déficience du Moi liée à des déficits développementaux ? Est-ce l'effet d'un processus défensif précoce, conceptualisé comme une attaque contre les liens entre les pensées par Bion (1962) ? Existe-t-il un rapport entre les conflits psychiques de Mario et ce déficit cognitif au sujet de la temporalité ?

23 L'histoire de Mario peut possiblement nous aider à comprendre ce déficit. Mario vit dans un milieu très perturbé. Son père souffre d'un alcoolisme prononcé qui se manifeste par des périodes d'intoxication avancée qui durent plusieurs jours au cours desquels il disparaît. Au retour de ces périodes, il est extrêmement violent, contraignant son épouse et ses enfants à assister à des mises en scène où ils sont tour à tour interrogés, humiliés et battus sévèrement. Sa mère souffre, par intermittence, d'épisodes de dépression grave qui nécessitent son hospitalisation prolongée. Ses frères aînés sont connus par les services sociaux et la Cour juvénile pour des problèmes de délinquance violente. Ils sont violents aussi à la maison et y imposeraient un règne de terreur quand leur père est absent. Cependant, Mario se contente de dire laconiquement : « *Tout va bien depuis quelque temps* » ; « *Je n'ai pas à me plaindre* », « *Mes parents sont comme tout le monde* ». Négation ? Déni ? Paralysie de la pensée ? Sûrement, mais l'hypothèse s'impose aussi que ses déficits dans la conception du temps fassent partie d'une organisation défensive inconsciente dont la fonction est d'éviter la mentalisation et la prise de conscience d'un présent et d'un passé traumatogènes.

24 Malgré sa banalisation des épreuves vécues dans sa famille, Mario devient soudainement très ému lorsqu'il raconte que lorsque la travailleuse sociale l'a amené au centre pour jeunes en difficulté, sa mère a fait une tentative de suicide. Il en conclut que sa mère a tenté de se tuer à cause de lui, qu'il en est responsable. Mario paraît écrasé de culpabilité envers sa mère et ne présente pas du tout cette tendance qu'ont les délinquants habituels à recourir à un arsenal de rationalisations pour se protéger de tout sentiment de faute. Mario avoue souffrir énormément de la solitude et quoiqu'il ne soit pas capable de nommer les affects qui l'animent lorsqu'il fugue de la maison, ce qui est un comportement qu'il a commencé à adopter dès l'âge préscolaire, il associe son sentiment de solitude au fait d'être à la maison. Se peut-il qu'outre le besoin de se protéger de la domination violente de son père et de ses frères aînés, Mario ait beaucoup souffert de la privation affective à laquelle l'état dépressif chronique de sa mère ainsi que ses absences prolongées l'ont confronté. D'ailleurs, quand il parle de ses errances nocturnes dans les rues de la ville, c'est des personnes qu'il y rencontrait qu'il parle le plus et avec le plus d'animation. Mais il rappelle aussi comment il se sentait seul et abandonné quand venait le temps de trouver un endroit pour dormir. Il semble, en ce sens, que la prostitution ait été découverte un peu par hasard par Mario comme une façon de ne pas se retrouver seul dans le creux de la nuit. En effet, il se souvient comment, très jeune déjà, il demandait à toute personne se trouvant là s'il pouvait coucher chez elle. Les premiers contacts sexuels, en fait des agressions sexuelles même si Mario ne les voit pas ainsi, se sont produits dans ce contexte d'errance désespérée. Pour Mario, la prostitution est « *arrivée comme ça, c'était pas planifié.* »

25 Mario n'a aucun commentaire négatif à faire au sujet de la prostitution. Il en parle sans aucune émotion et considère que c'est juste un travail. Néanmoins, en parlant de ses premières expériences, il dira : « *Les hommes étaient gentils la plupart du temps, je pouvais coucher là après.* » Dans ce sens, la prostitution a constitué avant tout pour Mario une façon « d'être trouvé » par un objet, potentiellement bon. Cependant, le clivage de l'objet qui lui a permis de « se laisser trouver par des objets bons » se renverse parfois et le même homme qu'il voit d'abord comme gentil devient soudainement mauvais à ses yeux, c'est alors qu'il se sent totalement justifié de lui mentir, le voler, le frauder sans ressentir le moindre remords.

26 On imagine facilement les fondements dépressifs de la personnalité de Mario. D'ailleurs Mario a vécu avec beaucoup de difficultés son dernier séjour en centre pour jeunes en difficulté. Il y est devenu très dépressif, a cessé de manger, de parler et cherchait toujours à se retirer dans sa chambrette, les rideaux tirés. Les agirs délictueux, comme le vol et la fraude,

constituent des tentatives sporadiques de sortir de cet état dépressif qui le menace sérieusement, comme l'a été aussi son intégration au petit réseau de prostitution auquel il s'était affilié. Il y trouvait, en effet, un milieu où son besoin d'être en contact avec autrui était comblé, sans cependant éveiller des angoisses de perte du fait du caractère éphémère de ces contacts, ce qui avait le pouvoir de le rassurer temporairement.

Victor : une trajectoire délinquante

Enfance

27 Nous avons rencontré Victor à quelques reprises au cours d'une période d'une quinzaine d'années. Enfant, Victor posait déjà des problèmes de comportement qui, dès son entrée à l'école, le distinguaient des autres enfants. Turbulent et agité en classe, bagarreur dans la cour, impoli avec les adultes, il arrivait systématiquement en retard à l'école, ne faisait pas ses devoirs, s'absentait souvent, et s'enfuyait de l'école à l'occasion. Dans son quartier, les voisins et les commerçants l'avaient déjà identifié comme un enfant dont il fallait se méfier. Il semblait, en fait, plutôt laissé à lui-même et les voisins le voyaient souvent errer seul dans la rue à des heures tardives.

28 Les parents de Victor se séparèrent alors qu'il était âgé de 3 ans. Victor ne revit jamais son père. Il se souvient peu de lui, mais rapporte qu'on disait de lui qu'il aurait été un père attentionné. Alors qu'il a 5 ans, sa mère emménage avec un nouveau conjoint et ils auront deux garçons de 6 et 8 ans ses cadets. Victor dit de cet homme qu'il était alcoolique et violent envers sa mère et lui. Il se souvient de s'être souvent enfui de la maison par la fenêtre de sa chambre car il craignait d'être frappé quand il entendait son beau-père arriver tard le soir visiblement en état d'ébriété. Victor croit que des trois garçons, il était celui qui était le plus souvent battu par ce dernier. Il s'explique ce fait par son âge et son propre comportement : *« Je n'étais pas un cadeau, c'était pas facile m'élever. En plus, j'étais menteur puis voleur, ma mère le disait. C'était pas la bonne méthode ça de me battre tout le temps, surtout qu'il tapait fort, mais il essayait de me rentrer du plomb dans la tête ! »* Victor se souvient bien de ses errances dans les rues de son quartier dès l'âge de 7 ou 8 ans. Il raconte comment, la nuit, il prenait soin de marcher au milieu de la rue car il craignait que des animaux domestiques, cachés sous les automobiles ou dans la noirceur des jardins, ne l'attaquent s'il avait marché sur le trottoir, ce qui cependant augmentait sa crainte d'être remarqué par les policiers qui l'auraient alors raccompagné à la maison.

Premier placement

29 En raison des nombreux problèmes de comportement de Victor et des difficultés qu'elle éprouve à prendre soin de lui, sa mère le confie aux services sociaux lorsqu'il a 9 ans. Victor lui en veut beaucoup, d'autant plus qu'il est le seul de ses trois enfants qu'elle place hors de son foyer. Il ira dans un centre pour jeunes avec des problèmes de prédélinquance où il demeurera jusqu'à ses 12 ans. Il dit, sans ambages, de ces 3 années, quelles furent les plus belles de sa vie. Lorsqu'il élabore sur cette période, Victor semble, en effet, y avoir découvert un monde nouveau. Il dit s'être senti rassuré par la stabilité des horaires, s'être senti riche d'avoir des habits propres et qui lui convenaient, et heureux de pouvoir bien manger. Habile physiquement, il s'investit, de plus, dans la pratique de plusieurs sports, se découvre un talent pour le soccer et jouera éventuellement dans des équipes locales. De plus, il rattrape son retard scolaire, s'attache aux éducateurs, notamment à un éducateur en particulier qui s'occupera de lui tout au long de son séjour, et enfin, il cesse de se bagarrer pour un oui ou pour un non. Cependant, au plan familial, il souffre de se sentir rejeté par sa mère et oublié par ses demi-frères. Bien qu'il refuse de parler de l'abandon de son père, il avoue envier les garçons qui ont un « vrai père ». Tout au long de ces trois ans, sa mère lui promet à plusieurs

reprises qu'elle le reprendra, mais ces promesses sont répétitivement déçues. Il en ressent une profonde amertume puis une grande révolte qui nourrissent des sentiments de vengeance envers son beau-père qu'il accuse de maltraiter sa mère et de l'empêcher de s'occuper de lui comme elle le voudrait. Avec l'aide de ses éducateurs, il se remet de ces déceptions, calme sa rage et investit encore plus dans sa vie au centre.

Adolescence

30 Au terme de ce séjour de rééducation qui est jugé comme un succès par tous, il retourne chez sa mère et commence l'école secondaire. Après quelques mois, sa mère désire qu'il soit de nouveau confié au centre, en raison des conflits entre Victor et son conjoint. Victor, dont le fonctionnement social s'était grandement amélioré en centre jeunesse, désire également y retourner. Il se sent seul et abandonné chez lui. Contrairement au centre où les éducateurs s'intéressaient au soccer qu'il pratiquait dans la communauté et où on l'encadrait pour ses travaux scolaires, Victor se sent de nouveau laissé à lui-même. Il se plaint que ni sa mère ni ses demi-frères ne viennent jamais le voir jouer au soccer et ajoute se décourager rapidement devant les exigences scolaires, ne trouvant à la maison ni le climat pour travailler ni l'encouragement à le faire.

31 Comme sa mère se dit fatiguée et malade (elle sera d'ailleurs hospitalisée pour une maladie grave peu de temps après le départ de Victor), elle demande qu'il soit de nouveau placé en centre jeunesse à l'aube de ses 13 ans. Les services sociaux, l'estimant socialement réadapté, dirigent Victor vers une famille d'accueil. Pour diverses raisons qui ne sont pas dues à un comportement problématique de sa part, il sera placé dans quatre familles d'accueil différentes au cours de cette année-là. Ayant changé trois fois d'école depuis le début de son cours secondaire, Victor est de nouveau en situation de retard scolaire, il doit reprendre son année. Sa mère, bien que convalescente, quitte son conjoint alors que Victor a 14 ans et reprend finalement ce dernier avec elle. Victor ne retourne pas à l'école cependant, il dit n'y trouver aucun intérêt et soutient vouloir travailler pour « aider sa mère ».

Début de la délinquance

32 Victor a donc 14 ans quand il commence à fréquenter une petite bande de copains de son quartier ; cette bande, dont la composition varie, est formée de garçons de plusieurs années ses aînés. Il dit à sa mère qu'il « travaille » pour eux, mais commet plus précisément des petits vols dans des commerces avoisinants, puis agit comme guetteur lors de vols avec effraction dans des résidences privées. Victor racontera qu'il ne rentrait chez lui que pour dormir et ne voyait plus ses frères que par hasard. Il réussissait à calmer l'inquiétude de sa mère en lui apportant des petits bijoux et en l'assurant qu'il travaillait « fort ». C'est ainsi que, selon le témoignage de Victor, il s'est impliqué progressivement dans un style de vie délinquant. Lorsqu'il est arrêté pour vol avec effraction à 15 ans, il avait déjà commis un grand nombre de cambriolages dans de petits commerces, dans des résidences privées et dans des entrepôts sans compter un très grand nombre de vols d'automobiles.

Cure de rééducation en centre fermé

33 À 15 ans, Victor présente tout à fait l'allure d'un « dur » : veste de cuir, tatouages, camisole et jeans. Nerveux, agité, une certaine fébrilité l'anime. En dépit de son arrestation et en attente de son audience à la Cour juvénile, Victor est convaincu que « Le juge va le voir que je suis un gars correct, je n'ai jamais fait mal à personne, moi ! » Il maintient à qui veut l'entendre qu'il n'est pas coupable de « vol qualifié » puisqu'il ne faisait qu'assurer le guet lors de cette tentative de vol à main armée. Victor ne manifeste aucun sentiment de culpabilité pour avoir participé à ce vol, il soutient plutôt qu'il a « fait une erreur ». Même à la suite de la décision du juge de placer Victor dans un centre de rééducation de garde fermée, pour un an, son

attitude change peu, il dit être déçu d'être « en dedans » mais que cela sera la dernière fois. Avec ses pairs au centre de rééducation, il parle avec animation de certains des vols qu'il aurait commis et visiblement prend plaisir à impressionner ses interlocuteurs avec ses expériences de cambriolage.

34 Il témoigne, en effet, d'une grande admiration pour ses amis plus âgés avec lesquels il commettait des vols et n'a qu'une hâte, dit-il et c'est de « *sortir d'ici au plus vite et aller les retrouver. Ils m'attendent* ». En particulier, il vante les exploits du plus âgé de cette bande, Patrick, 22 ans, qui semble agir comme son mentor. Bien que Victor soit le plus jeune et qu'il occupe des fonctions subalternes, il se dit néanmoins le plus intelligent de leur petite bande et craint que les « *gars fassent des conneries si je ne suis pas là* ». Victor soutient, en effet, que si ses amis l'avaient écouté lors de leur dernier vol, ils n'auraient pas été arrêtés. Enfin, il trouve particulièrement injuste que ses amis, majeurs, aient écopé de peines de plus courte durée que la sienne et dit avoir hâte d'être majeur car : « *J'en peux plus des conneries de rééducation ! Moi, je dis, laissez-moi faire mon temps puis achalez-moi pas !* »

Rôle du gang

35 L'attitude et l'histoire de Victor rappellent ce que Mailloux (1971) explique du rôle joué par le gang dans la consolidation de la délinquance. Victor, abandonné par son père, maltraité par son beau-père, négligé par sa mère, seul et sans encadrement ni soutien, trouve dans le gang un lieu où il peut réinventer une vie en société et trouver des gens qui non seulement l'acceptent mais dont il peut aspirer à devenir le héros. Cependant, la réaction de Victor après son arrestation ne correspond pas à la chute narcissique que Mailloux (1971) décrit chez certains jeunes délinquants à la suite de leur arrestation et de leur incarcération. Victor, plus que jamais, semble se sentir « quelqu'un », alors qu'il peut impressionner d'autres jeunes du centre de rééducation avec ses expériences, vécues ou non, de vols et ses exploits délinquants.

36 Ce ne sera que 10 ans plus tard qu'il fera l'expérience de ce que Mailloux (1971) décrit comme la perte du sentiment d'invulnérabilité que la séparation du gang et l'incarcération provoquent. En effet, cette chute narcissique sera provoquée lors d'une incarcération, sa seconde, encourue à 27 ans. Il fait alors douloureusement face à la faillite de son style de vie et à la perte de l'illusion que son style de vie délinquant allait le rendre riche et heureux. Se sentant profondément trahi par ses amis délinquants, inquiet pour sa mère dont l'état de santé s'est aggravé, il s'en veut aussi beaucoup d'être incarcéré au moment où sa conjointe attend leur premier enfant. Il sombrera alors dans une dépression souffrante qui le mènera à une tentative de suicide puis à un long chemin de réadaptation à la vie en société.

Parcours au sortir du centre de rééducation

37 Victor, au sortir du centre de rééducation pour jeunes, a tout juste 16 ans. Alors que son premier séjour en centre pour jeunes en difficulté lui avait été très bénéfique, ce dernier séjour ne fait que le confirmer dans un mode de vie délinquant. Il ne se lie à aucun intervenant et ne se fait aucun ami. Plus petit physiquement que certains de ses pairs, il sera intimidé et harcelé à répétition ; il consacre donc l'essentiel de cette année en centre fermé à apprendre à se battre, à développer sa force physique et à rêver aux cambriolages qu'il fera à sa sortie. Il s'engage, en effet, résolument dans une carrière délinquante à sa sortie du centre alors qu'il rejoint, comme promis, la bande formée par ses anciens amis.

38 Pour l'essentiel, Victor vit plutôt mal de petits boulots temporaires, de vols, de cambriolages et de petites fraudes au cours des années suivantes. Outre les amis de sa bande, il développe un grand réseau de contacts parmi les gens qui vivent de cambriolage et de fraude, avec lesquels il s'associe temporairement pour commettre des vols. Il prend un grand

plaisir à dépenser l'argent volé et se montre alors très généreux. Mais puisqu'il se trouve toujours à court d'argent, il cherche constamment quelqu'un à qui en emprunter, ce qui est typique du délinquant, comme le souligne Cusson (1989). Victor fait aussi à l'occasion des petits boulots comme déménageur, manutentionnaire ou peintre. Bien qu'il rêve de fonder une famille, d'occuper un travail stable et de « *bien m'occuper de mes enfants* », il rêve aussi de « *faire un dernier grand coup* », le rendant richissime et lui permettant d'acheter une maison magnifique pour sa mère, de retrouver son père et de prendre en charge l'éducation de ses demi-frères afin, dit-il, d'éviter qu'ils ne deviennent à leur tour délinquants.

Première incarcération

39Victor demeure toujours chez sa mère qui a un nouveau conjoint, un homme avec lequel il s'entend bien. Il ne consomme pas de drogues, a tendance à se méfier de l'abus d'alcool et n'accepte, selon ses dires, aucun « *travail* » lié au milieu de la drogue. Il craint que ses demi-frères ne « *tombent* » dans la drogue et il fait preuve de façon inconsistante d'élans à leur endroit qu'il qualifie de paternels. Mis en accusation à trois reprises pour des affaires de vols, il est relâché les deux premières fois faute de preuves, puis condamné pour une courte peine la troisième fois alors qu'il a 23 ans. Il fait un effort sérieux pour avoir un « *job régulier* » au terme de cette incarcération mais, moins d'un an plus tard, il a repris un style de vie délinquant, attiré surtout par la facilité qu'il y trouve de posséder, par moments, des montants substantiels d'argent qui lui permettent « *d'impressionner le monde* », comme il dit, c'est-à-dire essentiellement de ressentir un certain prestige social dans son milieu culturel, comme l'observe Cusson (1989), à la suite de Yochelson et Samenow (1976).

Seconde incarcération

40Victor a 26 ans lorsqu'il est arrêté pour vol qualifié pour la quatrième fois depuis qu'il est majeur. Il est alors condamné à une peine de presque deux ans, étant considéré comme un récidiviste par le juge qui, selon le témoignage de Victor, croit qu'il n'arrêtera jamais de voler. Ce jugement moral surprend Victor qui, malgré le fait qu'il reconnaisse bien avoir commis de nombreux vols, ne se définit pas lui-même comme un voleur. Au-delà de la dissonance cognitive à laquelle cela le confronte, le défaut de Victor de se voir comme un voleur, alors qu'il sait très bien qu'il commet des vols depuis des années, rend compte de l'importance prise par les mécanismes de déni et de rationalisation dans la représentation qu'a Victor de lui-même. Le déni lui permet de tromper son Moi dans son jugement moral de lui-même. En effet, Victor se considère paradoxalement comme « *un gars correct* » et dit même à son sujet : « *Je suis honnête, moi !* » En plus du déni du caractère antisocial de ses actes, il est probable que le système de valeurs de Victor soit davantage influencé par des préoccupations narcissiques (besoins de grandeurs du Moi idéal, besoin narcissique d'être admiré) que par des injonctions prohibitrices provenant du Surmoi. Victor a ainsi recours à des rationalisations du vol comme étant une activité moralement défendable : « *Les gens ont des assurances. C'est les assurances qui nous volent dans le fond ; tout le monde le sait que ces compagnies-là font des millions sur notre dos !* » Ici, la projection s'ajoute à la rationalisation pour attribuer la faute à l'extérieur de soi, neutralisant les sentiments de culpabilité possible. Une des conséquences de ce fonctionnement projectif et de la prédominance du Moi idéal dans la psychodynamique est de fausser le jugement de la réalité en pervertissant le jugement moral.

L'état dépressif

41Au cours de cette incarcération, le monde de Victor s'écroule. Ses repères identificatoires sont ébranlés non seulement par son arrestation, sa condamnation et son incarcération subséquente mais aussi par les commentaires du juge. Aussi, Victor est très bouleversé par la trahison d'un de ses amis qui l'a dénoncé à la police afin de renforcer son propre alibi. Il se

sent profondément blessé par cette trahison imprévue. Sa confiance en sa bande d'amis, « *ma deuxième famille* », en est fortement ébranlée. Il s'agit pour lui d'une blessure narcissique importante car Victor projetait son Moi idéal sur la bande et sur ses membres plus anciens. Ainsi, l'idéalisation des membres les plus prestigieux de cette bande contribuait à lui procurer un sentiment de valorisation narcissique puisque, par identification, il arrivait lui-même à se sentir important. La désillusion provoquée par la trahison de son ami le rend susceptible de souffrir d'un épisode dépressif puisqu'un sentiment de désespoir a été brutalement éveillé en lui, soit la peur qu'il n'existe pas d'objets bons idéalisés auxquels s'attacher. La maladie de sa mère ajoute à son angoisse de perte d'objet. De plus, il souffre du sentiment de l'avoir trompée, déçue. Aussi, il craint, en l'abandonnant du fait de son incarcération, de ressembler à son propre père qui les a abandonnés quand il avait trois ans. Enfin, ce sentiment d'abandonner les siens est renforcé par le fait que son amie est enceinte de lui. Il réalise grâce à la solitude forcée de la prison que cette femme compte pour lui. Il a cependant le sentiment de plus en plus tenace qu'il est indigne de son amour et de celui de leur futur enfant. De toutes parts, des éléments concourent donc à briser l'équilibre narcissique que le groupe délinquant lui procurait.

42La chute narcissique décrite par Mailloux (1971) est bien illustrée par ce qui se passe en Victor au cours de cette seconde incarcération. L'équilibre psychologique permis par le recours à l'agir délictueux est rompu et, cette fois-ci, n'est pas compensé par des fantaisies de vengeance ou encore par des fantaisies de triomphe narcissique le mettant en scène dans des scénarios de « coup parfait » qui auraient le pouvoir de calmer son angoisse à travers l'investissement du Moi idéal. Son état dépressif s'aggrave ainsi progressivement, laissant apparaître un profond sentiment de culpabilité, une impression d'avoir trahi la confiance de sa mère et de son amie, d'avoir laissé tomber ses frères et d'avoir raté sa vie. Des souvenirs pénibles de mauvais traitements subis et d'épisodes de violence contre sa mère de la part de son beau-père surgissent aussi en lui en plus de son sentiment d'avoir été abandonné et négligé par sa mère. Peu à peu, tous ces relents du passé font surgir en Victor des reproches envers sa mère, son père et son beau-père qu'ils n'avaient jamais ressentis consciemment auparavant. Il en veut à sa mère de l'avoir négligé et il lui en veut de ne pas l'avoir protégé de la violence de son beau-père. Malheureusement, la montée de cette sourde colère envers sa mère fait naître de pénibles sentiments de culpabilité qu'il ressent d'autant plus douloureusement qu'il la sait malade. Également, il ne peut s'empêcher de se demander s'il n'est pas responsable de ce qu'il estime un gâchis familial puisqu'il imagine qu'il a fait fuir son père et épuisé sa mère par sa turbulence et ses comportements difficiles.

[La tentative de suicide en prison](#)

43Malgré le fait qu'il soit actif, participe à plusieurs ateliers, ait entrepris de terminer ses études secondaires, se soit engagé dans un comité et consulte l'aumônier, son sentiment de solitude et son désespoir augmentent au cours de son incarcération. L'idée qu'il est un lâche qui ne mérite aucune estime de personne, encore moins de lui-même, devient obsédante. Psychologiquement et physiquement épuisé, au cours d'une autre nuit d'insomnie, il se taille les veines et attend la mort, comme une délivrance, dans la noirceur de sa cellule quand un gardien qui passe lui souhaite bonne nuit d'une façon assez amicale et chaleureuse. Il réalise alors ce qu'il est en train de faire et regrette ce moment qu'il qualifie de lâche. Il appelle le gardien qui constate sa tentative de suicide et demande de l'aide. Bien qu'il ait perdu beaucoup de sang, il a la vie sauve.

44Pour Victor, ces quelques mots amicaux du gardien constituent un point tournant dans sa descente aux enfers. Il explique que c'est comme s'il avait repris contact subitement avec

« *toutes les bonnes personnes de ma vie* ». Lorsqu'il en reparle, quelques années plus tard, il en est toujours ému, exprimant sa profonde reconnaissance pour ce que ce gardien a accompli en étant tout simplement « *humain* », comme le dit Victor. À la suite de cet épisode, Victor ne s'est plus « *laissé aller à la déprime* » et, bien qu'encore dépressif, il a su se réinvestir et réinvestir les gens qu'il aimait. Il est intéressant de noter que la semaine précédant la nuit où Victor a tenté de se suicider, son amie avait fait un avortement spontané et que quelques jours plus tard, l'état de santé de sa mère s'était aggravé de façon notable. Ces circonstances soutiennent l'hypothèse que sa tentative de suicide ne répondait pas seulement, comme il le décrit lui-même, au désespoir de se sentir seul, mauvais et indigne, mais aussi à une punition ultime qu'il s'infligeait parce qu'il se croyait responsable de la mort de l'enfant à venir et de celle, appréhendée, de sa mère.

La sortie du mode de vie délinquant

45 Bien entendu, le chemin parcouru par Victor, à la suite de ce tournant dans sa vie, a été semé d'embûches, de ratés, de périodes de découragement et d'épreuves, dont le décès de sa mère et une nouvelle condamnation pour un délit ancien, commis bien avant les événements décrits ci-haut. Toutefois, il a aussi connu des succès méritoires et dont il est fier à juste titre : il a obtenu son diplôme d'études secondaires, il réussit à occuper des emplois qu'il garde beaucoup plus longtemps, enfin son amie et lui ont eu une fillette qui leur procure à tous deux beaucoup de joies. Il a repris contact avec le centre qu'il avait fréquenté enfant et revoit encore certains des éducateurs qu'il y a connus. Il a retrouvé son père — ce qui lui a causé une grande déception —, garde le contact avec ses demi-frères et le dernier conjoint de sa mère avec lequel il s'entendait bien, retourne régulièrement voir les intervenants de la maison de transition où il a séjourné, et enfin songe à faire du bénévolat auprès de jeunes en situation de difficulté. Bref, quoiqu'il mène une vie beaucoup plus modeste que celle à laquelle il rêvait plus jeune, Victor a dorénavant une conscience beaucoup plus aiguë de la satisfaction que lui procure sa vie.

46 Comme le rappelle Cusson (1974, 2002), le rôle joué par le lien interpersonnel est désormais reconnu comme un facteur déterminant dans la réhabilitation et la rééducation des jeunes délinquants. Ainsi, bien qu'au sens strict, le séjour de Victor en centre de rééducation n'ait pas permis d'éviter la délinquance, il est raisonnable de penser que Victor en a néanmoins bénéficié très largement, non seulement d'une façon transitoire, comme son histoire peut le laisser supposer, mais qu'en plus l'expérience affective d'attachement qu'il y a vécue, et ce spécifiquement au plan des relations interpersonnelles, lui a été précieuse à partir du moment où il a fait le choix de se réhabiliter à la vie en société.

Frédérica : identification projective à visée communicatrice

47 Frédérica revient du Tribunal de la jeunesse où le juge a décidé de prolonger son placement en centre jeunesse pour une autre année. Elle arrive au centre le visage fermé, elle ne parle à personne de la décision rendue par le juge bien qu'elle sache que tous les éducateurs en sont déjà informés. Elle mange peu au repas du soir, s'assied en retrait et ne participe pas aux activités de groupe au cours de la soirée, et ce contrairement à son habitude. À l'heure du coucher, Frédérica se met à chanter, d'abord assez doucement, puis de plus en plus fort après que quelques filles et une éducatrice lui eurent dit qu'elle dérangeait l'atmosphère du coucher. Puis, elle claque sa porte, lance ses souliers par terre avec fracas, ouvre et ferme sa fenêtre répétitivement, faisant beaucoup de bruit. L'éducatrice intervient, lui disant que puisqu'elle a décidé visiblement de « gâcher » l'atmosphère du coucher pour toutes, elle sera

mise en chambre de retrait. Quelques minutes après avoir verrouillé la porte de la petite chambre de retrait, la surveillante aperçoit de la fumée s'échapper de la porte. Frédérica a mis le feu au matelas. Quand la surveillante ouvre la porte, elle remarque que Frédérica est visiblement en état de panique. La surveillante parvient rapidement à éteindre le feu avec un extincteur puis Frédérica s'en empare dans un mouvement de rage pour le diriger vers la surveillante. Frédérica est rapidement maîtrisée par les éducateurs qui ont été alertés entre-temps et elle est enfermée dans une autre pièce, dénudée cette fois, pour la nuit et le jour suivant. Les éducateurs concluent, non sans raison, que la conduite perturbatrice de Frédérica ce soir-là est à relier à la décision du juge entendue au cours de la journée.

48 Cette analyse est sans doute juste, mais elle est incomplète. Le recours à la notion d'*identification projective à visée communicatrice* est utile dans un cas comme celui-là pour mieux comprendre non seulement ce qui s'est passé en Frédérica, mais aussi ce qu'a pu signifier sa conduite. D'abord, on doit supposer que Frédérica est débordée psychiquement par la décision du juge, son absence de réaction témoigne de son incapacité dans un premier temps d'y réagir que ce soit au plan rationnel ou émotif. Elle paraît plutôt saisie, interdite, paralysée. Le travail psychothérapique avec Frédérica permet de découvrir cependant que simultanément à ce sentiment d'être paralysée, « *gelée* » selon son expression, par cette décision inattendue de la part du juge, elle attend que quelqu'un lui en parle ; plus la soirée avance, plus elle se sent désespérée d'attendre puis fâchée d'attendre. Elle a le sentiment de compter pour tellement peu de chose puisqu'une décision qui, à ses yeux, est si désespérante passe, croit-elle, inaperçue pour ses éducateurs. Elle se sent seule et abandonnée. Bien qu'elle ne soit pas en mesure de comprendre ce qui a pu la pousser à se manifester à l'heure du coucher, d'abord timidement puis de plus en plus violemment, elle se rend compte qu'elle se sentait fâchée mais aussi impuissante. Il est raisonnable de penser qu'à ce point, Frédérica se sentait d'autant plus désespérée d'être seule et abandonnée que la perspective de la nuit à passer lui paraissait insurmontable. Bien entendu, à ce point-là, la colère née du fait que ses éducateurs n'aient pas répondu à sa détresse exacerbe l'ampleur donnée à ses tentatives inconscientes de communication par identification projective qui se manifestent de façon de plus en plus intrusives. Le fantasme inconscient à ce point semble être : « Puisque personne ne reconnaît ma détresse ni ne me vient en aide, je les forcerai à voir que je me sens impuissante et hors de contrôle. » Néanmoins, il peut être supposé qu'à ce point de son effort malhabile et énigmatique pour communiquer sa détresse, Frédérica serait encore disponible, quoique probablement sous un mode agressif, à une intervention qui se centrerait sur son angoisse sous-jacente : « Que se passe-t-il Frédérica ?... j'ai l'impression que ça ne va pas... est-ce que ç'a à voir avec ce qui s'est passé au Tribunal aujourd'hui ? » Une telle intervention qui cible l'angoisse et s'adresse au besoin de communiquer la détresse sous-jacente constituerait une tentative de la part de l'éducateur de contenir une angoisse et une émotion frustrées et impensées qui débordent les capacités moïques de Frédérica. Il s'agirait donc d'une réponse qui ne serait pas une réaction au comportement problématique mais plutôt une tentative de soutenir son Moi déficient afin de sortir de l'impasse et d'éviter l'escalade. La répétition de telles expériences de soutien du Moi, puisqu'elles réussissent à soutenir le Moi et à permettre de dépasser le besoin d'agir en agissant sur l'angoisse, favorise la maturation psychique par le biais d'identifications du jeune à la capacité de l'autre à transformer l'angoisse. Au contraire, et bien que nous ne nions pas que les techniques d'arrêt d'agir puissent parfois être nécessaires, il arrive trop souvent qu'en se contentant de cibler la décharge dans l'agir, une escalade de conduites violentes s'ensuive justement parce que l'arrêt d'agir ignore délibérément la dimension communicatrice qui constitue l'essence de

nombreux états de « crises » et de « précrises ». En intervenant avant qu'il n'y ait escalade au plan de l'appel à l'aide et de la tentative de communiquer la détresse, non seulement bon nombre de crises peuvent être désamorçées mais surtout un terrain fertile d'identifications positives est offert au jeune. Dans ce scénario, à l'identification projective à visée communicatrice, de la part de Frédérica, s'associe une offre de la part de l'intervenant de remplir une fonction contenante.

49Quant à Frédérica, elle est capable, lorsqu'elle en parle en psychothérapie, de reconnaître sa panique lorsqu'elle s'est retrouvée enfermée dans la chambre de retrait. Mettre le feu au matelas constituait alors pour elle, même consciemment, le seul moyen de sortir de cette pièce fermée et d'ainsi échapper à son angoisse. Angoisse quelle ressentait comme un état de panique insoutenable. Bien qu'elle associe son angoisse-panique au fait d'être enfermée, elle ne voit pas le lien avec la faillite de ses tentatives précédentes de communiquer sa détresse. L'attaque contre la surveillante est, en ce sens, à comprendre comme une rage que ce soit le feu, ce qui est bien compréhensible, et non elle qui ait commandé la réponse désespérément attendue.

50Des épisodes de crise, comme celle de Frédérica, sont des événements courants en centre jeunesse pour garçons et filles. Ces crises ressemblent en tout point aux crises que font les jeunes enfants lorsqu'ils sont débordés et que leur Moi ne parvient pas à maîtriser ou à transformer un excès d'excitation ou d'angoisse. Nombre de parents réagissent intuitivement à ces débordements en s'occupant activement de leur enfant, soit en répondant aux besoins physiologiques — besoin de repos, de manger, de boire — soit en se retirant avec lui du lieu où il est surstimulé, soit encore en faisant un temps d'arrêt avec lui pour tenter de comprendre ce qui ne va pas. Cependant, contrairement aux crises de jeunes enfants, les crises des adolescents suscitent de la peur chez ceux qui en sont témoins. En effet, en raison de leur force physique plus grande, l'escalade dans les moyens qui s'y déploient peut mener à des torts réels.

51Un protocole d'intervention qui visait à pallier les déficits de la technique de l'arrêt d'agir a été expérimenté par Brunet (1995a, 1995b) auprès d'enfants psychotiques qui présentaient régulièrement des crises violentes de désorganisation. Les résultats de la recherche évaluative qui y a été associée a permis de démontrer que la fréquence et la gravité des crises ont diminué significativement lorsque les intervenants comprenaient ces agirs comme des tentatives de communiquer, par identification projective, un contenu qui déborde les capacités psychiques du sujet, et que l'intervention subséquente visait à offrir une ressource pour contenir ces débordements, plutôt que la simple technique d'arrêt d'agir.

52Plusieurs éléments des propositions théoriques présentées au chapitre cinq sont illustrés à travers ces cinq cas. Parmi ceux-ci, nous observons le rôle joué dans la délinquance par le clivage du Moi et de l'objet ainsi que la présence de plusieurs stratégies psychiques visant à éviter de sombrer dans la dépression. Au nombre de ces stratégies défensives, notons le surinvestissement du Moi idéal, l'identification à des objets idéalisés, ainsi que le recours à la violence comme mode de satisfaction narcissique.

53Certaines vignettes ont aussi fait ressortir comment le recours défensif aux fantaisies de toute-puissance associé au surinvestissement du Moi idéal sert à compenser l'effet dévastateur des pertes objectales et des traumatismes subis dans l'enfance. De plus, en raison du surinvestissement du Moi idéal, la fonction du Surmoi est neutralisée, ce qui rend la présence de sentiments de culpabilité inapparente.

54En ce qui a trait aux agirs et aux actes délictueux, nous pouvons observer dans ces illustrations comment ils peuvent découler de la nécessité psychique d'un retournement du passif en actif ; notamment du retournement d'un vécu d'impuissance en un vécu de puissance, voire de toute-puissance. Mais au-delà du rôle de l'agir comme réponse du Moi aux débordements par l'angoisse, il ressort aussi de la présentation des cas de Frédérica et de Victor que certains agirs violents renvoient aussi à une tentative de communiquer sa détresse à l'objet, dans le but d'être secouru par celui-ci.

55Enfin, le rôle facilitateur joué par le groupe dans le recours à l'agir délictueux par le jeune ressort avec évidence dans quelques-unes de ces illustrations.

NOTES

1 Le Thematic Aperception Test (T.A.T.) est un test projectif développé par Bellack. (Voir Bellak, L. (1993). *The tat, cat and sat in Clinical Use*. Boston : Allyn and Bacon.) Les tests projectifs sont constitués d'images ou de formes floues et neutres qui sont délibérément conçues pour laisser le sujet libre d'y projeter des contenus qui lui sont propres. Le Rorschach est un autre test projectif couramment utilisé.

Conclusion

p. 227-228

1 Le besoin de comprendre pourquoi des hommes commettent des crimes stimulera probablement toujours l'imaginaire populaire puisque la délinquance, surtout lorsqu'elle est violente, perturbe notre penchant — tout humain — à l'identification avec les auteurs de ces crimes. Même si nous préférons tous, en effet, penser que ces comportements aberrants sont le fruit d'esprits tordus, bien différents de nous, auxquels il n'y aurait rien à comprendre ; d'un autre côté, nous savons intuitivement que nous ne sommes pas si différents de ceux-ci. Nous ne voulons pas nous voir comme eux et pourtant, leurs conflits, leur rage ou leur recours à l'agir ne nous sont pas totalement étrangers. D'où notre fascination pour le crime et le criminel.

2 Dans ce livre, nous avons présenté un modèle théorique qui puisse rendre compte de façon trans-nosographique des enjeux psychodynamiques présents chez le délinquant. L'agir y a été étudié dans son aspect économique de décharge, ainsi que comme un mode possible de communication d'une détresse inconnue du sujet lui-même. L'organisation psychique du délinquant a aussi été examinée sous l'angle du primat du Moi idéal par rapport au Surmoi. Ce déséquilibre en faveur du Moi idéal explique notamment l'absence apparente de culpabilité chez le délinquant habituel qui a tendance à attribuer à autrui la fonction de juge interne exercée par le Surmoi. La méfiance du délinquant, sa tendance à se sentir jugé par autrui et à réagir agressivement en tirent ainsi leurs racines inconscientes. De plus, la présence des fantaisies grandioses, associées à la prédominance du Moi idéal, joue un rôle contre-dépressif important dans l'équilibre psychique du délinquant, ce qui le met également à l'abri d'un vécu de culpabilité.

3 Nous avons souligné, par ailleurs, comment les traumatismes relationnels de l'enfance, notamment les expériences de rejet et de maltraitance, en raison de leur transformation par identification à l'agresseur, favorisent, dans un deuxième temps, la recherche par le délinquant de puissance et de contrôle dans ses relations interpersonnelles. Nous avons aussi étudié le rôle joué par l'environnement familial dans le développement des déficits du Moi dont souffre le futur délinquant et qui contribuent à son recours à l'agir comme moyen de se défendre de ses angoisses. Sa peur fondamentale d'être mauvais, de ne pas mériter d'être aimé et son sentiment persistant d'être rejeté constituent, en outre, de puissants motifs l'amenant à se désengager d'autrui et à se détourner des satisfactions que pourrait lui permettre la vie en société.

4 La recension des écrits des auteurs psychanalytiques proposée aux chapitres 2, 3 et 4 a permis de montrer que certaines des conceptions psychanalytiques avancées depuis déjà près de 100 ans s'avèrent non seulement encore pertinentes aujourd'hui, mais de plus elles constituent des apports fondamentaux pour comprendre le délinquant. Plus encore, ce livre a permis de faire le point sur les apports théoriques nouveaux proposés au cours des trente dernières années par des auteurs contemporains. Enfin, la seconde partie du livre, en proposant des applications cliniques aux conceptualisations psychanalytiques exposées, ouvre la voie à l'intégration des connaissances théoriques à la réalité clinique.

Bibliographie

p. 229-239

Abraham, K. (1925). « The Influence of Oral Erotism on Character-Formation ». *International Journal of Psychoanalysis*. 6, 247-258.

Abraham, K. (1912). *Préliminaires à l'investigation et au traitement psychanalytique de la folie maniaco-dépressive*. In Œuvres complètes. 1. Paris: Payot. (1966). 213-226.

Aichorn, A. (1925). *Wayward Youth*. New York: Viking Press. Ainsworth, M.D.S., M.C. Blehar, E. Waters et S. Wall. (1978). *Patterns of Attachment: A Psychological Study of the Strange Situation*. Hillsdale, NJ: Lawrence.

Arias, I. et S.R.H. Beach. (1987). « Validity of Self-Reports of marital violence ». *Journal of Family Violence*. 2, 2, 139-149.

Babcock, J. C. (2000). « Attachment, Emotional Regulation, and the Function of Marital Violence: Differences Between Secure, Preoccupied, and Dismissing Violent and Nonviolent Husbands ». *Journal of Family Violence*. 15, 4, 391-409.

Balier, C. (2000). *Psychanalyse des comportements violents*. In J. Cournutet J. Schaeffer (dir.). *Pratiques de la psychanalyse*. Paris : Presses Universitaires de France. 67-73.

Balier, C. (1996). *Psychanalyse des comportements sexuels violents. Une pathologie de l'inachèvement*. Paris : Presses Universitaires de France.

Balier, C. (1995). « Psychanalyse du crime ». *Journal de la psychanalyse de l'enfant*. 18, 93-102.

Balier, C. (1989). « Psychiatrie en milieu carcéral : soins ou traitements ? ». *Perspectives psychiatriques*. 28,19, 237-242.

Balier, C. (1988). *Psychanalyse des comportements violents*. Paris : Presses Universitaires de France. Collection Fil rouge.

Balier, C. et S. Baron-Laforêt. (1998). « Traitement des pédophilies en milieu carcéral ». *Évolution psychiatrique*. 63, 1/2, 69-81.

Balier, C. et B. Savin. (1997). *Processus thérapeutique et changement en milieu carcéral*. In Gabel L., S. Lebovici et P. Mazet (dir.). *Le traumatisme de l'inceste*. Paris : Presses Universitaires de France. 211-222.

Bélanger, D. et R. Vallières. (1998). « Relations amoureuses chez les adolescents : quand la violence s'installe... ». *Le médecin du Québec*. 33, 9, 57-64.

Bergmann, M. S. (2000). *The Hartmann Era*. New York: Other Press.

Bettelheim, B. (1943). « Individual and Mass Behavior in Extreme Situations ». *Journal of Abnormal and Social Psychology*. 38, 417-452.

Bion, W.R. (1962). *Aux sources de l'expérience*. Paris : Presses Universitaires de France. (1979).

Blimes, M. (1967). « Shame and Delinquency, Contemporary ». *Psychoanalysis*. 3, 113-133.

Boivert, R. (1996). « Éléments d'explication sociale de l'uxoricide ». *Criminologie*. 29, 2, 73-87.

- Boivert, R. et M. Cusson. (1999). *Homicides et autres violences conjugales*. In J. Proulx, M. Cusson et M. Ouimet. (1999). *Les violences criminelles*. Saint-Nicolas: Presses de l'Université Laval. 77-90.
- Bowker, L. (1983). *Beating Wife Beating*. Toronto: Lexington Books.
- Bowlby, J. (1980). *Attachment and Loss: Volume iii. Sadness and Depression*. New York: Basic Books.
- Bowlby, J. (1973). *Attachment and Loss: Volume II. Separation: Anxiety and Anger*. New York: Basic Books.
- Bowlby, J. (1969). *Attachment and Loss: Volume I. Attachment*. New York: Basic Books.
- Bronfenbrenner, U. (1960). «Freudian Theories of Identification and Their Derivatives». *Child Development*. 31, 15-40.
- Browne, A. (1988). *When Battered Women Kill*. New York: Free Press.
- Brownfield, D., K. M. Thompson et A. M. Sorenson. (1997). « Correlates of Gang Membership: A Test of Strain, Social Learning, and Social Control Theories ». *Journal of Gang Research*. 4, 11-22.
- Brunelle, N., S. Brochu et M.-M. Cousineau. (1998). *Des cheminements vers un style de vie déviant : adolescents des centres jeunesse et des centres pour toxicomanes*. Université de Montréal : Cahier de recherche du cicc. 27.
- Brunet, L. (2001). « André Lussier. L'idéal, le surmoi et la conflictualité psychique ». *Filigrane*. 10, 2, 131-156,
- Brunet, L. (2000a). « Censure, peine de mort et enfer. Commentaire sur le texte d'André Lussier ». *Filigrane*. 9, 2, 127-135.
- Brunet, L. (2000b). « Éthiques et psychanalyse ». *Le Coq-Héron*. 160, 109-121.
- Brunet, L. (2000c). « Introduction à "Censure, peine de mort et enfer" d'André Lussier ». *Filigrane*. 9, 2, 112.
- Brunet, L. (2000d). « L'identification projective et la fonction contenante : illusions nécessaires ou délire partagé ? ». *Journal de la psychanalyse de l'enfant*. 26, 161-192.
- Brunet, L. (1995a). « Crises et impasses relationnelles, le rôle de l'identification projective et de la fonction contenante ». *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*. 43, 6, 258-264.
- Brunet, L. (1995b). « Inhibition de la symbolisation, fonction contenante et identification projective chez des enfants psychotiques et leurs professeurs ». *Revue canadienne des sciences du comportement*. 27, 3, 268-285.
- Brunet, L. et D. Casoni. (2000). « Guérir, soigner, aider ». *Bulletin de la Société psychanalytique de Paris*. 57, 45-50.
- Brunet, L. et D. Casoni. (1989). « Les persécuteurs internes et le processus dépressif ». *Psychothérapies*. 1, 43-47.
- Brunet, L. et G. Legendre. (1983). « La délinquance féminine. Réflexions sur un aménagement narcissique de la personnalité ». *Revue québécoise de psychologie*. 4, 1, 76-87.
- Brunet, L., R. Arpin, G. Cyr, J. Dionne, D. Dulude, G. Lajoie et R. Poupart. (1985). « Personnalité d'adolescents en centre d'accueil de rééducation ». *La Revue canadienne de psycho-éducation*. 14, 2, 100-107.
- Bruner, J. (2001). *Freud and the Politics of Psychoanalysis*. New Brunswick and London: Transaction Publishers. 238 p.

- Casoni, D. (2002). « Never Twice Without Thrice. An Attempt at Understanding Traumatic Neurosis ». *International Journal of Psychoanalysis*. 83, L, 137-159.
- Casoni, D. (1988). « Le rapport entre la position schizo-paranoïde et le comportement délinquant chez l'adolescente ». *Revue québécoise de psychologie*. 9, 2, 15-30.
- Casoni, D. (1985). *Le rapport entre la position schizo-paranoïde et le comportement délinquant chez un groupe d'adolescentes placées en centre d'accueil*. Thèse doctorale. Université de Montréal.
- Casoni, D. et L. Brunet. (2002). « The Psychodynamics of Terrorism ». *Canadian Journal of Psychoanalysis*. 10, 1, 5-24.
- Casoni, D. et L. Brunet. (1998). *Violence et impasses en psychothérapie : de l'utilisation de l'objet par la fonction contenant*. In R Millaud (dir.). Actes de violence : réflexions psychodynamiques et cliniques. Paris: Masson. 163-181.
- Casoni, D. et K. Campbell, (soumis) « Wife Assault: A Phenomenological Analysis of Men and Women's Representation ». *Journal of Phenomenological Psychology*.
- Cedarleaf, J.L. (1955). « Delinquency is a Symptom ». *Pastoral Psychology*. 57, 21-28.
- Christopoulos, C., A.D. Cohn, D.S. Shaw, S. Joyce, J. Sullivan-Hanson, S.P. Kraft et R.E. Emery. (1987). « Children of Abused Women: I. Adjustment at Time of Shelter Residence ». *Journal of Marriage and the Family*. 49, 611-619.
- Cooper, M. (1992). *Children Witnessing Parental Violence: Current and Future effects. An Overview*. B.C. Institute of Family Violence's Series on Interpersonal Violence.
- Cusson, M. (1989). *Délinquants Pourquoi ?* Montréal : Hurtubise. 300 p.
- Cusson, M. (1974). *La resocialisation du jeune délinquant*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal. 153 p.
- Daly, M. et M. Wilson. (1988). *Homicide*. New York: Aldine de Gruyter.
- Dauvergne, M. et H. Johnson. (2001). « Les enfants témoins de violence familiale ». *Juristat*. Statistique Canada. 85-002-XIF, 2, 6.
- Debuyst, C. (1968). *Le comportement délinquant de l'homme normal et la clinique criminologique*. In C. Debuyst (dir.). La criminologie clinique. Orientations actuelles. Bruxelles : Charles Dessart. 17-48.
- Debuyst, C. (1960). *Criminels et valeurs vécues*. Louvain : Publications universitaires.
- Debuyst, C. et J. Joos. (1971). *L'enfant et l'adolescent voleurs*. Bruxelles : Charles Dessart.
- Debuyst, C., G. Lejour et A. Racine, (1960). *Petits voleurs de grands magasins*. Bruxelles : Centre d'étude de la délinquance juvénile.
- Debuyst, C., G. Renard et A. Racine. (1962). *Quatre monographies de familles-problèmes*. Bruxelles : Centre d'étude de la délinquance juvénile.
- De Greeff, É. (1956). *Le devenir, élément du processus ; la durée, condition de son étude*. In L'homme criminel, autour de l'œuvre du Dr É. De Greeff. Tome 1. Louvain-Paris : Éditions Nauwelaerts et Béatrice Nauwelaerts. 256 p.
- De Greeff, É. (1950). *Criminogénèse*. 11^e rapport général au 2^e congrès international de criminologie. Paris : Impr. Martel.
- De Greeff, É. (1939). *Nos enfants et nous*. Bruxelles : Éditions de la Cité chrétienne. Cahiers de la revue nouvelle. (1948). 12.
- De Greeff, É. (1932). « L'Homme chez le criminel ». *Revue de droit pénal et de criminologie*. Mai, 5, 465-507.

Deutsch, H. (1942). « Some Forms of Emotional Disturbance and their Relationship to Schizophrenia ». *Psychoanalytic Quarterly*. 11, 301-321.

Dishion, T.J., J. McCord et F. Poulin. (1999). « When Interventions Harm: Peer Groups and Problem Behavior ». *American Psychologist*. 54, 9, 755-764.

Dobash, R.E. et R.P. Dobash. (1988). *The Response of the British and American Women's Movements to Violence Against Women*. In K. Yllo et M. Bograd (dir.). *Feminist Perspectives on Wife Abuse*. 169-179. Newbury Park, CA : Sage Publications.

Donnet, J.L. et J.P. Pinel. (1968). « Le problème de l'identification chez Freud ». *L'inconscient*. 5-22.

Dorey, R. (1981). « La relation d'emprise ». *Nouvelle Revue de psychanalyse*. 24, 117-131.

Doumas, D., G. Margolin et R.S. John. (1994). « The Intergenerational Transmission of Aggression Across Three Generations ». *Journal of Family Violence*. 9, 57-175.

Dyson, W.E. (2001). *Investigating Terrorism Handbook*. Anderson Publishing. Attachement chap. 1.

Elliott, D. S., D. Huizinga et S. Menard. (1989). *Multiple Problem Youth: Delinquency, Substance Abuse, and Mental Health Problems*. New York: Springer-Verlag.

Eissler, K.R. (1949). *Searchlights on Delinquency*. New York: International Universities Press, Inc.

Erickson, M.H. (1941). « On the Possible Occurrence of a Dream in an Eight-Month-Old Infant ». *Psychoanalytic Quarterly*. 10, 382-384.

Erickson, E.H. (1968). *Identity: Youth and Crisis*. New York: Norton and Company.

Erickson, E.H. (1963). *Childhood and Society*. New York: Norton and Company.

Fantuzzo, J.W., L.M. DePaola, L. Lambert, T. Martino, G. Angerson et S. Sutton. (1991). « Effects of Interparental Violence on the Psychological Adjustment and Competencies of Young Children ». *Journal of Consulting and Clinical Psychology*. 59, 258-265.

Ferenczi, S. (1934). *Réflexions sur le traumatisme*. In *Psychanalyse 4. Œuvres complètes*. Tome IV. 1927-1933. Paris : Payot. (1982). 139-147.

Ferenczi, S. (1931). *Analyse d'enfant avec des adultes*. In *Psychanalyse 4. Œuvres complètes*. Tome iv. 1927-1933. Paris : Payot. (1982). 98-112.

Fortin, A., C. Chamberland et L. Lachance. (2000). « La justification de la violence envers l'enfant : un facteur de risque de violence ». *Revue internationale de l'éducation familiale*. 4, 2, 5-34.

Fréchette, M. et M. Le Blanc. (1987). *Délinquances et délinquants*. Montréal : Gaétan Morin.

Freud, A. (1949). *Le moi et les mécanismes de défense*. Paris : Presses Universitaires de France.

Freud, S. (1931). *The Expert Opinion in the Halsmann Case*. In J. Strachey (dir.). *The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud*, xxi, 251-253. London : Hogarth Press. (1961).

Freud, S. (1930). *Le malaise dans la culture*. In *Œuvres complètes*, xviii, 245-333. Paris : Presses Universitaires de France. (1994).

Freud, S. (1924). *Le problème économique du masochisme*. In *Œuvres complètes*, xvii, 9-23. Paris : Presses Universitaires de France. (1992).

- Freud, S. (1923). *Le Moi et le Ça*. In Œuvres complètes, xvi, 255-301. Paris : Presses Universitaires de France. (1991).
- Freud, S. (1921). *Psychologie des masses et analyse du Moi*. In Œuvres complètes, xvi, 1-83. Paris : Presses Universitaires de France. (1991).
- Freud, S. (1920). *Au-delà du principe de plaisir*. In Œuvres complètes, xv, 273-228. Paris : Presses Universitaires de France. (1996).
- Freud, S. (1917). *Deuil et mélancolie*. In Œuvres complètes, xiii, 261-280. Paris : Presses Universitaires de France. (1994).
- Freud, S. (1916). *Quelques types de caractères dégagés par le travail psychanalytique*. In Œuvres complètes, xv, 13-40. Paris : Presses Universitaires de France. (1996).
- Freud, S. (1914). *Pour introduire le narcissisme*. In La vie sexuelle. Paris : Presses Universitaires de France. (1969). 81-105.
- Freud, S. (1912). *Totem et tabou*. In Œuvres complètes, xi, 189-385. Paris : Presses Universitaires de France. (1998).
- Freud, S. (1911). *Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa décrit sous forme autobiographique (Le Président Schreber)*. In Œuvres complètes, x, 225-304. Paris : Presses Universitaires de France. (1993).
- Freud, S. (1909). *Analyse de la phobie d'un garçon de cinq ans (Le petit Hans)*. In Œuvres complètes, ix, 1-130. Paris : Presses Universitaires de France. (1998).
- Freud, S. (1905). *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Paris : Gallimard. (1962).
- Freud, S. (1900). *L'interprétation des rêves*. Paris : Presses Universitaires de France. (1926).
- Friedlander, K. (1949). *Latent Delinquency and Ego Development*. In K.R. Eissler (dir.). Searchlights on Delinquency. 205-215. New York: International Universities Press.
- Friedlander, K. (1947). *The Psychoanalytic Approach to Delinquency*. New York : International Universities Press.
- Frigon, S. (1996). « L'homicide conjugal féminin, de Marie-Josephte Corriveau (1793) à Angélique Lyn Lavallée (1990) : meurtre ou légitime défense ? ». *Criminologie*. 29, 2, 11-27.
- Gabbard, G. O.(2000), « Disguise or Consent: Problems and Recommendations Concerning the Publication and Presentation of Clinical Materiel ». *The International Journal of Psychoanalysis*, 81, 6, 1071-1086.
- Giffin, M. E., A. M. Johnson et E.D. Litin. (1954). « Specific Factors Determining Antisocial Acting-out ». *American Journal of Orthopsychiatry*. 24, 668-684.
- Giorgi, A. (1997). « The Theory, Practice, and Evaluation of the Phenomenological Method as a Qualitative Research Procedure ». *Journal of Phenomenological Psychology*. 28, 2, 235-260.
- Giorgi, A. (1985). *Phenomenology and Psychological Research*.Pittsburgh: Duquesne University Press.
- Glueck, S. et E.T. Glueck. (1950). *Unraveling Juvenile Delinquency*. New York: Commonwealth Fund.
- Green, A. (1993). *Le travail du négatif*. Paris : Minuit.
- Hamel, S., C. Fredette, M.-F. Blais, J. Bertot et M.-M. Cousineau. (1998).*Jeunesse et gangs de rue (Phase II) : résultats de la recherche-terrain et proposition d'un plan stratégique*

quinquennal. Rapport remis au service de police de la Communauté urbaine de Montréal. Montréal : Institut de recherche sur le développement social des jeunes. 311 p.

Hare, R. D. (1980). « A Research Scale for the Assessment of Psychopathy in Criminal Populations ». *Personality and Individual Differences*. 1, 111-119.

Hershorn, M. et A. Rosenbaum. (1985). « Children of Marital Violence: A Closer Look at the Unintended Victims ». *American Journal of Orthopsychiatry*. 55, 2, 260-266.

Hesnard, A. (1963). *Psychologie du crime*. Paris: Payot. 354 p.

Holden, George W. et Kathy L. Ritchie. (1991). « Linking Extreme Marital Discord, Child Rearing, and Child Behavior Problems: Evidence from Battered Women ». *Child Development*. 62, 311-327.

Hughes, H.M., M.C. Vargo, E.S. Ito et S.K. Skinner. (1991). « Psychological Adjustment of Children of Battered Women: Influences of Gender ». *Family Violence Bulletin*. 7, 15-17.

Husserl, E. (1962/1977). *Phenomenological Psychology*. (traduit par J. Scanlon). The Hague: Nijhoff.

Jaffe, P.G., S. Wilson et D.A. Wolfe. (1986a). « Promoting Changes in Attitudes and Understanding Conflict Among Child Witnesses of Family Violence ». *Canadian Journal of Behavioral Science*. 18, 356-380.

Jaffe, P.G., David A. Wolfe and S. Wilson. (1990). *Children of Battered Women*. Newbury Park, CA: Sage.

Jaffe, P.G., D.A. Wolfe, S. Wilson et L. Zak. (1986). « Similarities in Behavioral and Social Maladjustment Among Child Victims and Witnesses to Family Violence ». *American Journal of Orthopsychiatry*. 56, 142-146.

Jacobson, E. (1964). *The Self and the Object World*. New York: International Universities Press.

Jamieson, Sheelagh. (2000). « Attachment Styles and Violence in Child Molesters ». *Journal of Sexual Aggression*. 5, 2, 88-98.

Johnson, A. M. (1949). *Sanctions for Superego Lacunae of Adolescents*. In K. R. Eissler (dir.). *Searchlights on Delinquency*. New York: International Universities Press.

Johnson, A. M. et S.A. Szurek. (1952). « The Genesis of Antisocial Acting Out in Children and Adults ». *Psychoanalytic Quarterly*. 21, 323-343.

Johnson, H. (1996). *Dangerous Domains: Violence Against Women in Canada*. Scarborough: Nelson Canada.

Johnson, H. et F.V. Sacco. (1995). « Researching Violence Against Women: Statistics Canada's National Survey ». *Canadian Journal of Criminology*. 37, 3, 281-304.

Joos, J. et C. Debuyst. (1968). *L'évolution vers la délinquance et le T.A.T. comme moyen de diagnostic*. In C. Debuyst (dir.). *La criminologie clinique. Orientations actuelles*. Bruxelles : Charles Dessart. 274-299.

Josselyn, Irene M. (1958). « A Type of Predelinquent Behavior ». *American Journal of Orthopsychiatry*. 28, 606-612.

Kernberg, O.F. (1998). « Agression, Hatred and Social Violence ». *Canadian Journal of Psychoanalysis*. 6, 7, 191-206.

Kernberg, O.F. (1996). *A Psychoanalytic Theory of Personality Disorders*. In J.F. Clarkin and M.F. Lenzenweger (dir.). *Major Theories of Personality Disorders*. New York: The Guilford Press. 106-140.

Kernberg, O.F. (1995). « Agression and Transference in Severe Personality Disorders ». *Psychiatric Times*, xii, 2. <http://www.mhsource.com/pt/p950216.html>

Kernberg, O.F. (1992a). « Psychopathic, Paranoid and Depressive Transferences ». *International Journal of Psychoanalysis*. 73,13-28.

Kernberg, O.F. (1992b). *Antisocial and Narcissistic Personality Disorders*. In *Aggression in Personality Disorders and Perversions*. New Haven and London: Yale University Press. 67-84.

Kernberg, O.F. (1991). *Projection et identification projective : aspects développementaux et aspects cliniques*. In J. Sandler (dir.). *Projection, identification, identification projective*. 139-169. Paris : Presses Universitaires de France.

Kernberg, O.F. (1990a). *Hatred as Pleasure*. In R. Glick et S. Bone (dir.). *Pleasure Beyond the Pleasure Principle: Developmental and Psychoanalytic Concept of Affect*. New Haven: Yale University Press.

Kernberg, O.F. (1990b). *New Perspectives in Psychoanalytic Affect Theory*. In R. Plutchik et H. Kellerman (dir.). *Emotion: Theory, Research and Experience*. New York: Academic Press. 115-130.

Kernberg, O.F. (1984). *Severe Personality Disorders: Psychotherapeutic Strategies*. New Haven: Yale University Press.

Kernberg, O.F. (1975). *Borderline Conditions and Pathological Narcissism*. New York: Aronson.

Kernberg, O.F. (1970). « A Psychoanalytic Classification of Character Pathology ». *Journal of the American Psychoanalytic Association*. 18, 800-822.

Kernberg, O.F. (1967). « Borderline Personality Organization ». *Journal of the American Psychoanalytic Association*. 15, 641-685.

Kernberg, P. (1990). « Troubles narcissiques de la personnalité dans l'enfance ». *Journal de la psychanalyse de l'enfant*. 7, 39-76.

Klein, M. (1963). *Some Reflections on the Oresteia, in Our Adult World*. London: Heinemann.

Klein, M. (1957). *Envy and Gratitude*. London: Tavistock Publications.

Klein, M. (1948). « A Contribution to the Theory of Anxiety and Guilt ». *International Journal of Psychoanalysis*. (1952).

Klein, M. (1946). *Notes sur quelques mécanismes schizoïdes*. In *Développements de la psychanalyse*. Paris : Presses Universitaires de France. (1987). 274-300.

Klein, M. (1940). « Mourning and its Relation to Manic-Depressive States ». *International Journal of Psychoanalysis*. (1948).

Klein, M. (1937). *Love, Guilt and Reparation*. In M. Klein et J. Riviere. *Love, Hate and Reparation*. London: Hogarth Press.

- Klein, M. (1935). « A Contribution to the Psychogenesis of Maniac-Depressive States ». *International Journal of Psychoanalysis*. (1948).
- Klein, M. (1934). « On Criminality ». *British Journal of Medical Psychology*. (1948).
- Klein, M. (1933). *The Early Development of Conscience in the Child*. In *Psycho-Analysis Today*. New York: Covici-Freide Publishers. (1948).
- Klein, M. (1930). *L'importance de la formation du symbole dans le développement du Moi*. In *Essais de psychanalyse*. Paris : Payot, (1968).
- Klein, M. (1927). « Criminal Tendencies in Normal Children ». *British Journal of Medical Psychology*. (1948).
- Kowalski, M. (1999). « Mesures de recharge pour les jeunes au Canada ». *Juristat*. 19, 8. Ottawa : Statistique Canada.
- Laberge, D. et P. Landreville. (1994). *La judiciarisation des problèmes sociaux*. 1053-1066. In F. Dumont, S. Langlois et Y. Martin. *Traité des problèmes sociaux*. Québec : Institut québécois de recherche sur la culture.
- Lagache, D. (1961). *La psychanalyse et la structure de la personnalité*. In *La psychanalyse*. Paris : Presses Universitaires de France. 5-55.
- Lagache, D. (1951). « La psycho-criminogénèse ». *Revue française de psychanalyse*, xv, 1, 103-129.
- Lampl de Groot, Jeanne. (1963). « Idéal du Moi et Surmoi ». *Revue française de psychanalyse*. 27, 529-541.
- Laplanche, J. et J.B. Pontalis. (1967). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Lavergne, C. (1998). *Analyse du processus de construction de la violence faite aux femmes en milieu conjugal comme problème socio-pénal au Québec*. Thèse présentée à la Faculté des études supérieures en vue de l'obtention du grade de Ph.D. Université de Montréal.
- Lavoie F. et L. Vézina. (1994). *Données préliminaires sur les attitudes des jeunes vis-à-vis de la violence dans les fréquentations*. In *Violence familiale : recherches sur la violence faite aux femmes en milieu conjugal*. Montréal : Gaétan Morin. 192-207.
- Lederer, W. (1964). « Dragons, Delinquents and Destiny ». *Psychological Issues*, iv, 3, 1-5.
- Lussier, A. (1975). *Essai sur l'Idéal du Moi*. Thèse de doctorat (Ph.D.) sous la direction de Noël Mailloux. Département de psychologie. Université de Montréal.
- Luquet, P. (1962). « Les identifications précoces dans la structuration et la restructuration du Moi ». *Revue française de psychanalyse*. 6, 117-247.
- Mailloux, N. (1971). *Jeunes sans dialogue*. Paris : Fleurus. Miller, W.B. (1994). *Boston Assaultive Crime*. Cité in J. C. Howell. (1997). *Juvenile Justice and Youth Violence*. Thousand Oaks, CA : Sage Publications. 120.
- Mailloux, N. (1965). « Le fonctionnement du Surmoi chez le délinquant habituel ». *Contribution à l'étude des sciences de l'homme*. 6, 67-72
- Meltzer, D. (1984). « Les concepts d'identification projective (Klein) et de contenant-contenu (Bion) en relation avec la situation analytique ». *Revue française de psychanalyse*. 2, 541-550.
- Merleau-Ponty, M. (1945). *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard.
- Ouimet, M. (1997). *L'agression sexuelle, la violence conjugale et la toxicomanie : portrait statistique*. Rapport de recherche. École de criminologie. Université de Montréal.
- Pelletier, M. (1995). « Jouret inédit. L'autopsie d'un gourou ». *L'actualité*. Février 1995. 20, 2, 20-25.

Proulx, J., M. Cusson et M. Ouimet. (1999). *Les violences criminelles*. Saint-Nicolas.: Presses de l'Université Laval. 353 p.

Redl, F. (1945). « The Psychology of Gang Formation and the Treatment of Juvenile Delinquents ». *Psychoanalytic Study of the Child*. 1, 367-377.

Redl, F. et D. Wineman. (1951). *Children Who Hate; The Disorganization and Breakdown of Behavior Controls* Glencoe. Illinois : The Free Press.

Rinfret-Raynord, M. et S. Cantin. (1994). *Violence conjugale. Recherches sur la violence faite aux femmes en milieu conjugal*. Boucherville: Gaétan Morin.

Sarnoff, I. (1951). « Identification with the Aggressor: Some Personality Correlates of Antisemitism Among Jews ». *Journal of Personality*. 20, 199-218.

Sandler, J., A. Holder et D.R. Meers. (1963). « The Ego Ideal and the Ideal Self ». *The Psychoanalytic Study of the Child*. 18, 139-158.

Schafer, R. (1968). *Aspects of Internalization*. New York: International Universities Press.

Scudder, R. G., W.R. Blount, K.M. Heide et I. J. Silverman. (1993). « Important Links Between Child Abuse, Neglect, and Delinquency ». *International Journal of Offender Therapy and Comparative Criminology*. 37, 4, 315-323.

Seligman, M.E.P. (1972). « Learned Helplessness ». *Annual Review of Medicine*. 23, 407-412.

Smith, M. D. (1990a). « Patriarcal Ideology and Wife Beating: A Test of a Feminist Hypothesis ». *Violence and Victims*. 5, 4, 257-273.

Smith, M. D. (1990b). « Sociodemographic Risk Factors in Wife Abuse: Results from a Survey of Toronto Women ». *Canadian Journal of Sociology*. 15, 1, 39-58.

Smith, M. D. (1987). « The Incidence and Prevalence of Women Abuse in Toronto ». *Violence and Victims*. 2, 33-47.

Smith, W. R. (1991). *Social Structure, Family Structure, Child Rearing, and Delinquency*. Projet de recherche métropolitain n° 33. Stockholm : département de sociologie. Université de Stockholm.

Spergel, I. A. (1995). *The Youth Gang Problem*. New York: Oxford University Press.

Statistique Canada. (2001). *La violence familiale au Canada : un profil statistique*. Centre canadien de la statistique juridique. 85-224-xif.

Statistique Canada. (1999). *La violence familiale au Canada : un profil statistique*. Statistique Canada. 85-224-xif.

Sternberg, K. J., M.E. Lamb, C. Greenbaum, D. Cicchetti, S. Dawud, R.M. Cortès, O. Krispin et F. Lorey. (1993). « Effects of Domestic Violence on Children's Behavior Problems and Depression ». *Developmental Psychology*. 29, 44-52.

Stone, M. (1993). *Abnormalities of Personality*. New York: W.W. Norton.

Thornton, N. (1951). « Crime and the Psychopathie ». *Journal of Criminal Law, Criminology and Police Science*, il2, 199-204.

Tremblay, R.E., F. Vitaro, C. Gagnon, C. Piché et N. Royer. (1992). « A Prosocial Scale for the Preschool Behavior Questionnaire: Concurrent and Predictive Correlates ». *International Journal of Behavioral Development*. 15, 2, 227-245.

- Trépanier, J. (1999). « La justice des mineurs au Canada : remises en question à la fin d'un siècle ». *Criminologie*. 32, 2, 2-17.
- Walker, L. (1978). « Battered Women and Learned Helplessness ». *Victimology International Journal*. 26, 525-534.
- Walker, L.E. (1984). *The Battered Women Syndrome*. New York: Spinger Publishing Company.
- Walker, L.E. (1979). *The Battered Woman, Abused Women and Survivor Therapy*. Washington, DC: American Psychological Association.
- Wilson, S.K. (1997). *Family Violence and Children's Development*. In P.J. Jaffe, D.A. Wolfe et S.K. Wilson. *Children of Battered Women*. Newbury Park, CA: Sage Publications.
- Wilson, M. et M. Daly. (1992). « Who Kills Whom in Spouse Killing? The Exceptional Sex Ratio of Spousal Homicide in the United States ». *Criminology*. 30, 2, 189-215.
- Wilson, M., M. Daly et C. Wright. (1993). « Uxoricide in Canada: Demographic Risk Patterns ». *Canadian Journal of Criminology*. 35, 263-291.
- Wilson, M. et M. Daly. (1994). « Les homicides entre conjoints ». *Juristat*. Centre canadien de la statistique juridique. Ministère de l'Industrie, des Sciences et de la Technologie. 14, 8.
- Wilson, M., H. Johnson et M. Daly. (1995). « Lethal and Nonlethal Violence Against Wives ». *Canadian Journal of Criminology*. 37, 331-361.
- Winnicott, D.W. (1984). *Deprivation and Delinquency*. London: Tavistock Publications. 288 p.
- Winnicott, D.W. (1971). *Playing and Reality*. London: Tavistock Publications. 169 p.
- Winnicott, D.W. (1956). *De la pédiatrie à la psychanalyse*, (trad. 1976). Paris : Payot.
- Winnicott, D.W. (1954). *Les aspects métapsychologiques et cliniques de la régression au sein de la situation analytique*. In *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris : Payot. 250-267.
- Winnicott, D.W. (1952). *Psychose et soins maternels. De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris: Payot. 187-197.
- Wolfe, D.A., P.G. Jaffe, S.K. Wilson et L. Zak. (1985). « Children of Battered Women: The Relation of Child Behavior to Family Violence and Maternal Stress ». *Journal of Consulting and Clinical Psychology*. 53, 657-665.
- Yochelson, S. et S.E. Samenow. (1976). *The Criminal Personality. Volume i: A Profile for Change*. New York : Jason Aronson.

TABLE DES MATIÈRES

Claude Balier

Préface

Avant-propos

Ce que contient ce livre

La délinquance : un phénomène social

Une position trans-nosographique

Remerciements

Première partie. Apports théoriques

1. Cadre conceptuel

Champs d'étude pertinents

La psychologie sociale

La neuropsychologie

La psychologie du développement

Les cliniques psychologique et criminologique

Théories de la personnalité

La théorie cognitivo-comportementale

La théorie phénoménologique-existentielle

La théorie psychanalytique

Fondements théoriques psychanalytiques

La conflictualité psychique

Surmoi, Idéal du Moi et Moi idéal

Les rapports Moi idéal et Surmoi

Honte et culpabilité

Positions épistémologiques essentielles

L'approche psychodynamique en criminologie

Typologies et nosologies des délinquants

Nosologie psychodynamique de la délinquance

Le normal et le pathologique en psychanalyse

2. L'École européenne

Les auteurs germanophones et anglo-saxons

Freud : le délinquant par sentiment de culpabilité

Aichorn : les lacunes parentales

Klein : le Surmoi primitif

Friedlander : la délinquance latente

Winnicott : la tendance antisociale

Les auteurs européens francophones

De Greeff : le désengagement affectif

Debuyst : conflits et choix

Balier : l'incapacité de maîtrise

3. L'École nord-américaine

Historique

Les auteurs nord-américains

Eissler : l'attitude alloplastique

Johnson et Szurek : le Surmoi lacunaire

Redl et Wineman : l'enfant agressif

Mailloux : l'identité négative

Le Blanc et Fréchette : délinquances au pluriel

Kernberg : pathologies du narcissisme

4. Les processus d'identification

Notions fondamentales

L'apport de Freud

Klein : l'identification projective

Lussier : distinctions conceptuelles clés

Identification et délinquance

L'identification à l'agresseur

Identifications surmoïques et délinquance

Identifications au Moi idéal et délinquance

5. La psychodynamique délinquante

L'agir délictueux

Le sens de l'agir

L'agir comme mode habituel d'équilibration des tensions

Le fonctionnement psychodynamique du délinquant habituel

Le rapport Moi idéal/Surmoi

Des fantasmes narcissiques de grandeur

Traumas relationnels répétés et identification à l'agresseur

La recherche d'un objet idéalisé

L'envie

La triade des défenses maniaques

Attitude contrephobique

Désidentification et violence

Deuxième partie. Applications cliniques

6. Relations passionnelles et violence conjugale

Contextualisation

Pourquoi parler de violence dans un contexte conjugal ?

Des chiffres inquiétants

Victimisation répétitive

Violence psychologique et violence physique

Homicide/suicide

Jeune âge

Fondements cliniques

Portraits de quatre couples aux prises avec la violence conjugale

Alexandre et Amélie

Bertrand et Brigitte

Cédric et Charlotte

Daniel et Denise

La peur de perdre : élément commun chez ces quatre couples

Psychodynamique des relations passionnelles violentes

Chez les hommes

Chez les femmes

Violence conjugale ou relations passionnelles violentes ?

7. Illustrations cliniques

Alain : l'alliance avec le moi idéal et la violence

René : le double narcissique

Mario : la « déprivation »

Victor : une trajectoire délinquante

Enfance

Premier placement

Adolescence

Début de la délinquance

Cure de rééducation en centre fermé

Rôle du gang

Parcours au sortir du centre de rééducation

Première incarcération

Seconde incarcération

L'état dépressif

La tentative de suicide en prison

La sortie du mode de vie délinquant

Frédérica : identification projective à visée communicatrice

Conclusion

Bibliographie

© Presses de l'Université de Montréal, 2003

Conditions d'utilisation : <http://www.openedition.org/6540>

Cette publication numérique est issue d'un traitement automatique par reconnaissance optique de caractères.